

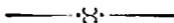
LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

1902



VEVEY
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

VEVEY — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

1^{er} janvier 1902

Mes chers jeunes amis,

Dieu m'accorde encore une fois le privilège d'être avec vous et de vous adresser mes vœux pour l'année qui commence, la seconde du nouveau siècle où nous sommes entrés, et qui verra sans doute des choses bien remarquables. Que Dieu vous bénisse durant les jours qu'il vous donnera encore sur la terre ! Qu'il vous fasse croître dans la connaissance et dans la grâce du Seigneur Jésus ! Qu'il vous accorde de vous attacher toujours plus fortement à sa Parole et à la Personne du Sauveur !

A mesure que vous avancerez en âge, vous serez davantage en contact avec le monde qui nous entoure et qui est inimitié contre Dieu ; vous serez toujours plus exposés aux attaques de Satan par l'incrédulité qui règne de plus en plus ouvertement, et par les convoitises du cœur naturel. Qui vous défendra ? où sont le bouclier et l'épée par lesquels vous pourrez repousser les tentations de l'ennemi ? Le bouclier, c'est la foi, la confiance implicite en Dieu, en son amour, l'amour qu'il vous a montré en vous donnant son Fils bien-aimé et avec lequel il vous donne toutes choses. (Romains VIII, 31, 32.) L'épée, c'est la Parole de Dieu à laquelle Satan ne peut résister ; l'Esprit Saint est la puissance par laquelle

on manie habilement et vigoureusement cette épée, comme le Seigneur Jésus l'a fait dans sa tentation au désert. Et à cela, ô mes jeunes amis, joignez la prière. Lisez chaque jour avec prière la bonne et précieuse Parole que Dieu a mise entre vos mains. Demandez-Lui que par son Esprit il vous en donne l'intelligence, et qu'elle agisse dans votre cœur et votre conscience. Qu'elle soit ainsi la lumière qui éclaire votre chemin, la loi qui règle votre cœur et votre vie. Attachez-vous à elle, et, avec le psalmiste, dites : « Tes témoignages sont mes délices et les hommes de mon conseil ; » et encore : « Ta parole est une lampe à mon pied, une lumière dans mon sentier. » Et puissiez-vous, comme lui, vous écrier : « Oh ! combien j'aime ta loi ! Tout le jour je la médite. » Car, est-il encore écrit, « comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole. » (Psaume CXIX, 24, 105, 97, 9.)

N'oubliez pas que « la figure de ce monde passe, » qu'il passe avec ses convoitises, ses vaines gloires, ses plaisirs faux et trompeurs ; mais que « celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. » (1 Corinthiens VII, 31 ; 1 Jean II, 17.) Et souvenez-vous que Jésus a dit : « Je viens promptement. » Comme les vierges sages, soyez donc prêts pour ce moment solennel et en même temps si doux au cœur qui aime le Sauveur, quand nous le verrons et qu'il nous introduira dans le séjour du bonheur éternel. Et maintenant, bien chers jeunes amis, comme Paul le disait aux anciens de l'assemblée d'Éphèse, en paroles qui ont toujours leur application : « Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce. »

Votre vieil ami A. L.



Nouvelle année

L'année a terminé son cours ;
 A sa place une autre s'avance ;
 Que nous apporteront ses jours ?
 Est-ce bonheur, ou bien souffrance ?

Nous l'ignorons, car l'avenir
 Reste à nos yeux impénétrable ;
 Nul humain ne peut parvenir
 A soulever son voile redoutable.

Mais Toi, mon Dieu, seul tu le sais
 Ce qui nous attend dans la vie ;
 Le chemin, c'est Toi qui le fais :
 Pour celui qui sur Toi s'appuie,
 C'est l'humble sentier de la paix.

C'est le sentier que, plein de confiance,
 On peut suivre jour après jour ;
 Que ce soit joie ou que ce soit souffrance,
 Tout est réglé par ton amour.

Il nous amène en la pure lumière
 Où Jésus siège entouré de splendeur ;
 Il nous veut là, dans la maison du Père :
 Notre avenir c'est l'éternel bonheur.

Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE ROBOAM

(1 Rois XIV, 21-31 ; 2 Chroniques XI, XII)

LA MÈRE. — Nous avons terminé, Sophie, la triste histoire du royaume d'Israël et de ses méchants rois. Il avait duré environ 250 ans. Maintenant nous

allons voir ensemble l'histoire du royaume de Juda avec ses rois, issus de David. Te rappelles-tu quel fut le premier roi de Juda ?

SOPHIE. — Oui, maman. Ce fut Roboam, le fils de Salomon.

LA MÈRE. — Il avait quarante et un ans lorsqu'il commença à régner. Nous avons vu comment, bien qu'il ne fût plus un jeune homme, il perdit, par son manque de sagesse, les dix tribus qui formèrent le royaume d'Israël. Sais-tu quelles tribus lui restèrent fidèles ?

SOPHIE. — Celles de Juda et de Benjamin ; la tribu de Juda, qui était la plus importante, donna son nom au royaume.

LA MÈRE. — L'idolâtrie de Salomon fut châtiée, comme l'Éternel avait déclaré à David qu'il le ferait, si son fils commettait l'iniquité ; mais en même temps Dieu avait promis à David que son royaume subsisterait à toujours (1). C'est pourquoi, à cause de David, l'Éternel conserva deux tribus à Roboam et à ses descendants. Mais le plein accomplissement de ce que Dieu promet à David n'aura lieu que quand Jésus, son glorieux descendant, régnera sur Israël. Outre les deux tribus, il y eut encore bien des gens du royaume de Jéroboam qui vinrent se joindre à Roboam. Qui penses-tu que ce fût ?

SOPHIE. — C'étaient ceux qui ne voulaient pas adorer les veaux d'or que Jéroboam avait faits.

LA MÈRE. — En effet, mais ce furent surtout les sacrificateurs et les Lévites qui étaient dans tout Israël qui se joignirent à Roboam de toutes leurs contrées. Les Lévites abandonnèrent leurs villes et leurs possessions et vinrent en Juda et à Jérusalem. Ils étaient consacrés à l'Éternel et se séparèrent

(1) 2 Samuel VII, 14, 16.

ainsi du roi idolâtre et de sa fausse religion. Et les chrétiens sont aussi exhortés à se tenir séparés du monde et de tout ce qui n'est pas selon Dieu. Le Seigneur dit : « Soyez séparés, et ne touchez pas à ce qui est impur » (1).

SOPHIE — C'était bien beau aux Lévites de tout abandonner pour servir l'Éternel. Mais n'y avait-il pas d'autres personnes du royaume d'Israël qui restèrent fidèles à l'Éternel ?

LA MÈRE. — Oh ! oui ; et tu pourrais, je pense, m'en nommer.

SOPHIE. — C'est vrai, maman. Il y avait Élie et Élisée, et la Sunamite, et les sept mille qui n'avaient pas adoré Baal et qu'Élie même ne connaissait pas.

LA MÈRE. — Oui, et l'Écriture nous dit qu'à la suite des Lévites, « ceux de toutes les tribus d'Israël qui avaient mis leur cœur à chercher l'Éternel, le Dieu d'Israël, vinrent à Jérusalem pour sacrifier à l'Éternel, le Dieu de leurs pères. » Cela ne veut pas dire qu'ils vinrent tous habiter à Jérusalem, bien qu'il y en eût un certain nombre, mais au lieu de sacrifier aux veaux d'or à Béthel ou à Dan, ces pieux Israélites venaient à Jérusalem, sans doute aux grandes fêtes de l'année, pour offrir leurs sacrifices. C'était une grande bonté de Dieu de conserver ainsi un résidu fidèle au milieu d'Israël. Ces sacrificateurs et Lévites, avec d'autres d'Israël, qui vinrent en Juda et à Jérusalem, fortifièrent le royaume et affermirent le roi Roboam. Pendant trois années lui et son peuple marchèrent dans le chemin de David, c'est à-dire qu'ils servirent fidèlement l'Éternel comme David l'avait fait. Mais quand le royaume de Roboam fut affermi, et qu'il se fut fortifié, il abandonna la loi de l'Éternel et entraîna tout son peuple avec lui dans l'idolâtrie.

(1) 2 Corinthiens VI, 17.

SOPHIE — Il crut donc qu'il n'avait plus besoin de l'Éternel, maintenant qu'il était fort. Quelle chose étrange ! Qu'est-ce qui put le conduire à cela ? Il avait vu par l'exemple de son père que Dieu punit ceux qui abandonnent sa loi.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Il aurait dû en profiter. Nous apprenons ainsi une fois de plus ce qu'est le méchant cœur de l'homme. Il se laisse aisément entraîner au mal. Naama, la mère de Roboam, était une Ammonite, une de ces femmes païennes qui détournèrent le roi Salomon dans sa vieillesse et lui firent adorer des idoles. Elle exerça sans doute une mauvaise influence sur son fils. Roboam, comme son père, avait pris un grand nombre de femmes, contrairement à la loi de Dieu (1), et celle qu'il aimait le plus, Maaca, était aussi une idolâtre qui contribua sans doute à détourner le faible Roboam de l'obéissance à l'Éternel (2). Cela nous montre, Sophie, avec quel soin il faut se garder de s'associer avec ceux qui ne servent pas Dieu (3). L'idolâtrie permettait à l'homme de se livrer aux mauvaises passions de son cœur, telles que l'impureté, la débauche. Tandis que l'Éternel est saint, et demandait à son peuple d'être saint comme Lui. Et puis l'idolâtrie avait tout ce qui satisfait aux convoitises du cœur, convoitise des yeux et convoitise de la chair ; elle avait ses fêtes, ses festins, ses danses, ses plaisirs (4), tout comme le monde d'aujourd'hui. Et maintenant comme alors le diable dit à l'oreille, surtout de ceux qui sont jeunes : « Il faut pourtant jouir et s'amuser un peu ; les commandements de Dieu sont si austères ! Allons, jeune homme, allons, jeune fille, livrez-vous au plaisir ; jouissez de la vie. » Et le cœur naturel, comme Ève dans le para-

(1) Deutéronome XVII, 17. — (2) 1 Rois XV, 13.

(3) 2 Corinthiens VI, 14-16. — (4) Voyez Exode XXXII, 6.

dis, est prêt à écouter Satan et à abandonner Dieu. Combien les chers enfants et les chers jeunes gens et jeunes filles ont besoin de veiller et de prier pour être préservés de suivre les mauvais exemples et les perfides conseils. Le peuple de Roboam imita son roi ; ils firent pire que leurs pères, et remplirent le pays d'idoles et d'abominations.

SOPHIE. — Est-ce que l'Éternel n'avertit pas Roboam et son peuple du mal qu'ils faisaient ?

LA MÈRE. — Sans doute. Dieu ne tient pas le coupable pour innocent. L'avertissement fut un châtement terrible. « Parce qu'ils avaient péché contre l'Éternel, » en la cinquième année du roi Roboam, Shishak, roi d'Égypte, monta contre Jérusalem avec une puissante armée, prit les villes que Roboam avait fortifiées, et vint jusqu'à Jérusalem.

SOPHIE. — Roboam et son peuple durent être bien effrayés.

LA MÈRE. — Sans doute. Les chefs du peuple s'étaient enfuis à Jérusalem auprès du roi, mais que pouvaient-ils faire ? Il fallait que leur conscience fût réveillée et qu'ils comprissent que cela n'arrivait pas par hasard, mais que c'était un châtement de Dieu. Alors le prophète Shemahia vint vers eux, et leur dit : « Ainsi dit l'Éternel : Vous m'avez abandonné, et moi je vous ai aussi abandonnés aux mains de Shishak. »

SOPHIE. — Quel effet produisirent ces paroles sévères sur le roi et les chefs ? Ne furent-ils pas fâchés contre le prophète ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Dieu fit pénétrer ce reproche dans leur conscience, et ils dirent : « L'Éternel est juste. » Ils confessèrent ainsi qu'ils avaient mérité le châtement. On est heureux, mon enfant, quand on reconnaît ses fautes et que l'on s'en humilie devant Dieu, car il est dit : « Celui qui cache ses transgres-

sions ne prospérera point ; mais celui qui les confesse et les abandonne obtiendra miséricorde » (1). Et c'est ce qui arriva à Roboam. L'Éternel parla à Shemahia et lui dit : « Ils se sont humiliés, je ne les détruirai pas ; je leur donnerai un peu de délivrance, et ma fureur ne se déversera pas sur Jérusalem par le moyen de Shishak. Mais ils lui seront asservis, et ils connaîtront ce que c'est que mon service, et le service des royaumes des pays. »

SOPHIE. — Ainsi, maman, Dieu ne leur pardonna pas entièrement leurs péchés ?

LA MÈRE. — Mon enfant, quand Dieu pardonne, il pardonne entièrement. Il avait dit : « Je ne les détruirai pas, » et c'est ce qui arriva, ils furent épargnés. Mais il y a un gouvernement de Dieu suivant lequel nos fautes portent leurs conséquences. La parole de Dieu dit : « Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera » (2). Ainsi, par exemple, un homme a été un ivrogne ou un débauché, et a ainsi détruit sa santé. Mais la grâce de Dieu l'a converti, il est sauvé quant à son âme, mais il subit dans son corps la conséquence de sa mauvaise conduite. Ainsi Roboam et les chefs de Juda durent comme conséquence de leur idolâtrie être asservis au roi d'Égypte, et perdre leurs trésors. Et il y eut de plus en cela pour eux une leçon sérieuse. Ils purent voir combien il est préférable de servir l'Éternel plutôt qu'un roi de la terre. L'Éternel ne leur demandait rien que l'abandon du mal et les sacrifices qui lui étaient offerts selon la loi, et, en revanche, il les bénissait abondamment et les protégeait contre leurs ennemis. Le roi d'Égypte, au contraire, leur prend *tout*, les trésors de la maison de l'Éternel et ceux du roi, et ne leur donne que l'asservissement.

(1) Proverbes XXVIII, 13. — (2) Galates VI, 7.

SOPHIE. — C'était un riche butin que fit le roi d'Égypte. Je me rappelle combien d'or Salomon possédait. Son trône était recouvert d'or pur, et même les coupes dans lesquelles il buvait étaient en or.

LA MÈRE. — Salomon avait aussi fait faire des boucliers d'or, que ses gardes portaient devant lui quand il montait au temple ; 200 pesant chacun 600 sicles, et 300 pesant chacun 300 sicles, ce qui faisait en tout l'énorme poids d'or de 3045 kilogrammes, valant environ 10 millions de francs. Roboam dut les livrer au roi d'Égypte, et, pour les remplacer, il fit faire des boucliers en airain, d'une bien moins grande valeur, et qu'il faisait aussi porter devant lui quand il entra dans la maison de l'Éternel.

SOPHIE. — Pourquoi penses-tu, chère maman, que les rois de Juda faisaient porter devant eux ces boucliers d'or ou d'airain ?

LA MÈRE. — Peut-être ces boucliers étaient-ils comme une figure de la protection de l'Éternel à l'égard des rois. Nous lisons dans le Psaume LXXXIV, 11 : « L'Éternel Dieu est un soleil et un bouclier. » A Abraham, l'Éternel dit : « Ne crains point, je suis ton bouclier » (1).

SOPHIE. — Et je me rappelle, maman, que le chrétien a aussi un bouclier, celui de la foi, pour repousser les assauts du diable (2). C'est la confiance en Dieu, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, la confiance en son amour. Ainsi l'Éternel ne détruisit pas Roboam, parce qu'il s'était humilié, et la parole de Dieu ajoute : « Et il y avait aussi de bonnes choses en Juda, » c'est-à-dire des hommes qui servaient fidèlement l'Éternel, par exemple le prophète Shemahia. L'Éternel avait égard à ces fidèles, et ils étaient comme des boucliers qui protégeaient les autres.

(1) Genèse XV, 1. — (2) Éphésiens VI, 16.

SOPHIE. — Comme Paul dans la tempête, n'est-ce pas ? A cause de lui, l'équipage du vaisseau ne périt pas (1).

LA MÈRE. — Je le pense, Sophie. La présence d'un chrétien ou de chrétiens fidèles, est une bénédiction pour ceux qui les entourent. — Roboam mourut après un règne de 17 ans. La parole de Dieu rappelle encore qu'il fit le mal, « car il n'appliqua pas son cœur à rechercher l'Éternel. » En même temps, elle nous dit qu'il régna « à Jérusalem, la ville que l'Éternel avait choisie pour y mettre son nom. » Si Roboam s'était attaché à rechercher l'Éternel en lisant sa Parole, et s'il s'était souvenu que le temple était le lieu où habitait l'Éternel, où il avait mis son nom, il se serait tenu écarté du mal, et ne serait pas tombé sous le jugement de Dieu. Ainsi, ma chère enfant, si nous voulons être gardés du mal, nous avons à prendre notre plaisir dans la parole de Dieu, ainsi qu'il est dit spécialement pour ceux qui sont jeunes. « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon la parole » (2). Et ensuite il faut nous attacher au Seigneur Jésus de tout notre cœur (3).

Note. — Dans le palais de Karnak, à Thèbes, dans la Haute-Égypte, on voit un immense bas-relief représentant le roi d'Égypte (Sésouchès ou Shishak) trainant aux pieds de ses dieux les chefs des nations vaincues. Le royaume de Juda y est distinctement représenté par un personnage à barbe longue et pointue. Ce bas-relief date de près de 3000 ans.

(1) Actes XXVII, 23, 24.

(2) Psaume CXIX, 9. — (3) Actes XI, 23.

L'Église ou l'Assemblée

*(Son histoire sur la terre)*JEAN HUSS *(suite)*

LES INDULGENCES EN BOHÈME

Nous avons dit que le légat auquel Huss avait fait une réponse si hardie et si sincère, avait d'autres affaires que de poursuivre le réformateur. En effet, il était chargé de procurer de l'argent à son maître, le pape Jean XXIII. Dans ce but, il était porteur d'une bulle papale qui accordait des indulgences à ceux qui aideraient le pape contre ses ennemis, en particulier contre Ladislas, roi de Naples. Ces indulgences étaient promises à ceux qui s'enrôleraient comme soldats et à ceux qui, en les achetant, soutiendraient de leur argent la cause du pape. Les prêtres se mirent donc à vendre publiquement les indulgences, en vantant au pauvre peuple leur efficacité pour effacer les péchés et abrégéer les peines du purgatoire. Huss s'opposa énergiquement à ce honteux trafic. A cause de cela, plusieurs de ses amis à l'université se séparèrent de lui, entre autres Étienne Paletz, doyen de la faculté de théologie, qui devint dès lors un de ses plus grands ennemis.

Huss déclarait que, « par les indulgences, le riche dans sa folie est leurré par une fausse espérance ; la loi de Dieu est mise à néant ; le simple peuple s'abandonne plus librement au péché ; des péchés sont estimés comme de peu d'importance, et d'une manière générale, les gens sont dépouillés de leur avoir. Par conséquent, ajoutait Huss, que les fidèles n'aient rien à faire avec les indulgences. »

Jérôme de Prague parla aussi contre les indulgen-

ces et fit à ce sujet un discours si véhément que les étudiants, enflammés par ses paroles, lui firent le soir une ovation. Ils ne se bornèrent pas à cela. Ils formèrent une procession, attachèrent les bulles papales au cou de quelques femmes placées sur un char, et parcoururent ainsi les principales rues de la ville. Puis, ayant amassé une pile de fagots, ils brûlèrent publiquement les bulles, comme précédemment l'archevêque avait brûlé les livres de Wiclef.

Il est certain que Huss, ni Jérôme de Prague, n'étaient pour rien dans cet acte que nous ne saurions approuver. C'est par d'autres moyens que la vérité combat l'erreur. Il fut prouvé plus tard que la chose avait été faite à l'instigation d'un des favoris du roi.

L'affaire cependant déplut au roi, qui donna des ordres sévères pour que les prêtres ne fussent pas molestés quand ils publieraient les bulles et vendraient les indulgences. Ainsi encouragés, les prêtres continuèrent leur impie négoce. Mais un jour qu'ils exhortaient le peuple et le pressaient d'acheter leur marchandise, trois jeunes gens, de simples artisans, s'adressèrent à l'un des vendeurs, en disant : « Tu mens ! Maître Huss nous a enseigné mieux que cela. Nous savons que tout cela n'est que fausseté. » Un tumulte s'ensuivit ; les prêtres réussirent à se saisir de ces jeunes gens et les amenèrent devant le sénat qui les fit enfermer. Le jour suivant, s'étant réuni, il les condamna à mort, suivant l'édit du roi. Huss apprit cette décision et se hâta de se rendre auprès du sénat ; deux mille étudiants l'accompagnaient. Il déclara qu'il regardait la faute des étudiants comme la sienne, et que plus qu'eux, il méritait la mort. Le sénat promit de ne point verser le sang. Huss, comptant sur cette promesse, quitta la salle du sénat, et le tumulte s'apaisa.

Mais le sénat n'avait pas l'intention de tenir sa

parole. Quelques heures après une troupe de soldats conduisit les prisonniers vers le lieu d'exécution. Le bruit s'en répandit bientôt, quelques personnes suivirent les soldats, et comme la foule s'augmentait à chaque instant, les autorités craignant des désordres, donnèrent l'ordre aux soldats de s'arrêter, et à l'exécuteur de décapiter les trois prisonniers. Celui-ci ayant achevé son œuvre, s'écria : « Que celui qui agira comme ceux-ci, éprouve le même sort ! » Nombre de voix répondirent : « Nous sommes tous prêts à faire comme eux et à mourir comme eux. » Plusieurs femmes, et surtout des béguines (1), trempèrent leurs mouchoirs dans le sang des victimes et les gardèrent comme des reliques. Une femme offrit un drap pour couvrir leurs corps, et une troupe d'étudiants attachés à Huss les portèrent à la chapelle de Bethléhem. On les enterra avec une grande solennité, au milieu des chants et des hymnes de la congrégation. Ces trois hommes furent naturellement considérés comme des martyrs, et quelques personnes donnèrent à la chapelle de Bethléhem le nom de « chapelle des trois saints. » En effet, Huss avait prêché la vérité ; ces trois jeunes hommes l'avaient apprise de lui ; ils l'avaient reçue, et ils avaient été mis à mort pour le témoignage qu'ils avaient rendu à cette vérité ; n'étaient-ils donc pas des martyrs ? N'était-ce pas un horrible péché de vendre pour de l'argent un soi-disant pardon des péchés, qu'on donne à cette prétention le nom d'indulgence, ou tel autre que l'on voudra ?

La mort de ces trois jeunes hommes fut loin d'abattre le courage des amis de la vérité. Au contraire, ils se sentirent fortifiés, et s'attachèrent d'autant

(1) Femmes pieuses, qui se vouaient à des œuvres de charité.

plus aux doctrines que Huss enseignait dans la chapelle de Bethléhem. Mais le pape avait appris ce qui se passait à Prague et comment Huss condamnait la vente des indulgences. Il remit l'affaire aux mains du cardinal Pierre de San Angelo, avec l'ordre d'user de la plus grande sévérité contre les hérétiques. Huss fut sommé de se rendre à Rome pour répondre aux accusations portées contre lui. Mais, sur l'avis de quelques-uns de ses amis, il refusa et en appela solennellement du pape à Jésus-Christ. Le cardinal prononça contre lui la sentence d'excommunication et mit l'interdit sur la ville de Prague. Toutes les églises furent fermées, les cierges des autels furent éteints, et les morts privés de la sépulture ecclésiastique. Un ordre du pape enjoignait de se saisir immédiatement de Huss, de le jeter en prison, de le condamner et de le brûler, mais le temps de son martyre n'était pas encore venu. De plus la chapelle de Bethléhem devait être détruite jusqu'en ses fondements. Les sénateurs résolurent d'exécuter les ordres du pape. Le 2 octobre, ils voulurent disperser par la force la congrégation de Bethléhem et saisir Huss, mais ils rencontrèrent une si forte résistance qu'ils furent obligés d'abandonner leur projet. Ils entreprirent alors de renverser la chapelle, mais quand leur dessein fut connu, il y eut dans la ville un si grand trouble qu'ils durent aussi y renoncer.

On conseilla alors à Huss de quitter pour un temps la ville de Prague. Il y consentit et se retira dans sa ville natale. Le seigneur qui la possédait était un de ses amis.

Mais les pensées de Huss se tournaient toujours vers son cher troupeau de Bethléhem. « Je me suis retiré, » lui écrivait-il, « non pour renier la vérité, car je suis prêt à mourir pour elle, mais parce que des prêtres impies m'empêchent de la proclamer. »

Il ne restait cependant pas oisif. A l'exemple de son divin Maître, il parcourait la contrée, prêchant dans les villes et dans les villages. Les foules étaient suspendues à ses lèvres, ravies de sa douceur, de son courage et de son éloquence. « L'Église, » disait-on, « a déclaré que cet homme est un hérétique et un démon, et cependant sa vie est sainte, et sa doctrine pure et sublime. » En même temps, Huss étudiait diligemment les Écritures, et à cette époque, il écrivit un traité sur l'Église. Il s'appuyait sur ce passage : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » « C'est donc là, » disait-il, « que serait une véritable église particulière. Christ seul est la Tête pleinement suffisante de l'Église. » Puis se tournant vers ce qui se nommait elle-même l'Église, il ajoutait : « On peut bien s'étonner en voyant ceux qui sont le plus dévoués au monde, qui mènent la vie la plus abominable, la plus opposée à la marche avec Christ, et qui sont le plus stériles quant à l'accomplissement des conseils et des commandements du Seigneur, affirmer avec effronterie et sans pudeur qu'ils sont la tête ou les membres éminents de l'Église qui est l'Épouse de Christ. »

C'était en effet à cette époque que Jean XXIII prétendait comme pape être la tête de l'Église, lui, un des hommes les plus abominables qui aient existé.

Le calme s'étant un peu rétabli dans la ville de Prague, Huss revint à son cher troupeau de Bethléhem, exposant la vérité selon les Écritures et continuant à s'élever contre la corruption du clergé et les abus de l'Église de Rome. Mais bientôt les troubles recommencèrent ; l'interdit fut de nouveau mis sur cette ville par l'archevêque qui jusqu'alors avait soutenu Huss, mais qui maintenant l'invita à quitter la ville, pensant qu'une fois qu'il serait loin le calme

renaîtrait. Mais comment cela pouvait-il se faire ? La vérité et l'erreur, la parole de Dieu et les commandements des hommes, l'esprit de la Réformation et l'esprit de l'Antichrist, étaient en conflit, et il n'était pas au pouvoir de Huss, ni d'aucun homme, d'arrêter la lutte, et Huss, s'il l'eût pu, ne l'aurait pas voulu. Cependant, craignant que sa présence à Prague ne devint un danger pour ses amis, il se retira de nouveau à Hussinetz.

De là il écrivait à ses amis des lettres où respire une âme pleine de calme, de courage et d'une foi ferme. C'est dans l'une que se trouvent ces paroles pour ainsi dire prophétiques qu'il répéta plus d'une fois : « Les méchants ont commencé par préparer à l'oie (Huss veut dire oie en langue bohème) de perfides filets. Si l'oie qui n'est qu'un oiseau domestique, paisible, et que son vol ne porte pas haut dans les airs, a pourtant rompu leurs lacs, il viendra d'autres oiseaux, dont le vol s'élèvera hardiment vers les cieux et qui les rompront avec bien plus de force. Au lieu d'une oie débile, la vérité enverra des aigles et des faucons au regard perçant. » Les réformateurs accomplirent cette prédiction, semblable à celle de Wicléf.

Huss aurait beaucoup désiré prêcher encore dans la chapelle de Bethléhem. Ce désir devint si grand qu'en 1413, il brava tous les dangers et fit de courtes visites à Prague, passant quelques heures d'entretiens intimes avec ses amis, et se retirant dès qu'il voyait que sa présence était soupçonnée. Pour être plus près de Prague, il vint résider dans un château du voisinage. Là il prêcha aussi et des foules s'assemblaient de toutes parts pour l'entendre.

(A suivre)



Réponses à la question du mois de décembre

La première mention faite de Timothée se trouve dans le livre des Actes. (Chap. XVI, 1-3.) Là nous voyons qu'il était fils d'une femme juive croyante, mais d'un père grec, c'est-à-dire païen de naissance. Ses parents habitaient Lystre, ville de Lycaonie où Paul avait annoncé l'Évangile. — En 2 Timothée I, 5-7, nous apprenons que sa mère se nommait Eunice et sa grand'mère Lois, et que toutes deux avaient la foi. Cela nous explique comment Timothée avait dès son enfance la connaissance des saintes lettres, des Écritures inspirées de Dieu, qui peuvent rendre sage à salut. (2 Timothée III, 15, 16.) — Les frères d'Iconie et de Lystre lui rendant un bon témoignage, Paul voulut faire de Timothée son compagnon d'œuvre. D'abord il le circoncit à cause des Juifs qui savaient que son père était Grec. De plus des prophéties ayant été faites au sujet du ministère qu'il aurait à remplir, Paul lui imposa les mains, et un don de grâce, don de l'Esprit, fut accordé à Timothée, ensuite le corps des anciens (de Lystre et d'Iconie probablement) s'unit à Paul en imposant aussi les mains à Timothée. (1 Timothée I, 18; IV, 14; 2 Timothée I, 6.) — Timothée fut le disciple chéri de Paul. Celui-ci le nomme son « véritable enfant dans la foi » (1 Timothée I, 2), ce qui ferait supposer que Timothée aurait été converti par le moyen de l'apôtre. Il le nomme aussi son « enfant bien-aimé. » (2 Timothée I, 1; 1 Corinthiens IV, 17.) — Timothée était le compagnon d'œuvre de Paul dans l'Évangile. (Romains XVI, 21; 1 Thessaloniens III, 2.) Il était tout dévoué à l'œuvre, s'y employant comme Paul lui-même. (1 Corinthiens XVI, 10.) Plein de sollicitude pour les saints, il avait servi avec Paul dans l'Évangile comme un enfant sert son père. (Philippiens II, 20-22.) Dans les Actes et les épîtres, nous le voyons accompagner Paul; celui-ci le laisse quelquefois après lui dans quelque ville, sans doute pour continuer l'œuvre commencée. D'autres fois, l'apôtre l'envoie dans telle

ou telle assemblée pour encourager les saints, prendre de leurs nouvelles et en donner de Paul. (Actes XVI, 3; XX, 4; Romains XVI, 21; Actes XVII, 14; XIX, 22; 1 Corinthiens IV, 17; 1 Thessaloniciens III, 6.) Ainsi l'activité de Timothée pour le Seigneur était grande. — Paul se l'associe dans plusieurs de ses lettres. (Philippiens I, 1; 1 et 2 Thessaloniciens I, 1.) Il lui écrivit aussi deux lettres; la première pour lui dire comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, l'Assemblée du Dieu vivant; la seconde contient des directions pour la conduite des chrétiens dans un temps de ruine, avec des encouragements. Dans l'une et l'autre, Paul exhorte Timothée à garder ce qui lui était confié, le bon dépôt des saintes vérités de la Parole. Dans la seconde épître, on voit Paul prisonnier, près de la mort, et l'Église en ruine, et Timothée était peut-être abattu et découragé. Paul l'encourage et l'exhorte à ranimer le don de grâce qui était en lui. (1 Timothée III, 15; 2 Timothée II, 19-22; I, 14; 1 Timothée VI, 20; 2 Timothée I, 6-8.) Paul désirait ardemment voir Timothée avant de mourir, et il le presse de venir. — Timothée semble avoir eu un caractère doux et peut-être timide et craintif, ayant besoin d'être soutenu. Sa santé était délicate, c'est pourquoi Paul l'exhorte à prendre un peu de vin. (1 Timothée V, 23.) Nous voyons aussi par Hébreux XIII, 23, que Timothée avait eu à souffrir la persécution. Il avait été mis en prison; mais nous ignorons dans quelles circonstances.

Questions pour le mois de janvier

Trouver les noms suivants :

Un enfant roi. — Un fils rebelle. — Un fils d'Aaron. — Un évangéliste apôtre. — Un serviteur d'Abraham. — Un disciple de Paul. — Un roi malade des pieds. — Un patriarche d'avant le déluge. — Un esclave converti. — Le père d'un grand roi d'Israël.

Les premières lettres de ces noms rangés dans l'ordre indiqué forment une portion d'un verset des Psaumes. Indiquez les passages.



Une réponse à propos

Collins, un grand incroyant anglais, demandait un jour à une gentille petite fille qui aimait le Seigneur : « Ton Dieu est-il un grand ou un petit Dieu ? » L'enfant ne supposant pas qu'il voulait la mettre à l'épreuve, le regarda candidement en face, et répondit : « Mon Dieu est un petit et un grand Dieu. » — « Que veux-tu dire ? » répliqua Collins. — « Oh ! » dit-elle, « il est si grand que les cieux des cieux ne peuvent le contenir, et, en même temps, il est si petit qu'il peut habiter ici, dans mon cœur. » (Ésaïe LVII, 15.) L'incroyant fut frappé de cette réponse. Il reconnut plus tard qu'elle était plus propre à persuader que bien des livres écrits pour la défense du christianisme et contre les attaques de l'incrédulité.

« Par la bouche des petits enfants... tu as établi ta louange. » (Matthieu XXI, 16.)

Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'ABIJA

(1 *Rois XV, 1-8* ; 2 *Chroniques XIII*)

LA MÈRE. — Aujourd'hui, Sophie, nous nous occuperons du règne d'Abija, le successeur de Roboam. Celui-ci avait eu plusieurs femmes et un grand nombre de fils ; mais celui qu'il préférait était Abija. Il le mit au-dessus de ses frères et le destina à être roi à sa place. Quant à ses autres fils, il les établit dans les villes fortes du pays, et leur donna des biens en abondance.

SOPHIE — Sais-tu pourquoi Roboam aimait mieux Abija ? Était-il plus intelligent ou plus brave que ses frères ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit ; mais Abija était fils de Maaca (1) que Roboam aimait plus que ses autres femmes, et c'est pourquoi il choisit son fils pour lui succéder. Roboam en agissant ainsi désobéissait au commandement de Dieu. Dans le Deutéronome il est dit que si un homme avait deux femmes, l'une aimée plus que l'autre, et que le fils premier-né fût de celle qui était moins aimée, cet

(1) Maaca est aussi nommée Micaïa dans les Chroniques ; c'est le même nom. Il y est dit aussi qu'elle était fille d'Uriel, tandis que dans les Rois son père est nommé Abishalom ou Absalom. Le premier pouvait être son père et Absalom son grand-père ou l'un de ses aïeux, peut-être même Absalom, fils de David. C'est ainsi que David est nommé le père d'Abija, bien qu'il fût son arrière grand-père. Remarquons encore que la mère d'Absalom se nommait aussi Maaca. (2 Samuel III, 3.)

homme ne pouvait pas faire premier-né, c'est-à-dire héritier, le fils de la femme plus aimée (1).

SOPHIE. — Mais, maman, je me rappelle que Salomon n'était pas le fils premier-né de David, et cependant David l'établit roi.

LA MÈRE. — Dieu est souverain, ma chère enfant, et c'est Lui qui, dans sa grâce, avait choisi Salomon. Il n'en était pas ainsi d'Abija.

SOPHIE. — Est-ce qu'il fut un bon roi ? Aimait-il l'Éternel ?

LA MÈRE. — La parole de Dieu nous dit ceci de lui : « Il marcha dans tous les péchés de son père, et son cœur ne fut pas parfait avec l'Éternel, son Dieu, comme le cœur de David, son père, » c'est-à-dire son ancêtre. Il avait eu les mauvais exemples de Roboam, qui avait abandonné la loi de l'Éternel, et de sa mère qui adorait de faux dieux. C'est une chose bien triste quand des parents donnent à leurs enfants un mauvais exemple, au lieu de les élever dans la crainte de Dieu et les enseignements du Seigneur (2). Mais cela n'excuse pas les enfants qui se conduisent mal. Les bons parents sont ceux qui, comme Abraham, enseignent à leurs enfants de garder la voie de l'Éternel, pour pratiquer ce qui est juste et droit (3) et qui leur donnent l'exemple de la piété.

SOPHIE. — Qu'est-ce que signifie que le cœur d'Abija ne fut pas parfait ?

LA MÈRE. — « Parfait » veut dire intègre, tout entier pour Dieu. L'Éternel disait à Abraham : « Marche devant ma face, et sois parfait » (4), et Abraham marcha ainsi ; nous voyons bien que Dieu était tout pour lui, puisqu'il n'hésita pas à Lui sacrifier Isaac.

(1) Deutéronome XXI, 15-17. — (2) Éphésiens VI, 4.

(3) Genèse XVIII, 19. — (4) Genèse XVII, 1.

L'Écriture nous dit aussi que Noé était un homme « parfait parmi ceux de son temps ; Noé marchait avec Dieu » (1), au milieu de la corruption qui régnait dans le monde. David était également parfait devant Dieu (2). Son cœur ne se détourna pas après des idoles ; il aimait l'Éternel (3). Et le Seigneur Jésus exhorte ses disciples à être parfaits (4). Abija n'était point tel ; sans abandonner le culte de l'Éternel, il y joignait celui des idoles. C'est ainsi que celui qui aime le monde en prétendant servir Jésus, n'a point un cœur parfait. Un enfant qui dit aimer le Seigneur et qui fait sa propre volonté, n'a pas un cœur parfait.

SOPHIE. — Est-ce que l'Éternel punit Abija comme il avait puni Roboam ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il usa de grâce envers lui. Il nous est dit qu'à cause de David, l'Éternel lui conserva le royaume pour son fils, et fit subsister Jérusalem. Mais il envoya à Abija une grande épreuve.

SOPHIE. — Laquelle, chère maman ?

LA MÈRE. — Je te le dirai ; mais remarque d'abord ce que dit l'Écriture : « Il y eut des guerres continues entre Roboam et Jéroboam, » et lorsqu'Abija fut devenu roi, cet état d'inimitié continua. « Il y eut guerre entre Abija et Jéroboam, » est-il dit, et nous avons dans la parole de Dieu le récit de la grande bataille que les deux rois se livrèrent.

SOPHIE. — Peut-être que Jéroboam voulut profiter de ce qu'Abija était encore jeune, et espérait-il le vaincre plus facilement ?

LA MÈRE. — C'est possible, mais son espérance fut bien déçue. Il avait assemblé une armée de 800,000 hommes forts et vaillants. Abija n'avait à

(1) Genèse VI, 9. — (2) Voyez Psaume XVIII, 21-24.

(3) Psaume XVI, 4 ; XVIII, 1. — (4) Matthieu V, 48.

lui opposer que la moitié de ce nombre, c'est-à-dire 400,000 guerriers d'élite. En cela consistait l'épreuve pour Abija. Comment pourrait-il résister à une armée double en nombre de la sienne ?

SOPHIE. — Je ne comprends pas, maman, comment des pays qui n'étaient pas très grands, pouvaient fournir un nombre d'hommes aussi considérable.

LA MÈRE. — C'est d'abord que le pays était très peuplé, et ensuite que, dans les guerres, on faisait des levées en masse. Tous les hommes en état de porter les armes étaient appelés à combattre. Quant au nombre, rappelle-toi que lorsque David fit dénombrer les hommes de guerre, Joab trouva plus de 1,200,000 hommes, et il n'avait pas tout dénombré (1). Ces deux grandes armées se rencontrèrent dans le pays montagneux d'Éphraïm.

SOPHIE. — Est-ce qu'Abija n'était pas effrayé à la pensée de combattre une armée si puissante ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, et nous verrons pourquoi. Cependant, avant d'engager le combat, il monta sur une colline, et de là s'adressa à Jéroboam et à son armée afin de les détourner de cette guerre.

SOPHIE. — C'était beau de sa part, n'est-ce pas ? Mais que dit-il à ses ennemis ?

LA MÈRE. — Il leur dit : « Écoutez-moi, Jéroboam et tout Israël ! N'est-ce pas à vous de savoir que l'Éternel, le Dieu d'Israël, a donné à David la royauté sur Israël pour toujours, à lui et à ses fils, par une alliance de sel (c'est-à-dire perpétuelle) ? Et Jéroboam s'est révolté contre son seigneur, et des hommes méchants se sont rassemblés vers lui, et se sont fortifiés contre Roboam qui était jeune et craintif.

» Et vous pensez être forts contre le royaume de

(1) 2 Samuel XXIV, 9.

l'Éternel, qui est dans la main du fils de David, et vous êtes une grande multitude, et vous avez avec vous les veaux d'or que Jéroboam vous a faits pour être vos dieux. Et vous avez chassé les sacrificateurs de l'Éternel, les fils d'Aaron et les lévites, et vous vous êtes fait des sacrificateurs de ce qui n'est pas Dieu ! » Tu vois, Sophie, qu'Abija rappelle d'abord à Jéroboam et à son armée ce qui était contre eux : la révolte contre la famille de David et la révolte contre Dieu. Et c'est ainsi que l'homme s'oppose à Dieu et à son Christ, ce qui arrivera pleinement à la fin (1). Ensuite Abija montre ce qui est en faveur de Juda : « Mais pour nous, l'Éternel est notre Dieu, et nous ne l'avons pas abandonné. Nous avons les sacrificateurs qui servent l'Éternel, et les lévites à leurs fonctions, et tout le service de l'Éternel se fait, la charge que l'Éternel, notre Dieu, nous a confiée. Mais vous, vous avez abandonné l'Éternel. Et nous avons avec nous, à notre tête, Dieu et ses sacrificateurs. Fils d'Israël, ne faites pas la guerre contre l'Éternel, le Dieu de vos pères, car vous ne réussirez pas. » Que penses-tu de ce discours, Sophie ?

SOPHIE. — Il est très beau et très habile. Il semble qu'Abija se place sur un bon terrain en rappelant les promesses de Dieu à David ; mais je suis étonné de voir qu'il se vante de servir si fidèlement l'Éternel, alors qu'il adorait des idoles.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; mais en présence d'un si grand danger, Abija a vu sans doute la vanité des idoles et a compris que l'Éternel seul pouvait le secourir, et il a eu recours à Lui. Le service de l'Éternel dans le temple se continuait effectivement par les vrais sacrificateurs, tandis que Jéroboam avait résolument tourné le dos à Dieu en faisant les veaux

(1) Lisez le Psaume II.

d'or. Il n'était pas possible qu'il fût vainqueur. Et c'est beau de voir la confiance d'Abija, quand il dit : « Nous avons avec nous, à notre tête, Dieu et ses sacrificateurs. » Il se confiait en Dieu et pas en lui-même. C'est ainsi que David, son aïeul, disait : « Je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi » (1). Et ainsi l'Éternel, à cause de David, son serviteur, eut égard à Abija malgré ses manquements, répondit à sa confiance et conserva Juda et Jérusalem. Abija, selon le commandement de l'Éternel par Moïse, avait avec lui et son armée les trompettes d'argent au son éclatant. Lis au chapitre X des Nombres, au verset 9, ce qui en est dit.

SOPHIE (*lit*). — « Quand vous irez à la guerre contre l'ennemi qui vous presse, alors vous sonnerez des trompettes avec éclat, et vous serez rappelés en mémoire devant l'Éternel votre Dieu, et vous serez délivrés de vos ennemis. » Abija semble s'être souvenu de ces paroles, n'est-ce pas ? Il connaissait la parole de Dieu et désirait y obéir.

LA MÈRE. — Je le pense, mon enfant.

SOPHIE. — Que firent Jéroboam et ses guerriers après avoir entendu Abija les engager à ne point combattre contre leurs frères ?

LA MÈRE. — Ils n'en tinrent aucun compte et se préparèrent au combat. Jéroboam ne comptait pas sur ses veaux d'or ; il connaissait leur impuissance, mais il s'appuyait sur sa nombreuse armée et sur son habileté qui lui suggéra une ruse de guerre. C'est ainsi que les incrédules méprisent les avertissements de Dieu et pensent que, par leur propre sagesse, ils sauront bien se tirer d'affaire. Jéroboam fit prendre un détour à une partie de son armée, et la plaça en embuscade derrière l'armée de Juda. Le

(1) Psaume XXIII, 4.

combat s'engagea, et soudain les troupes placées en embuscade parurent, de sorte que l'armée de Juda se vit attaquée devant et derrière.

SOPHIE. — Quelle terrible position, maman ! C'est comme lorsque les Israélites se virent autrefois pressés entre l'armée de Pharaon et la mer Rouge. Que firent Abija et son armée ?

LA MÈRE. — « Ils crièrent à l'Éternel, et les sacrificateurs sonnèrent des trompettes, et les hommes de Juda jetèrent des cris. »

SOPHIE. — Oh ! maman ; cela me rappelle ce qui arriva quand les Israélites étaient devant Jéricho et que les murailles tombèrent. Je suis sûre que l'Éternel secourut les hommes de Juda, parce qu'ils se confiaient en Lui.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. « Dieu frappa Jéroboam et Israël qui s'enfuirent devant Abija et Juda. » Ce fut une terrible défaite. Cinq cent mille hommes d'Israël périrent.

SOPHIE. — Je ne puis m'empêcher, chère maman, d'être saisie en pensant à ces carnages cruels. Et c'étaient des frères, tous enfants d'Abraham, qui s'égorgeaient ainsi !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, c'est profondément triste. Les guerres sont certainement un fruit du péché ; elles viennent de Satan qui est meurtrier dès le commencement. Le Seigneur Jésus seul pourra y mettre fin. Il fera « cesser les guerres jusqu'au bout de la terre » (1), et établira son règne de paix. Mais dans le cas de Jéroboam et d'Israël, ce fut un jugement de Dieu qui les atteignit, parce qu'ils avaient méprisé l'avertissement d'Abija et marché contre Dieu. Dans les derniers jours, les méchants marcheront aussi audacieusement contre le Seigneur

(1) Psaume XLVI, 9.

Jésus et seront frappés de mort (1). Le résultat de cette grande bataille fut qu'Israël fut abaissé et que Jéroboam n'eut plus de force contre Abija. Au contraire, Juda fut affermi, parce qu'il s'appuyait sur l'Éternel. Abija poursuivit ses succès et prit à Jéroboam plusieurs villes, entre autres Béthel où était un des veaux d'or et la chapelle du roi ; mais plus tard cette ville fut reprise par les rois d'Israël. Telle est la courte histoire d'Abija qui ne régna que trois ans.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)



HUSS DEVANT LE CONCILE DE CONSTANCE

Bien que Huss n'eût guère que 40 ans, il avait accompli la plus longue partie de sa remarquable carrière. Une plus courte, mais plus grande, était devant lui. Dans la tranquillité de son lieu de naissance, il avait creusé plus profondément les Écritures et s'était affermi dans les vérités qu'il y avait puisées ; en même temps, dans la communion avec son Dieu et son Sauveur, il s'était fortifié en esprit pour le prochain combat. Quant à lui-même, il semble bien n'avoir eu aucun doute sur ce qu'était Rome. Il avait été émancipé intérieurement de son esclavage et des ténèbres de ses enseignements, mais il ne s'en était point séparé extérieurement. Ce que Dieu lui avait enseigné et avait fait pour lui, il désirait y faire participer son pays qu'il aimait. Il avait préparé le terrain et répandu la bonne semence,

(1) Apocalypse XIX, 19, 21.

quelques fruits se montraient, mais le temps de la moisson n'était pas encore venu. Il fallait attendre le jour de la Réformation. Il avait rendu témoignage à la vérité dans la chaire de Belliléhém et par ses écrits ; il allait maintenant monter sur une autre scène devant un auditoire bien différent, et sceller par sa mort son témoignage. Presque toute la Bohême, d'ailleurs, était avec lui, surtout dans son opposition à la domination des prêtres.

Nous avons vu que pour mettre un terme au schisme qui déchirait l'Église, l'empereur Sigismond avait décidé le pape Jean XXIII à convoquer un concile à Constance. Comme le concile devait s'occuper aussi de juger et de réprimer les hérésies de Wiclef et de Huss, l'empereur demanda à son frère Wenceslas, roi de Bohême, d'envoyer Huss à Constance pour paraître devant le concile. Il promit de lui donner un sauf-conduit pour le protéger. Huss continuait à s'occuper avec bonheur et bénédiction de la prédication de l'Évangile, lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour Constance. Il n'avait pas besoin d'être pressé d'obéir. Depuis longtemps il désirait d'avoir l'occasion de se laver publiquement de l'accusation d'hérésie et d'exposer sa foi et son enseignement, et en même temps il avait à cœur de rendre témoignage contre les corruptions de l'Église. Il écrivit à l'empereur : « Sous le sauf-conduit de votre protection, avec la permission du Très-Haut, je paraîtrai au prochain concile de Constance. »

Plusieurs de ses amis à Prague, où il était retourné, craignaient pour sa sûreté, mais rien ne put ébranler sa résolution. Il remettait sa cause à Dieu. « Si ma mort, » disait-il, « peut glorifier son nom, qu'Il veuille la hâter, et m'accorder la grâce d'endurer avec courage tout le mal qui peut m'arriver. Mais s'il vaut mieux pour moi que je revienne

vers vous, alors supplions Dieu que ce soit sans aucun mal, je veux dire sans que sa vérité ait souffert, de sorte que nous soyons désormais capables d'arriver à une plus pure connaissance de la vérité, pour détruire les doctrines de l'Antichrist et laisser un bon exemple à nos frères. »

Le sauf-conduit de l'empereur était ainsi conçu : « A tous les princes séculiers et ecclésiastiques... et à tous nos sujets... Nous vous recommandons avec une entière affection, à tous en général et à chacun en particulier, l'honorable maître Jean Huss, bachelier en théologie, maître ès-arts, porteur de ces présentes, se rendant au concile de Constance et que nous avons pris sous notre protection et sauvegarde. » Huss avait de plus une déclaration d'orthodoxie signée par le nouvel archevêque de Prague, et une recommandation du roi.

Le 11 octobre 1414, Huss quitta Prague ; le roi lui avait donné pour l'accompagner les chevaliers Wenzel de Duba et Jean de Chlum. Partout, dans le cours de son voyage, qui dura plusieurs jours, on lui témoigna un grand intérêt ; les foules accouraient sur son passage pour le voir, et il en profitait pour rendre raison de l'espérance qui était en lui et pour annoncer ce que l'Écriture lui avait enseigné. Le 3 novembre, il entra dans Constance. L'empereur n'y était pas encore, mais le pape Jean XXIII s'y trouvait déjà, et Huss lui fit connaître son arrivée. Durant quatre semaines on le laissa tranquille, mais ses ennemis personnels, Paletz avec eux, étant arrivés, ils mirent tout en œuvre contre lui.

Le 28 novembre, Huss était dans son logement avec le chevalier de Chlum, lorsqu'on annonça des visiteurs. C'étaient les évêques d'Augshourg et de Trente avec deux autres. Ils venaient l'assigner à paraître devant le pape. Huss protesta ; c'était dans

le concile qu'il voulait être entendu. Le chevalier de Chlum protesta aussi, mais les évêques lui donnèrent l'assurance que l'on n'avait aucune mauvaise intention contre Huss. Ils partirent donc. Au bas de l'escalier, ils rencontrèrent la maîtresse de la maison qui prit congé de Huss avec larmes. Il lui donna sa bénédiction.

Arrivé devant le pape, ses ennemis produisirent contre lui une longue liste d'accusations. Ils se réjouissaient de l'avoir entre leurs mains et disaient ouvertement : « Maintenant que nous te tenons, nous ne te lâcherons pas jusqu'à ce que tu aies payé le dernier quadrain. » Des soldats avaient été placés dans les rues adjacentes pour prévenir tout trouble. Vers le soir on ordonna à de Chlum de se retirer ; Huss devait rester. Le chevalier vit alors le piège qu'on leur avait tendu et, rempli d'indignation, il se rendit auprès du pape et lui reprocha sa trahison. Le pape déclara que ce n'était pas de son fait, mais de celui des cardinaux. Ce pouvait être vrai, car il était à leur merci. Huss refusant de se rétracter, fut mis en prison sous la garde du greffier de la cathédrale, et, huit jours après, il fut transféré dans la prison du couvent des dominicains, au bord du Rhin.

Le chevalier de Chlum se hâta d'informer l'empereur de la violation de son sauf-conduit. Dans toute la Bohême l'indignation fut grande, et les seigneurs de ce pays demandèrent à Sigismond qu'il fit mettre Huss en liberté. L'empereur, au premier moment, fut rempli de colère et donna l'ordre de relâcher le prisonnier, menaçant de briser les portes de la prison si on ne le faisait pas. Mais lorsqu'il fut arrivé à Constance, les prêtres lui persuadèrent que l'on n'était pas tenu de garder la foi à des hérétiques, et Huss resta en prison. Rien ne peut excuser le man-

que de foi de l'empereur, mais combien plus grand est le crime du pape et des princes de l'Église qui, pour ne pas laisser échapper leur proie, l'ont poussé à ce parjure !

Avant de juger Huss, le concile avait à s'occuper de mettre fin au schisme. Dès la première séance, il fut décidé que les trois papes rivaux devaient renoncer à leur dignité avant que l'on pût nommer un nouveau chef suprême de l'Église. Jean XXIII, seul des trois présent au concile, promit, pour l'amour de la paix dans l'Église, d'abdiquer publiquement le lendemain. Mais qu'étaient les promesses, l'honneur et la conscience pour un tel homme ! Aidé par quelques amis, il s'enfuit de Constance sous un déguisement, afin que son absence empêchât le concile de prendre aucune décision. L'empereur irrité le fit poursuivre. Jean fut saisi à Fribourg, ramené à Constance, et forcé de déposer les insignes de son pouvoir spirituel, le sceau et l'anneau du pêcheur. L'archevêque de Salisbury déclara qu'un pape qui, comme Jean, s'était souillé de crimes de toutes sortes, méritait d'être brûlé. On l'enferma dans le château de Gottleben, le même où Jean Huss était tenu dans une étroite captivité. L'ex-pape resta là durant quatre ans jusqu'à la fin du concile. Après qu'il se fut humilié devant le pape régnant, il fut mis en liberté et élevé au cardinalat. On n'usa pas d'une telle douceur envers l'intègre et innocent réformateur, comme nous le verrons.

A propos de la condamnation du pape, Huss écrivait à un ami : « Quand l'hiver viendra, ils sauront ce qu'ils ont fait en été. Considérez qu'ils ont jugé leur chef, le pape, comme digne de mort à cause de ses horribles forfaits. Répondez à cela, vous docteurs qui prêchez que le pape est un Dieu sur la terre ; qu'il peut vendre et gaspiller les choses sain-

les comme il lui plaît ; qu'il est la tête de tout le corps de l'Église ; qu'il est le cœur de l'Église et la gouverne spirituellement ; qu'il est la source jaillissante de toute vertu et de toute bonté ; qu'il est le soleil de l'Église et le sûr refuge pour tout chrétien. Oui, contemplez maintenant cette tête pour ainsi dire séparée par l'épée, ses péchés manifestés, cette source inépuisable tarie, ce divin soleil obscurci, ce cœur arraché et flétri par la réprobation, de sorte que nul ne peut y chercher un refuge. » La condamnation de Jean XXIII était en effet la justification de tout ce que Huss avait dit contre la puissance de Rome.

Quant au réformateur, bien qu'il sentit ce qu'avait de honteux le manque de foi de l'empereur, sa confiance ne reposait pas sur ce sauf-conduit. « Je me confie entièrement, » écrivait-il, « dans le Dieu tout-puissant, mon Sauveur. Il m'accordera son Esprit pour me fortifier dans sa vérité, de sorte que je puisse faire face avec courage aux tentations, à la prison, et, s'il le faut, à une mort cruelle. »

Le cachot dans lequel Huss avait été enfermé était près de l'égoût du couvent, de sorte qu'un air pestilentiel le remplissait. Le prisonnier tomba dangereusement malade. Le pape lui envoya son propre médecin, car, ainsi que le disait quelqu'un, « on ne désirait pas qu'il mourût de mort naturelle. » Par l'intercession de ses amis, il fut transféré dans une prison plus saine du couvent des franciscains, et quelques jours après au château de Gottleben, où il fut enchaîné, les mains attachées la nuit par un cadenas au mur contre lequel était appuyé son lit. Là il attendit le moment d'être appelé devant le concile.

(A suivre)



Allégorie

Une petite fille s'avançait sur une route et arriva devant une ville magnifique. Ses murailles étaient de pierres précieuses, et ses édifices tout d'or étincelaient aux rayons du soleil. Une harmonie céleste en sortait et ravissait l'âme. C'étaient des voix pures et mélodieuses mêlées au son des harpes.

« Que je voudrais entrer dans cette ville où tout est si beau et où l'on doit être si heureux ! » disait la petite fille, et elle s'approcha d'une des portes où se tenait un ange. « Que voulez-vous ? » lui dit-il. « Je voudrais entrer dans la ville pour y être heureuse, » fut la réponse. « C'est impossible, » reprit l'ange. « Toutes les petites filles qui entrent dans la ville, ont des robes d'un blanc parfaitement pur, sans une seule tache. Regardez la vôtre ; elle est toute sale, couverte de taches. Vous ne pouvez absolument pas entrer, à moins que votre robe ne soit toute blanche, sans une souillure. »

La petite fille jeta un coup d'œil sur sa robe et fut toute honteuse en voyant qu'en effet il n'y avait pas un seul endroit qui fût propre ; d'autres même étaient tout à fait noirs. Elle s'éloigna, chercha une eau qui lui parût bien pure, et lava sa robe le mieux qu'elle put. Lorsqu'elle la crut bien nettoyée, elle revint à la porte de la ville. Le même ange s'y trouvait et lui demanda de nouveau ce qu'elle voulait. « Entrer dans la ville, » répondit-elle. « Voyez comme j'ai bien lavé ma robe. Elle est maintenant tout à fait propre. »

L'ange regarda, secoua la tête d'un air affligé, et à la lumière qui resplendissait de la ville, montra à la petite fille beaucoup de taches et de malpropretés qu'elle n'avait pas remarquées. « Vous ne pouvez pas entrer dans la cité d'or, » dit-il, « tant qu'il

y aura une seule tache, la moindre souillure sur votre robe. »

Toute triste, la petite fille s'éloigna une seconde fois, essaya encore de laver sa robe, et, voyant ses efforts inutiles, s'assit au bord de la route et se mit à pleurer amèrement, car elle comprenait que jamais elle ne parviendrait à ôter les taches qui reparaisaient à mesure qu'elle voulait les enlever.

Comme elle se désolait ainsi, tout à coup elle vit devant elle quelqu'un qui la regardait avec compassion et qui, d'une voix douce et tendre, lui demanda : « Pourquoi pleures-tu ? » « Oh ! » répondit-elle, « je désire tellement entrer dans la cité d'or, mais on ne veut pas m'y recevoir, parce que ma robe est sale. J'ai fait tous mes efforts pour la blanchir, mais elle reste toujours aussi malpropre. »

Alors il lui dit : « Veux-tu que je la blanchisse ? » « Oh ! oui, » répondit-elle en se confiant en celui qui lui parlait avec tant de bonté. Et il ne fit que toucher la robe qui aussitôt devint plus blanche que la neige la plus pure. Puis il prit la petite fille par la main, et ils entrèrent dans la glorieuse cité sans que l'ange s'y opposât, et là elle jouit de tout le bonheur qu'elle désirait. Elle n'en sortit plus jamais et se joignit aux autres habitants tous vêtus de robes blanches qui entouraient le trône du Roi de la cité et qui, tous ensemble, remplis de joie, célébraient ses louanges.

Vous comprenez, chers enfants, ce que signifie cette allégorie. La cité d'or aux murailles de pierres précieuses, c'est le ciel, sa gloire et sa félicité. Il n'y peut entrer rien d'impur ni de souillé. Or vous savez que nous sommes tous pécheurs, couverts de nos péchés comme d'un vêtement souillé de taches sans un seul endroit pur. Chaque mauvaise action, toute mauvaise parole, chaque pensée coupable, sont

comme des taches noires sur notre âme. Et Dieu les voit dans toute leur laideur. Dans cet état nous ne pouvons pas entrer dans le ciel, en la présence du Dieu trois fois saint. Et il nous est absolument impossible, quels que soient nos efforts pour bien faire, d'effacer la moindre de ces taches, non plus que la petite fille qui ne pouvait arriver à nettoyer sa robe. Mais vous le savez, chers enfants, il y a quelqu'un qui, en un instant, peut purifier parfaitement votre âme de toutes ses souillures. C'est Jésus, dont le sang précieux a été versé sur la croix pour ôter nos péchés de devant les yeux de Dieu et nous rendre propres pour sa présence dans le ciel. La parole de Dieu nous dit : « Le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de toute iniquité. » (1 Jean I, 7.) Comme autrefois Jésus demandait à l'homme impotent : « Veux-tu être guéri ? » (Jean V, 6) Il vous dit : « Veux-tu que je te lave de tous les péchés ? » Et du moment que vous croirez en Lui, que vous Lui direz : « Oui, Seigneur, lave-moi, » il vous rendra plus blanc que la neige la plus pure. (Psaume LI, 2, 7.) Votre âme sera comme revêtue d'une robe parfaitement pure et vous pourrez dire remplis d'allégresse : « A Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, à Lui la gloire aux siècles des siècles. » (Apocalypse I, 5, 6.) Et vous entrerez un jour dans la cité d'or, où brille la gloire de Dieu, et vous serez pour toujours avec Jésus. Ne le voulez-vous pas ?

« Ils ont lavé leurs robes, et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et le servent jour et nuit dans son temple. »

« Bienheureux ceux qui lavent leurs robes, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent par les portes dans la cité. »

« Quand une porte se ferme, une autre s'ouvre. »

Le grand évangéliste Whitefield, qui vivait dans le XVIII^{me} siècle, prêchait un jour en plein air à un nombreux auditoire. Il avait pris pour texte la parole solennelle du Seigneur : « *Et la porte fut fermée.* » (Matthieu XXV, 10.)

Parmi les auditeurs se trouvaient deux jeunes gens insoucians et légers. Comme le prédicateur, au cours de son allocution, répétait souvent : « *Et la porte fut fermée,* » l'un des jeunes étourdis poussa l'autre du coude et lui dit : « Ce n'est pas si mal dit ; quand une porte se ferme, une autre s'ouvre. »

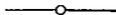
A peine le jeune moqueur avait-il prononcé ces paroles, cependant dites à mi-voix, que Whitefield qui était loin de lui et n'avait pu l'entendre, s'écria : « Peut-être quelqu'un pense-t-il à ce proverbe : Quand une porte se ferme, une autre s'ouvre. Il en est réellement ainsi. Dès que la porte du *ciel* sera fermée pour toi, celle de *l'enfer* s'ouvrira devant toi. Si tu es exclu du ciel, tu entres dans l'enfer. »

Ces paroles frappèrent l'un des jeunes gens comme d'un coup de foudre. Il écouta le reste de la prédication avec attention et dans une grande détresse. Quand Whitefield eut achevé son discours, ils restèrent et vinrent lui parler. Et tous deux, par la grâce de Dieu, furent amenés à la connaissance du salut, et par la foi au Seigneur Jésus, ils furent sauvés pour le temps et l'éternité.

Jeune lecteur, laquelle des deux portes veux-tu voir s'ouvrir pour toi ?

Ah ! pour sauver ton âme
N'attends pas à demain,
Jésus-Christ te réclame,
Il est le seul chemin.

Pour arriver au Père,
A la paix, au bonheur,
Viens, en Lui seul espère,
Il est le Dieu Sauveur,



Une réponse sérieuse

Buchanan, chrétien écossais, qui vécut à la fin du XVIII^{me} siècle et au commencement du XIX^{me}, et qui fut un instrument béni dans la main du Seigneur comme missionnaire aux Indes, était dans sa jeunesse léger et complètement indifférent à l'égard du christianisme, bien qu'il eût des parents pieux. Un jour, il fit la rencontre d'un simple paysan de la montagne, qui était un vrai croyant. Dans le courant de leur conversation celui-ci demanda à Buchanan : « Quelle est votre pensée à l'égard de la religion ? » — « Je n'en ai point, » répondit brièvement le jeune homme. « Sous ce rapport, mon esprit est une feuille blanche. » — « Ah ! » dit le paysan avec une certaine rudesse, mais sous la direction évidente de l'Esprit de Dieu, « dans ce cas, prenez garde que le diable n'écrive son nom dessus. » Ces paroles frappèrent le jeune homme et l'amenèrent à de sérieuses réflexions. Il alla entendre le célèbre évangéliste John Nelson, fut converti, et au lieu du nom de Satan, l'Esprit Saint écrivit sur lui le nom de Christ dont il devint la propriété et le serviteur.

Prière

O Jésus, Ami suprême,
 Qui bépissais les enfants !
 Tu restes toujours le même :
 Je viens à Toi confiant.

J'ai besoin, dans ma faiblesse,
 D'être appuyé sur ton bras ;
 J'ai besoin de ta sagesse
 Pour diriger tous mes pas.

J'ai besoin de la lumière
 Pour éclairer mon chemin.
 Ah ! pour me conduire au Père,
 Prends-moi, Jésus, par la main.

Que ferais-je dans le monde
 Sans Toi, tout-puissant Sauveur ?
 Ici-bas le mal abonde,
 Comment résister, Seigneur ?

Ah ! garde-moi sous ton aile,
 Avec Toi, je n'ai pas peur ;
 Près de Toi, Sauveur fidèle,
 Il n'est que paix et bonheur.

O Jésus, Ami suprême !
 Tu m'aimes, moi faible enfant,
 Tu seras toujours le même :
 Je viens à Toi confiant.



Réponses à la question du mois de janvier

- J** oas ou Josias. (2 Chroniques XXIV, 1 ; XXXIV, 1.)
A bsalom. (2 Samuel XV.)
I thamar. (1 Chroniques VI, 3.)
M atthieu. (Matthieu X, 3 ; Marc n'était pas apôtre.)
E liézer. (Genèse XV, 2.)
T imothée ou Tite. (Actes XVI, 1 ; Tite I, 4.)
A sa. (2 Chroniques XVI, 12.)
L émec. (Genèse V, 25, 28.)
O nésime. (Philémon 10, 16.)
I saï. (1 Samuel XVI, 1.)

« J'aime ta loi. » (Psaume-CXIX, 97.)

Question pour le mois de février

Racontez brièvement ce qui nous est dit de l'apôtre
 Pierre dans l'évangile de Jean





La petite Jessie

Vous avez tous entendu parler, mes enfants, des soulèvements qui ont eu lieu en Chine contre les étrangers, et dans lesquels des missionnaires, aussi bien que des chrétiens indigènes, ont perdu la vie, quelques-uns après avoir enduré de cruelles souffrances. Une dame missionnaire, qui a pu échapper avec son mari et deux de ses enfants, en a vu mourir deux autres des suites des mauvais traitements, des privations et des fatigues du voyage. Voici ce qu'elle raconte à leur sujet, en s'étendant surtout sur ce qui concerne sa petite Jessie :

« Mes chers jeunes amis ; on m'a prié de vous dire quelque chose de notre chère Jessie qui est maintenant au ciel. Elle était née en Chine, le 12 avril 1893, et fut toujours une belle enfant, pleine de santé. Je ne me rappelle pas qu'elle ait dû rester un seul jour

au lit pour cause de maladie. Elle aimait beaucoup les animaux ; par-dessus tout elle allait volontiers sur notre âne, et sans crainte, parcourait ainsi une ville chinoise. Elle était la favorite des chrétiens indigènes ; elle voyait toujours le beau côté de la vie, et était aimable et aimée.

De bonne heure elle apprit à aimer le Seigneur Jésus, et se plaisait à entendre des cantiques et des histoires de la Bible. Le cantique qui commence par ces paroles : « Jésus, Toi qui vis dans le ciel, » était son favori et elle s'attristait toujours à la pensée que Jésus, qui était venu du ciel pour nous, avait enduré tant de souffrances. Elle disait quelquefois : « Quand je le verrai, je regarderai tout de suite les marques des clous dans ses pieds et dans ses mains. »

Elle parlait volontiers du retour de Jésus, et l'attendait de la manière la plus naturelle. Nous avions l'intention de la conduire au printemps, ainsi que son plus jeune frère Georges, à Che-fou, dans un établissement d'éducation. La pensée de quitter la maison était pénible à sa nature aimante, et un jour, elle dit à son frère : « Peut-être n'irons-nous pas à Che-fou ; Jésus pourra être venu auparavant. »

Un autre jour, comme nous nous entretenions du même sujet, les enfants dirent : « Quand nous entendrons résonner du ciel la trompette (1 Thessaloniens IV, 16), nous accourrons vite dans la maison pour partir tous ensemble. » Jessie était toujours disposée à écouter une histoire de la Bible, mais elle aimait surtout qu'on lui parlât de la résurrection du Seigneur d'entre les morts. Ainsi sa vie, avec son frère Georges et ses deux petites sœurs Nellie et Isabelle, était des plus heureuses.

Elle avait du plaisir à s'asseoir auprès de moi pendant que je parlais aux femmes chinoises du Sei-

gneur Jésus et de son amour. Souvent, lorsque nous passions dans la rue auprès des gens, elle me demandait : « Crois-tu qu'ils aient déjà entendu parler du Seigneur Jésus ? »

Mais le temps approchait où notre heureux foyer allait être détruit. Et le coup fut si prompt, si inattendu ! Le 26 juin 1900, nous avons passé la journée comme à l'ordinaire. J'avais été occupée à préparer des marmelades d'abricots pour l'hiver. Quand les enfants eurent pris leur thé, ils eurent leur temps de récréation, puis leur bain comme d'habitude. Ensuite notre coutume était de chanter un cantique et de lire quelques versets avant qu'ils allassent au lit.

A la fraîcheur du soir, comme nous étions assis dans notre cour, Mlle G., Monsieur J., mon mari et moi, notre aide, un chrétien indigène, accourant vers nous, nous dit que de méchantes gens mettaient le feu à notre maison et au local des réunions dans la ville. Comme nous avons la certitude qu'ils viendraient aussi à la maison dans le faubourg, où nous nous trouvions, nous rentrâmes et nous implorâmes l'aide de Dieu ; nous savions que nous étions entre ses mains. « Il est une très sûre retraite en tous temps, » telles étaient les dernières paroles d'une lettre que nous écrivait un cher ami. Tandis que nous priions à genoux, la troupe des mauvaises gens arriva, et ils commencèrent à jeter des pierres dans la cour. Nous tirâmes vite les enfants de leurs lits où ils dormaient paisiblement, et nous nous enfûmes par une porte de la ville. Après avoir suivi longtemps la route, nous atteignîmes une autre porte, et nous nous rendîmes chez le mandarin, gouverneur de la ville. Il dit qu'il ne pouvait rien pour nous et nous conseilla de quitter tranquillement la ville au lever du jour, ce que nous fîmes.

Durant ce pénible voyage, la petite Jessie nous con-

sola souvent par sa foi infantine. Elle nous rappela plus d'une fois que Jésus allait devant nous. Un jour que nous étions dans une auberge, nous fûmes saisis par une bande de Boxeurs (1) qui nous maltraitèrent. Nous nous mîmes à prier, et comme je me taisais, Jessie dit : « Mère, prie encore. » Je lui répondis : « Ma chérie, nous prierons tous dans notre cœur ; nous sommes si fatigués ! » Mais elle dit : « Oh ! maman, encore une fois seulement ! » Et après cette prière, les Boxeurs sortirent de la cour de l'auberge. Oh ! comme les yeux de l'enfant brillaient lorsqu'elle dit : « Jésus les a renvoyés ! » Pendant la route, nous fûmes cruellement maltraités ; on nous prit tout ce que nous avions, même presque tous nos habits, et nous dûmes marcher les pieds nus et tout couverts d'ampoules.

Lapidés et battus, ayant faim et soif, obligés souvent de dormir sur la terre en plein air, c'était pour nous une consolation de voir que notre chère petite Jessie n'avait aucune amertume contre ceux qui nous maltrahaient. Elle disait : « S'ils aimaient le Seigneur Jésus, ils ne feraient pas cela. » Elle nous rappelait souvent que le Seigneur avait eu faim et qu'il n'avait pas un lieu où reposer sa tête. Lorsqu'on nous prit nos habits, elle dit : « Ils ont aussi pris les vêtements du Seigneur Jésus, quand ils l'ont cloué à la croix. » Une fois on nous avait logé dans une étable, et quand nous couchâmes les enfants dans les crèches de pierre, Jessie dit : « Jésus naquit dans un semblable endroit, » et cette pensée parut la soulager beaucoup. Elle parlait souvent des chrétiens

(1) On a donné ce nom aux Chinois ennemis des étrangers, qui se soulevèrent contre ceux-ci, les tuèrent et incendièrent leurs maisons. Les missionnaires et les chrétiens indigènes eurent beaucoup à souffrir de leur part.

indigènes qu'elle mentionnait nom par nom, exprimant l'espérance qu'ils n'étaient ni tourmentés, ni tués.

Après un mois de voyage, notre chère petite Isabelle nous fut reprise par le bon Berger et recueillie auprès de Lui. Elle avait été si patiente et s'était endormie si paisiblement ! Nous ne pouvions qu'être heureux de la savoir en sûreté pour toujours. Une semaine après, Jessie suivit sa petite sœur. Elle était très fatiguée et épuisée, mais aussi très patiente, bien que les derniers jours elle dit quelquefois : « Oh ! maman, j'aimerais bien une meilleure place ! » Jésus entendit sa plainte et la porta dans une meilleure place, dans son sein, le lieu de repos qu'il lui avait préparé. Quel merveilleux changement en contraste avec les terribles circonstances où nous nous trouvions ! Bien que nos chéries, Isabelle et Jessie nous manquassent et que nous sentissions douloureusement leur perte, nous n'aurions pas voulu les faire revenir. Elles sont encore nos petites filles dans le ciel, auprès du bon Berger. Georges et Nellie disent souvent : « Nous sommes toujours quatre : deux dans le ciel et deux sur la terre. Quand Jésus viendra, et ce sera bientôt, il les amènera avec Lui. » (I Thessaloniens IV, 14.) Lorsqu'on demandait à Jessie qui elle aimait le plus, elle répondait toujours : « C'est le Seigneur Jésus. »

Et vous, chers jeunes amis, qui aimez-vous le plus ? Jésus vous aime ; il est mort pour vous afin que vous puissiez avoir une place auprès de Lui dans le ciel. Il vient bientôt ; êtes-vous prêts pour aller avec Lui ? Et, en attendant, cherchez-vous à Lui plaire ?



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'ASA

(1 Rois XV ; 2 Chroniques XIV-XVI)

LA MÈRE. — Asa, fils d'Abija, succéda à son père. Celui-ci n'avait régné que trois ans ; Asa, au contraire eut un long règne. Pendant quarante ans, il fut roi sur Juda.

SOPHIE. — Est-ce qu'il fut un bon roi ? Craignait-il l'Éternel ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Il nous est dit que son cœur fut parfait tous ses jours, et qu'il fit ce qui est bon et droit devant l'Éternel, son Dieu. Il le montra en ôtant les autels des dieux étrangers, et en brisant leurs images. En même temps, il exhorta son peuple à servir l'Éternel et à pratiquer sa loi et ses commandements. Pendant dix années, le pays fut tranquille ; il n'y eut point de guerre, et Asa employa ce temps à bâtir des villes fortes, afin que le pays fût en état de défense quand un ennemi viendrait l'attaquer. De plus il avait une puissante armée de 300,000 hommes de Juda, et de 280,000 de Benjamin.

SOPHIE. — Il était ainsi bien fort ; mais je pense que sa grande force était de se confier en l'Éternel.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Jéroboam avait une armée double de celle d'Abija, et ce fut ce dernier qui remporta la victoire, parce qu'il s'appuyait sur son Dieu. Asa nous donne une belle leçon, Sophie. Il commence par détruire les idoles pour servir l'Éternel seul, c'est ainsi qu'il avait un cœur parfait, non partagé ; et nous avons aussi à nous

purifier du mal, à détruire ces méchantes idoles qui sont dans notre cœur, l'égoïsme, la propre volonté, les mauvais désirs (1). Ensuite Asa recommande de garder la loi et les commandements de Dieu, et nous avons aussi à garder la parole du Seigneur et à lui obéir (2). Et enfin Asa se fortifie contre ses ennemis. Nous avons aussi des ennemis, et l'apôtre Paul nous dit : « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force ; revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme contre les artifices du diable » (3). Ce n'est pas le moment de chercher ses armes quand l'ennemi est là ; il faut, comme Asa, les avoir toutes prêtes, en être revêtu.

SOPHIE. — Est-ce qu'Asa eut en effet des ennemis à combattre ?

LA MÈRE. — Oui, et un formidable ennemi. Zérakh, l'Éthiopien, envahit le midi du royaume avec une immense armée d'un million d'hommes et de trois cents chars, et vint jusqu'à Marésha, ville située au sud-ouest de Jérusalem, et que Roboam avait fortifiée.

SOPHIE. — Qui était ce Zérakh, le sais-tu ?

LA MÈRE. — Les savants pensent que c'était un des rois d'Égypte successeurs de Shishak, qui avait combattu contre Roboam. Le nom d'Éthiopien lui serait donné à cause de son origine, et peut-être aussi parce que son armée se composait en grande partie d'Éthiopiens dont un grand nombre s'étaient établis en Égypte. Il y avait aussi dans cette armée des Lybiens (4), peuple qui habitait le nord de l'Afrique, à l'ouest de l'Égypte.

(1) 1 Pierre I, 14-17 ; 1 Jean III, 3 ; V, 21 ; II, 15-16 ; 2 Corinthiens VII, 1. — (2) Jean XIV, 15, 21, 23.

(3) Éphésiens VI, 10, 11. — (4) 2 Chroniques XVI, 8.

SOPHIE. — Asa devait être effrayé en voyant cette multitude.

LA MÈRE. — Non, mon enfant ; il ne le fut pas. Le pieux Asa avait avec lui Celui devant lequel le grand nombre ne fait rien. Il savait que son aïeul David avait dit : « Ceux-ci se font gloire de leurs chars, et ceux-là de leurs chevaux, mais nous, du nom de l'Éternel, notre Dieu » (1) ; et encore : « L'Éternel des armées est avec nous, le Dieu de Jacob nous est une haute retraite » (2). Devant cette armée redoutable, « Asa invoqua l'Éternel, son Dieu, et dit : Éternel ! il n'y a pas de différence pour toi entre beaucoup de force et point de force. Aide-nous, Éternel, notre Dieu ! car nous nous appuyons sur toi ; et c'est en ton nom que nous sommes venus contre cette multitude. Tu es l'Éternel, notre Dieu ; que l'homme n'ait point de force contre toi ! »

SOPHIE. — Quelle belle prière, maman ! Et quelle confiance en l'Éternel ! Asa reconnaît sa faiblesse, mais il s'appuie sur la force toute puissante de Dieu. Il ne se vante pas comme Abija.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie ; mais Abija avait pour adversaires des Israélites, et il voulait les détourner de combattre contre leurs frères. Asa s'était fortifié en son Dieu ; l'Éternel exauça sa requête ; il remporta une complète victoire sur les Éthiopiens qui furent, dit l'Écriture, « abattus devant l'Éternel et son armée. » L'armée d'Israël était toujours celle de l'Éternel (3) quand ils étaient fidèles. Combien il fait bon de se confier en Dieu ! On n'a peur de rien (4). Asa et l'armée poursuivirent les Éthiopiens jusqu'à Guérrar, sur la frontière de l'Égypte, et firent un grand butin, puis ils retournèrent à Jérusalem. Asa

(1) Psaume XX, 7. — (2) Psaume XLVI, 7, 11.

(3) Josué V, 14, 15. — (4) Psaume XXVII, 3.

pouvait dire : « Les nations m'avaient environné ; au nom de l'Éternel, je les ai détruites (1). » Ainsi, ma chère enfant, contre tous ses ennemis, le chrétien est plus que vainqueur « par Celui qui nous a aimés » (2). Dieu donna aussi à Asa un grand encouragement ; il lui envoya un prophète qui, en même temps, l'exhorta à demeurer fidèle à l'Éternel.

SOPHIE. — Il y avait donc toujours des prophètes. C'était une grande bonté de l'Éternel envers le peuple qu'il y eut de ses serviteurs pour lui parler et l'exhorter. Qui était ce prophète ?

LA MÈRE. — Il se nommait Azaria et était fils d'Oded. « L'Esprit de Dieu » fut sur lui et il sortit au-devant d'Asa quand celui-ci revenait de la guerre, et il lui dit : « Asa, et tout Juda et Benjamin, écoutez-moi : L'Éternel est avec vous quand vous êtes avec lui ; et si vous le cherchez, vous le trouverez, et si vous l'abandonnez, il vous abandonnera. »

SOPHIE. — Ils venaient de faire l'expérience que l'Éternel avait été avec eux, parce qu'ils l'avaient recherché. Combien cela devait les encourager à Lui demeurer fidèles !

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. Ensuite le prophète leur rappelle les temps des Juges où le pays et le peuple avaient été si souvent en trouble et en angoisse, parce qu'ils abandonnaient leur Dieu, mais où, dès qu'ils cherchaient l'Éternel, il les délivrait. Et il termine en disant : « Vous donc, fortifiez-vous, et que vos mains ne soient point lâches ; car il y a une récompense pour ce que vous ferez. »

SOPHIE. — Mais, chère maman, ils venaient de défaire leurs ennemis, ils n'avaient plus à combattre ; pourquoi le prophète leur dit-il que vos mains ne soient point lâches et promet-il une récompense pour ce qu'ils feront ?

(1) Psaume CXVIII, 10-12. — (2) Romains VIII, 37.

LA MÈRE. — C'est qu'après avoir été aidés par l'Éternel, ils avaient encore quelque chose à faire pour Lui. Ils avaient vaincu les ennemis du dehors, il fallait se débarrasser des ennemis du dedans. Asa comprit bien le prophète. Il se fortifia, car il rencontra sans doute de la résistance, et il fit disparaître les choses abominables, c'est-à-dire les idoles qui restaient encore, de tout le pays de Juda et de Benjamin, et des villes de la montagne d'Éphraïm que son père avait prises. Puis il y eut une chose plus difficile encore et plus pénible pour lui. Sa grand'mère Maaca, femme de Roboam, était restée idolâtre. Elle s'était fait une image de la déesse Astarté (1), sans doute pour l'adorer. Asa détruisit cette idole, et ôta à Maaca sa position de reine, de sorte qu'elle n'eût plus d'autorité sur le peuple.

SOPHIE. — Ce devait être en effet bien douloureux pour Asa de traiter ainsi sa grand'mère.

LA MÈRE. — Oui, mais il devait le faire pour être fidèle à l'Éternel. Il devait ôter de devant son peuple tout ce qui aurait pu l'entraîner au mal, et l'exemple d'une reine aurait été très propre à cela. Le Seigneur Jésus a dit : « Celui qui aime père ou mère plus que moi, n'est pas digne de moi » (2). Ensuite Asa continua ce qu'il avait à faire, selon ce que le prophète avait dit : « Il y a une récompense pour ce que vous ferez. » Ayant ôté les idoles, il renouvela l'autel de l'Éternel qui était devant le temple.

SOPHIE. — Quel autel était-ce maman ? Était-ce le grand autel que Salomon avait fait ?

LA MÈRE. — Oui, c'était l'autel d'airain qui servait à offrir les holocaustes, devant lequel le roi Salomon

(1) Astarté, divinité féminine des Cananéens. Les ashères étaient les statues qui la représentaient. Ashtaroth (Juges II, 13) est la même divinité. — (2) Matthieu X, 37.

s'était tenu lors de la dédicace du temple, et où il avait adressé à l'Éternel sa magnifique prière.

SOPHIE — Mais est-ce que l'on avait détruit cet autel ?

LA MÈRE. — Je ne le pense pas. Mais Salomon dans sa vieillesse devint idolâtre ; Roboam le fut aussi ; Abija régna très peu de temps, et d'ailleurs « son cœur ne fut pas parfait avec l'Éternel, » est-il dit. Pendant tout ce temps, l'autel de l'Éternel fut sans doute négligé. Asa eut à cœur de le rétablir pour y offrir des sacrifices. Et de plus, il apporta dans la maison de l'Éternel les choses que lui et son père avaient consacrées ; de l'or, de l'argent et des ustensiles pour le service. Ensuite Asa rassembla tout Juda et Benjamin et les étrangers d'Éphraïm, de Manassé et de Siméon, car beaucoup de ceux d'Israël voyant que l'Éternel était avec lui, passèrent à lui. C'étaient sans doute de ces Israélites pieux qui, comme ceux du temps d'Élie, n'avaient pas fléchi le genou devant les idoles. Tout ce peuple fut rassemblé à Jérusalem, et l'on offrit en sacrifice à l'Éternel de nombreuses victimes, sept cents bœufs et sept mille moutons.

SOPHIE. -- Salomon en avait offert un beaucoup plus grand nombre, mais le royaume de Juda était bien plus petit que celui sur lequel régnait Salomon, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — En effet, Sophie ; mais Dieu ne regarde pas à la quantité de ce que l'on offre, mais au cœur. « Si la promptitude à donner existe, on est agréable selon ce qu'on a, » dit l'apôtre (1). Ceux qui étaient ainsi rassemblés firent plus que d'offrir des sacrifices, ils s'engagèrent ensemble à rechercher l'Éternel, le Dieu de leurs pères, de tout leur cœur

(1) 2 Corinthiens VIII, 12.

et de toute leur âme, établissant que quiconque ne rechercherait pas le Dieu d'Israël, c'est-à-dire adorerait des idoles, serait mis à mort.

SOPHIE. — Est-ce que cela n'était pas bien sévère ?

LA MÈRE. — La loi de Moïse commandait que si un homme ou une femme servaient d'autres dieux, ils devaient être lapidés (1). Après cet engagement de rechercher et servir l'Éternel, le peuple jura à l'Éternel à haute voix de le tenir, et on sonna des trompettes et des cors en signe de réjouissance, parce qu'ils avaient juré de tout leur cœur et recherché l'Éternel de toute leur âme, et qu'ils l'avaient trouvé. Et c'est ce qui arrive toujours : quand on cherche le Seigneur sincèrement on le trouve. « J'aime ceux qui m'aiment, » dit la Sagesse, c'est-à-dire Christ, « et ceux qui me recherchent me trouveront » (2).

SOPHIE. — Je vois, maman, ces trois choses dans ce que tu me dis : d'abord ils offrent des sacrifices ; puis ils jurent d'obéir à l'Éternel, et ensuite ils se réjouissent.

LA MÈRE. — C'est bien cela, mon enfant. Les sacrifices étaient une bonne chose, mais l'obéissance vaut mieux. Sans elle les sacrifices ne peuvent être agréés de Dieu. Samuel disait à Saül qui avait désobéi et qui offrait des sacrifices : « Obéir est meilleur que sacrifice... La rébellion est comme une idolâtrie » (3). La première chose que Dieu demande de nous, c'est l'obéissance. Et alors on a dans le cœur une source de joie.

(A suivre)

(1) Deutéronome XVII, 2-13. — (2) Proverbes VIII, 17.

(3) 1 Samuel XV, 22, 23.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

HUSS DEVANT LE CONCILE DE CONSTANCE

Le concile était bien résolu à mettre Huss hors d'état de propager ses enseignements, mais il aurait voulu éviter le bruit d'un interrogatoire public. Différents passages que l'on avait tirés de ses écrits, étaient jugés suffisants pour passer outre à sa condamnation. D'un autre côté, plusieurs personnes venaient visiter le prisonnier dans sa cellule solitaire et le pressaient de reconnaître et d'abjurer ses erreurs. Sur son refus, il était souvent insulté et maltraité. Il protesta contre cette manière d'agir secrète et inquisitoriale, et insista pour être traduit devant le concile afin de pouvoir se défendre publiquement. Son fidèle ami, le chevalier de Chlum, se rendit, avec quelques autres gentilshommes de Bohême, auprès de l'empereur, et le pria de prendre lui-même l'affaire en main. Leur demande fut favorablement accueillie, et on fixa un jour pour la comparution de Huss. Le dessein des prêtres fut ainsi déjoué.

Le 5 juillet 1415, Huss fut amené devant le concile. Sauf deux ou trois gentilshommes de Bohême qui lui restaient fidèles, il était seul devant cette grande assemblée d'ecclésiastiques, de princes et de seigneurs. Son corps était affaibli par sa longue détention et la maladie dont il se remettait à peine, mais son esprit était fort dans le Seigneur; il était prisonnier, mais libre dans son âme. Il se reconnut comme l'auteur des livres qui lui furent présentés. Puis on lut les passages incriminés qui devaient motiver sa condamnation. Les uns étaient des cita-

tions exactes de ses écrits, d'autres étaient dénaturées, il y en avait enfin d'entièrement fausses. Mais dès qu'il eut commencé à défendre ses doctrines en se fondant sur l'autorité des Écritures et sur le témoignage des Pères de l'Église, sa voix fut couverte par des cris violents et tumultueux. Le bruit et l'agitation devinrent tels que le concile se vit obligé d'ajourner la séance.

Deux jours après, les débats continuèrent. L'empereur était présent pour maintenir l'ordre. Une éclipse de soleil presque totale remplit de terreur l'assemblée et les habitants de la ville. Une obscurité à peu près complète couvrait la cité, le lac et les campagnes environnantes. On pensait que le jour du jugement était arrivé. Enfin la lumière reparut graduellement et Huss fut introduit. Ses accusateurs étaient là aussi nombreux, mais plus calmes. Le concile avait préparé une formule d'abjuration qu'il fut invité à signer. Huss répondit avec une dignité tranquille : « Je ne rétracterai rien de ce que j'ai dit ou écrit, à moins que l'on ne me prouve que mes paroles sont en opposition avec la parole de Dieu. » Et comme on l'accusait d'avoir soutenu et répandu les enseignements de Wicief, il convint d'avoir dit : « Wicief était un vrai croyant ; son âme est maintenant dans le ciel, et je ne puis souhaiter pour la mienne une plus grande sécurité que celle que Wicief possédait. » Les moqueries et les rires accueillirent cette confession simple et sincère. Après plusieurs heures de discussions, Huss fut reconduit dans sa prison, et les membres du concile se dispersèrent pour se reposer dans les jouissances et les plaisirs que la ville leur offrait.

Le jour suivant, Huss comparut pour la troisième fois. On lui lut trente-neuf articles renfermant les erreurs qu'on l'accusait d'avoir enseignées dans ses

écrits, ses prédications et ses conversations privées. Comme la plupart des réformateurs, Huss insistait surtout sur la doctrine du salut par la foi, sans les œuvres. En outre il affirmait que personne, de quelque charge ou dignité qu'il fût revêtu, fût-il pape ou cardinal, ne pouvait être un membre de la vraie Église de Christ, s'il menait une vie profane. « La vraie foi à la parole de Dieu, » disait-il, « est le fondement de toutes les vertus. » A l'appui de ses assertions, il en appelait au nom vénéré d'Augustin. Celui-ci soutenait que la possession des vertus apostoliques donnait seule à un pape ou à des prélats un droit à la succession apostolique. « Le pape, » disait-il, « qui n'imité pas Pierre dans sa vie, n'est pas un représentant de Christ, mais un précurseur de l'Antichrist. » Là-dessus Huss citait ce passage de Saint-Bernard : « Un esclave de l'avarice n'est pas un successeur de Saint-Pierre, mais de Judas Iscariote. » Devant ces citations le concile se trouvait très embarrassé, personne n'osant contredire les déclarations de docteurs aussi respectés.

Ainsi il y avait deux chefs principaux d'accusation contre Huss : il mettait en question la doctrine de l'Église romaine, et il condamnait le faux système de la papauté. Mais c'est surtout son affirmation hardie que nulle dignité royale ou sacerdotale n'avait de valeur devant Dieu, si ceux qui la possédaient vivaient dans des péchés mortels, qui semble avoir emporté sa condamnation. Le cardinal de Cambrai ayant taxé d'impiété cette déclaration, Huss affirma encore plus fortement qu'un roi qui vit en état de péché mortel, n'est pas un roi devant Dieu. Peut-être allait-il trop loin, car l'Écriture nous dit que toute puissance temporelle est établie de Dieu, mais peut-être aussi voulait-il dire que la dignité royale ne constituait pas un titre à faire valoir devant Dieu,

et qu'elle n'excuse pas le péché? Quoi qu'il en soit, ces paroles décidèrent de son sort. L'empereur indigné s'écria : « Jamais il n'y eut sur la terre un hérétique plus dangereux, » à quoi le cardinal de Cambrai ajouta : « Comment ! il ne te suffit pas d'abaisser la puissance spirituelle, tu veux aussi précipiter les rois de leur trône ! » — « Un homme, » avança un autre cardinal, « peut être un vrai pape, un vrai prélat, ou un vrai roi, alors même qu'il ne serait pas un vrai chrétien. » — « Pourquoi donc, » répondit Huss sans être effrayé, « avez-vous dépouillé Jean XXIII de sa dignité ? » — « A cause de ses iniquités manifestes, » répartit l'empereur.

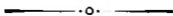
Les débats continuèrent. On pressa Huss de toutes manières de rétracter ses erreurs et de reconnaître que les accusations portées contre lui étaient bien fondées. On lui demanda de se soumettre implicitement aux décisions du concile. Mais ni promesses, ni menaces n'eurent d'effet sur lui. « Abjurer, » dit-il, « signifie reconnaître et abandonner une erreur que l'on aurait tenue. Or quant aux opinions et aux doctrines que l'on m'attribue faussement, je ne puis naturellement pas les rétracter ; quant à celles que je reconnais et soutiens, je suis prêt, et de tout mon cœur, à les abandonner dès que le concile m'en aura enseigné de meilleures. » La réponse fut : « Ce n'est point l'affaire du concile d'enseigner, mais de conclure, et d'attendre de toi l'obéissance pure et simple à sa décision. Si tu refuses, les peines résultant de ton obstination te seront appliquées. » Et là-dessus ceux qui auraient dû être de débonnaires pasteurs du troupeau de Christ exigèrent hautement et unanimement, ou une rétractation complète, ou la mort sur le bûcher. L'empereur, à qui sa conscience pouvait bien lui reprocher son manque de foi, eut, dit-on, un entretien particulier

avec lui ; les plus habiles et les plus savants docteurs en philosophie et en théologie s'efforcèrent de l'ébranler et de l'amener à céder. Tout fut inutile ; Huss, avec modestie et fermeté, répliqua qu'il ne pouvait rétracter aucune de ses doctrines, à moins qu'on ne lui en eût montré la fausseté par l'Écriture. On le ramena dans sa prison. Son fidèle ami, le chevalier de Chlum, l'y suivit afin de le consoler par des paroles de sympathie. « Quel rafraîchissement, » dit Huss une fois, « de voir ce vrai gentilhomme n'estimer pas au-dessous de sa dignité d'étendre sa main vers un pauvre hérétique dans les fers, alors qu'il est abandonné de tout le monde ! »

C'est à ce véritable ami que Huss dans son cachot racontait un songe qu'il avait eu. Une nuit il crut voir le pape et les évêques effacer les images de Jésus-Christ qu'il avait fait peindre sur les murs de la chapelle de Bethléhem. Ce songe l'afflige, mais le lendemain il voit plusieurs peintres occupés à rétablir les images en plus grand nombre et avec plus d'éclat. Ce travail achevé, les peintres, entourés d'un grand peuple, s'écrient : « Que maintenant viennent papes et évêques, ils ne les effaceront plus jamais. » — « Et plusieurs peuples se réjouissaient dans Bethléhem, et moi avec eux, » ajoutait Huss. — « Occupez-vous de votre défense plutôt que de rêves, » lui dit le chevalier de Chlum. — « Je ne suis point un rêveur, » répondit Huss, « mais je tiens pour certain que l'image de Christ ne sera jamais effacée. Ils ont voulu la détruire ; mais elle sera peinte de nouveau dans les cœurs par des prédicateurs qui vaudront mieux que moi. » Ainsi ce qui occupait par-dessus tout ce prisonnier pour la vérité, c'était Christ et son triomphe. Dieu lui donnait la sainte confiance que les ennemis de Christ ne prévaudraient pas contre Lui.

Lorsqu'on eut emmené Huss, l'empereur se leva et dit : « J'ai entendu les accusations portées contre Huss. Il en a reconnu quelques-unes comme vraies ; d'autres ont été soutenues contre lui par des témoins dignes de foi. Pour les unes comme pour les autres, il mérite la mort. S'il n'abjure pas toutes ses erreurs, il doit être brûlé. Il faut que le mal soit extirpé radicalement. S'il se trouve à Constance quelques-uns de ses partisans, on doit sévir contre eux avec la plus extrême rigueur, et avant tout contre son disciple, Jérôme de Prague. » Ce jugement impérial ayant été rapporté au martyr, il dit simplement : « J'avais été averti de ne pas me fier à son sauf-conduit. Je me suis fait une grande et douloureuse illusion ; il m'a même jugé avant mes ennemis. »

Après cette scène, Huss fut laissé en prison durant un mois. De nouveaux efforts furent faits, même par des personnes du plus haut rang, pour l'engager à se rétracter. On espérait que cette pression incessante jointe à la faiblesse croissante de son corps, finirait par vaincre ce que l'on nommait son opiniâtreté. Ce fut en vain. Celui qui l'avait rendu capable de rendre sans trembler témoignage pour Christ devant ses ennemis, le fortifia aussi contre ces derniers assauts de Satan. Il resta inébranlable, cependant toujours prêt, disait-il, à abandonner toute doctrine qui lui serait démontrée fausse d'après les Écritures.



A un jeune garçon âgé de douze ans

Enfant, pour toi, point de nuage
 Voilant le pur azur des cieux ;
 Mais, quel que soit ce doux présage,
 N'arrête pas ton cœur en ces bas lieux.

Autrefois le saint patriarche
 Noé, quand tout semblait riant,
 Annonçait, en bâtissant l'arche,
 De l'Éternel le juste jugement

Ainsi bientôt, Jésus lui-même
 Viendra surprendre les méchants ;
 Les saints, dans cet instant suprême,
 Apparaîtront avec Lui triomphants.

Or, c'est encor le jour de grâce ;
 Enfant, ne le méprise pas :
 Près de Jésus viens prendre place,
 Ce bon Sauveur t'ouvre aujourd'hui les bras.

Lui seul du salut est la porte
 Par laquelle entrent ses brebis ;
 Il les appelle et leur apporte
 Les fruits bénis du divin Paradis.

Fuis donc, enfant, l'attrait du monde,
 Bientôt, bientôt, il va périr ;
 Il descend dans la nuit profonde
 Où, loin de Dieu, les méchants vont gémir.

Enfant pour toi jamais aucun nuage
 Ne voilera le pur azur des cieux,
 Si Jésus seul devient, dès ton jeune âge,
 Ton bien, ton tout, ton trésor précieux. F.

Réponses à la question du mois de février

PIERRE était de la ville de Bethsaïda. (Jean I, 45.)
 Il était fils de Jonas et se nommait Simon. (Jean I,
 42.) Il fut d'abord amené à Jésus par son frère An-
 dré, et Jésus le surnomma Céphas, ce qui veut dire
 Pierre. (Jean I, 43.)

Quand Jésus demanda aux douze s'ils voulaient le
 quitter, Pierre répondit : « Auprès de qui irions-

nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. » (Jean VI, 67-69.)

Lorsque Jésus lava les pieds de ses disciples, Pierre s'y refusa d'abord, mais ensuite il demanda que le Seigneur lui lavât aussi les mains et la tête. (Jean XIII, 6-9.)

Pierre fait signe à Jean de demander à Jésus qui le trahirait. (Jean XIII, 23, 24.)

Il demande à Jésus où il allait, et lui dit qu'il laisserait sa vie pour lui. Jésus alors lui annonce son reniement. (Jean XIII, 36-38.)

Pierre, quand on vient prendre Jésus, frappe de son épée Malchus, l'esclave du souverain sacrificateur. (Jean XVIII, 10.)

Il suit Jésus et entre avec Jean chez le souverain sacrificateur et là il renie le Seigneur trois fois. (Jean XVIII, 15, 16, 17, 25, 27.)

Pierre averti par Marie de Magdala, vient avec Jean au sépulcre et voit que le corps de Jésus n'y était pas. (Jean XX, 2, 3, 6.)

Jésus se manifeste à Pierre et à d'autres disciples au bord du lac de Tibérius, et trois fois demande à Pierre : « M'aimes-tu ? » puis il l'établit pasteur de ses brebis et de ses agneaux, et lui annonce de quelle mort il mourrait — martyr pour le Seigneur. (Jean XXI.)

Questions pour le mois de mars

Quelles sont les trois personnes desquelles il est dit que Jésus les aimait ?

Quelle est la personne de laquelle il est dit que Jésus l'aima ?

De quel disciple est-il dit que Jésus l'aimait ?

Quel est l'ensemble de personnes dont il est dit que Christ les a aimées ?

Quel est l'apôtre qui a dit que le Fils de Dieu l'a aimé ?

Quelle preuve Jésus nous a-t-il donné de son amour pour les siens ?

Citez les passages, et dites-moi si Jésus vous aime, et comment vous le savez ?



La nuit de Bethléhem

Dès longtemps Israël, vaincu, courbe la tête
Sous un joug étranger, privé de conducteurs ;
Depuis quatre cents ans, sans même un interprète,
Ses prophètes tués n'ont plus de successeurs.
L'iniquité triomphe en ce peuple infidèle ;
Pour lui la sainte loi n'a plus rien de sacré ;
La forme existe encor, mais dans son cœur rebelle
Dieu n'est plus célébré.

De tout temps néanmoins, il reste un témoignage,
Un résidu fidèle et qui sert l'Éternel :
Par la foi soutenus au milieu de l'orage,
De vrais fils d'Abraham regardent vers le ciel !
Demeurera-t-il sourd à leurs cris de détresse ?...
Le prophète annoncé par l'oracle divin,
Le grand Libérateur, l'objet de la promesse,
L'attendront-ils en vain ?...

Non ; — voici qu'une nuit à jamais mémorable,
 Une nuit qu'embellit même un astre nouveau,
 Quelques humbles bergers, à l'aspect misérable,
 Aux champs de Bethléhem font paître leur troupeau.
 Soudain, à leurs côtés, dans ce lieu solitaire,
 Un ange apparaissant les romplit de frayeurs,
 Et la gloire divine illumine la terre
 D'éclatantes splendeurs !

« Bergers, ne craignez point, dit l'envoyé fidèle ;
 Un grand sujet de joie à ce monde est donné :
 Voici, je vous annonce une bonne nouvelle :
 Le Messie attendu, le Rédempteur est né !
 C'est le Seigneur, le Christ ; et je vous donne un signe :
 Allez à Bethléhem, la royale cité,
 Vous trouverez, couché dans une crèche indigne,
 L'enfant enmaillotté. »

Soudain le ciel s'émeut ! Une nombreuse armée
 Abandonne un instant le séjour des élus,
 Et visible aux clartés de la nuit transformée,
 Elle exalte ici-bas le grand don de Jésus.
 Par de puissants accords, dans la vive lumière,
 Les anges font ouïr ce chant délicieux :
 « Bon plaisir envers l'homme, amour, paix sur la terre,
 Gloire à Dieu dans les cieux ! »

Spectacle sans pareil, éclatant témoignage !
 Cette splendeur, ces voix, ce chœur glorifié,
 Prémices de l'encens d'un éternel hommage,
 S'accordent pour bénir le Christ humilié.
 Le ciel ne permet pas que le Sauveur du monde,
 Tel qu'un enfant vulgaire ici-bas naisse obscur,
 Et sans le discerner que la terre confonde
 Le Saint avec l'impur !

Louez ! saints messagers, hérauts de la victoire !
 Ineffables concerts des parvis éternels,
 Hymnes de séraphins, éclatant dans la gloire,
 Quelle étrange harmonie offerte à des mortels !...
 L'alléluia se tait ; mais encor sur la terre,

Voyant s'anéantir le Seigneur tout-puissant,
Plus d'un ange confus devant ce grand mystère,
Regarde en se baissant...

Les bergers diligents, près de l'hôtellerie,
Sans peine ont reconnu l'enfant miraculeux,
Et racontent bientôt à Joseph, à Marie,
Les grands événements accomplis sous leurs yeux.
Puis, tout émerveillés, regagnant leur chaumière,
Ils unissent leurs voix pour louer le Seigneur ;
Et bénissant aussi, la bienheureuse mère
Médite dans son cœur.

Jésus, petit enfant, enveloppé de langes,
Nos regards sont sur Toi, dans ta crèche couché ;
Des célestes parvis, où règnent tes louanges,
Te voilà descendu dans le lieu du péché !
Toi, la gloire du ciel, le grand Roi, l'Admirable,
Et du Dieu trois fois saint, le nourrisson chéri !...
Abaissement profond ! l'homme n'a qu'une étable
Pour te mettre à l'abri !

Jésus, petit enfant, dans la faiblesse extrême,
Au sein de nos douleurs, de nos infirmités,
Ce corps, formé par Dieu, tu viens l'offrir toi-même,
Pour recevoir les coups par nous seuls mérités.
Des mains de l'ennemi, tu délivres nos âmes ;
Tu viens fermer l'abîme où nous allions périr ;
Mais pour nous arracher aux éternelles flammes,
Il te faudra mourir !

Jésus, petit enfant, si bravant la souffrance,
Tu viens nous apporter le salut, le pardon,
Tes nombreux rachetés, pleins de reconnaissance,
Béniroient sur la terre et ta grâce et ton nom !
Plus tard, au ciel, l'Épouse, objet de ta tendresse,
La perle de grand prix, ton suprême joyau,
A tes côtés ravie, exaltera sans cesse
Les gloires de l'Agneau !

H. M.

Histoire du royaume de Juda

RÈGNE D'ASA (suite)

(1 Rois XV ; 2 Chroniques XIV-XVI)

LA MÈRE. — Nous avons vu, Sophie, la première et plus belle partie du règne d'Asa. La fin de son règne et de sa vie ne fut pas aussi brillante.

SOPHIE. — Comment, maman ! Tomba-t-il aussi dans l'idolâtrie ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant ; mais il y a d'autres péchés ; il y a des fautes que même un enfant de Dieu peut commettre sans être idolâtre, et c'est ce qui arriva à Asa. Baësha, roi d'Israël, dont nous avons vu l'histoire, s'étant allié avec Ben-Hadad, roi de Syrie, vint faire la guerre à Asa. Il commença par fortifier la ville de Rama (1) située sur la frontière des deux royaumes, dans les montagnes d'Éphraïm. Elle était placée de manière à pouvoir intercepter toute communication entre les deux états.

SOPHIE. — Pourquoi Baësha fit-il cela ?

LA MÈRE. — Pour empêcher ceux de Juda de venir en Israël, et ses sujets d'aller dans le royaume de Juda.

SOPHIE. — Peut-être avait-il appris que beaucoup

(1) Rama est nommée dans Josué comme appartenant à la tribu de Benjamin. (Josué XVIII, 25.) Elle était près de Guibha (Juges XIX, 13), et était le lieu de naissance de Samuel qui y habitait et y mourut. (1 Samuel I, 19 ; VII, 17 ; XXV, 1.) C'est la même ville qui est nommée Arimathée dans les évangiles. (Matthieu XXVII, 57 ; Luc XXIII, 51.) On donnait aussi le nom de Rama à la contrée montagneuse qui entourait Bethléhem. Rama veut dire *hauteur*.

d'Israélites étaient allés à la fête de Jérusalem, et était-il fâché qu'ils eussent juré de s'opposer à l'idolâtrie?

LA MÈRE. — Cela est possible. Il craignait que les Israélites s'attachassent à Asa. En tout cas, Asa était menacé par deux puissants ennemis. Que devait-il faire ?

SOPHIE. — Je le sais, maman. Il devait demander à l'Éternel de le secourir, comme il l'avait fait quand Zérakh était venu contre lui avec son innombrable armée.

LA MÈRE. — Et c'est ce qu'il ne fit pas. Il eut recours à un moyen humain. Il tira de la maison de l'Éternel et de la maison du roi de l'argent et de l'or, et l'envoya à Ben-Hadad en lui demandant de faire alliance avec lui et de rompre son alliance avec Baëscha. Ben-Hadad y consentit et envoya ses troupes contre les villes du royaume d'Israël. Alors Baëscha cessa de fortifier Rama, et se retira dans son royaume. Asa commanda à tout son peuple de prendre toutes les pierres et les bois avec lesquels Baëscha bâtissait, et il les employa pour fortifier deux villes, Guéba et Mitspa, dont les noms signifient *colline* et *sentinelle*. C'était pour défendre l'entrée de son royaume contre les tentatives des rois d'Israël.

SOPHIE — Asa était sans doute bien content d'être délivré.

LA MÈRE. — Peut-être s'applaudissait-il de son habileté, mais il avait mis sa confiance en l'homme et non en son Dieu, et l'Écriture dit : « Maudit est l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel » (1). Asa ne pouvait pas être heureux comme il l'avait été après sa victoire sur Zérakh, et l'Éternel

(1) Jérémie XVII, 5.

lui fit connaître qu'il avait mal fait, et le reprit par la bouche de Hanani, le voyant.

SOPHIE. — Qu'est-ce que cela veut dire le voyant ? Était-ce un prophète ?

LA MÈRE. — L'Écriture emploie trois termes différents pour désigner les hommes à qui Dieu révélait quelque chose qu'ils avaient à communiquer aux hommes. Ces termes signifient : celui qui voit (le voyant), celui qui parle, et celui qui a des visions. Celui qui parle est le prophète qui non seulement annonçait des choses à venir, mais qui de la part de Dieu réprimandait, exhortait, encourageait le peuple. Aux voyants Dieu montrait les choses en visions ou en songe (1). Un prophète est appelé quelquefois un voyant (2).

SOPHIE. — Qu'est-ce que Hanani dit au roi ?

LA MÈRE. — « Parce que tu t'es appuyé sur le roi de Syrie et que tu ne t'es pas appuyé sur l'Éternel, ton Dieu, à cause de cela, l'armée du roi de Syrie est échappée de ta main, » c'est-à-dire que s'il avait attendu en se confiant en l'Éternel, il aurait vaincu l'armée du roi de Syrie. Ensuite le prophète, pour mieux lui faire sentir sa faute, lui rappelle la merveilleuse délivrance que Dieu lui avait accordée quand les Éthiopiens étaient venus contre lui. « N'étaient-ils pas, » dit le prophète, « une armée nombreuse, avec des chars et des cavaliers en très grand nombre ? Et quand tu t'appuyais sur l'Éternel, il les livra entre tes mains. » Asa aurait-il dû oublier cela ? Certainement non. Puis Hanani ajoute cette déclaration sérieuse et bien précieuse aussi : « Car les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre, afin qu'il se montre fort en faveur de ceux qui sont d'un cœur

(1) Voyez Nombres XII, 6. — (2) Voyez aussi 1 Samuel IX, 9.

parfait envers lui. » Un cœur parfait est un cœur qui est tout entier pour Dieu, qui ne cherche que Lui, et qui ne s'appuie ni sur lui-même, ni sur les hommes. Alors Dieu lui montre sa faveur en déployant sa puissance pour le délivrer dans toutes ses détresses et ses difficultés (1).

SOPHIE. — Cela est bien consolant, chère maman. Que Dieu est bon de s'occuper ainsi de nous !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, il a sans cesse les yeux sur nous. « Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste, » disait Élihu à Job (2). Et si Asa avait marché comme un juste doit le faire, Hanani n'aurait pas eu à lui dire en terminant : « Tu as agi follement ; désormais tu auras des guerres. » Et en effet, nous lisons dans le livre des Rois : « Il y eut guerre entre Asa et Baésha, roi d'Israël, tous leurs jours » (3). Ce qu'Asa avait voulu éviter, il le rencontre. O mon enfant ! évitons de faire comme Asa. Dans les difficultés que nous rencontrons, ne regardons pas aux hommes pour en être débarrassés, ce fut la première faute d'Asa, mais attendons-nous à Dieu. Et ensuite, pour trouver du secours, gardons-nous de nous associer avec le monde comme fit ce roi en faisant alliance avec un païen. La parole de Dieu dit : « Ne vous placez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules » (4).

SOPHIE. — Asa ne fut-il pas bien humilié et repentant ?

LA MÈRE. — Hélas ! non. Il fut au contraire indigné de ce que le prophète, ou plutôt Dieu lui-même, l'avait repris et lui avait dit la vérité. Notre cœur naturel n'aime pas qu'on nous montre nos fautes. Il se regimbe contre cela.

(1) Voyez Psaume XXXIV tout entier, mais surtout 15, 17, 19. — (2) Job XXXVI, 7. — (3) 1 Rois XV, 32.

(4) 2 Corinthiens VI, 14.

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman ; je l'ai éprouvé plus d'une fois quand toi ou la maîtresse m'ont reprise ; mais ensuite j'en suis toute triste.

LA MÈRE. — C'est l'Esprit de Dieu qui agit en toi dans ce cas, mon enfant. Écoute-le toujours et demande au Seigneur de te garder d'être irritée quand tu es reprise pour quelque faute, et de te rendre humble et soumise. Le pauvre Asa fut tellement irrité contre le voyant qu'il le mit en prison, ce qui était un grand péché, car c'était contre l'Éternel même qu'il agissait en faisant ainsi.

SOPHIE. — N'est-ce pas, c'est comme ce que le Seigneur disait à ses disciples : « Celui qui vous rejette, me rejette » (1) ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Et quand on est entré dans une mauvaise voie et que l'on ne s'est pas repenti, on ajoute d'autres fautes à celles que l'on a commises, parce que l'on n'est pas en communion avec Dieu. Asa, au lieu d'agir avec justice, se mit à opprimer quelques-uns du peuple.

SOPHIE. — Ce n'était plus comme au temps de la fête à Jérusalem. Il y avait sans doute de la tristesse au lieu de joie.

LA MÈRE. — Enfin dans les deux dernières années de sa vie, Asa ne fut pas plus heureux ; il ne se montra pas plus confiant en l'Éternel. Il fut très malade des pieds, « jusqu'à ce que son mal fût extrêmement grand, » dit l'Écriture. « Dans sa maladie aussi, il ne rechercha pas l'Éternel, mais les médecins. » Il mit encore sa confiance dans les hommes, au lieu de se tourner vers Dieu.

SOPHIE. — Mais, maman, quand on est malade, fait-on mal de recourir aux médecins ?

LA MÈRE. — Je ne le pense pas, mon enfant. Les

(1) Luc X, 16.

médecins sont des hommes qui ont fait une étude spéciale du corps humain et des maladies qui l'affligent. Ils ont aussi étudié les propriétés et les effets des remèdes propres à combattre les maladies dont ils ont appris à combattre les symptômes. On peut donc les consulter, mais avant tout, il faut « rechercher » le secours de Dieu, se remettre à Lui et le prier de guider le médecin dans ce qu'il a à prescrire. Les médecins peuvent se tromper, et ce peut être la volonté de Dieu que, malgré tous leurs soins et leurs remèdes, le malade ne guérisse pas. Te rappelles-tu une personne qui avait eu recours à des médecins sans avoir pu être guérie ?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est la femme malade d'une perte de sang depuis douze ans. Elle s'était adressée à un grand nombre de médecins, et y avait dépensé tout son bien, mais bien loin d'être guérie, elle était allée toujours en empirant (1). Mais elle crut qu'en touchant le bord de l'habit de Jésus elle serait guérie, et elle le fut en effet.

LA MÈRE. — Oui, sa foi en la puissance de Jésus l'avait guérie. Ainsi les médecins ne guérissent pas toujours. Te souviens-tu d'un disciple qui était médecin ?

SOPHIE. — Certainement, maman ; c'est Luc, le médecin bien-aimé (2), le compagnon de l'apôtre Paul, celui qui a écrit un évangile et les Actes des apôtres.

LA MÈRE. — Revenons à Asa. Sa maladie dura deux années, puis il mourut après un long règne de quarante et un ans. Il avait fait creuser son sépulcre dans la ville de David ; là, on l'enterra. On le coucha dans un lit rempli d'aromates et de drogues odoriférantes, et on en brûla pour lui en très grande abondance. Le peuple montra ainsi que, malgré les

(1) Marc V, 25-29. — (2) Colossiens IV, 14.

fautes d'Asa, il aimait son roi. Et nous pouvons dire aussi d'après l'Écriture qu'il fut parfait, c'est-à-dire pur de l'idolâtrie.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

JEAN HUSS, SA CONDAMNATION ET SA MORT

L'empereur Sigismond avait donné son avis, le concile n'avait plus qu'à confirmer la condamnation de Huss. Il se réunit le 6 juillet 1415 dans la cathédrale. Comme hérétique, le prisonnier dut rester dehors pendant la célébration de la grand'messe. Ensuite l'archevêque de Lodi prêcha sur ce texte : « Afin que le corps du péché fût annulé. » (Romains VI, 6.) Évidemment il entendait par là que l'hérétique devait être brûlé. Cette perversion du sens de la parole de Dieu répondait bien au dessein du concile. La prédication de l'archevêque ne renfermait autre chose que de violentes sorties contre toutes les hérésies et les erreurs jugées telles par l'Église romaine. Il dirigea surtout ses coups contre Huss qu'il montra comme un hérétique aussi dangereux qu'Arius, et comme un faux docteur pire que Sabellius. Il termina par des louanges à l'adresse de l'empereur. « C'est ta charge glorieuse, » lui dit-il entre autres, « de punir l'hérésie et de mettre fin aux schismes, et avant tout de châtier cet hérétique obstiné, » et il indiquait Huss qui, à genoux, priait avec ferveur.

On lut contre lui environ trente chefs d'accusation. Huss tenta à plusieurs reprises de parler pour sa défense, mais on ne le lui permit pas. La sentence fut

prononcée à peu près en ces termes : « Comme Jean Huss durant de longues années a perverti le peuple en répandant des doctrines notoirement hérétiques et comme telles condamnées par l'Église, en particulier les doctrines de Wiclef, et qu'ainsi il a donné lieu à un scandale public ; comme il a avec opiniâtreté foulé aux pieds les clés (le pouvoir) de l'Église ainsi que les peines ecclésiastiques (1), et que, méprisant les juges ordinaires de la terre, il en a appelé à Jésus-Christ comme Juge souverain, appel qui est insultant pour l'autorité spirituelle et tend à la faire mépriser ; comme de plus il a persisté dans ses erreurs jusqu'au dernier moment, et les a maintenues devant le concile ; en raison de cela nous décidons que, comme un hérétique obstiné et incorrigible, il soit dépouillé de ses saintes dignités (2) et en soit déclaré indigne. »

Après la lecture de ce jugement, Huss commença à prier à haute voix pour ses ennemis, ce qui fut accueilli par un rire moqueur de la part de quelques membres du concile. Mais Huss élevant ses mains en haut, s'écria : « Vois, ô Sauveur miséricordieux, comment ce concile juge comme erreur ce que tu as enseigné et pratiqué. Toi, Jésus, accablé par tes ennemis, tu as remis à ton Dieu et Père ce qui te concernait. Tu nous as ainsi laissé ton exemple, afin qu'opprimés aussi, nous ayons notre recours au jugement de Dieu. » Il déclara encore une fois solennellement qu'il n'avait conscience d'aucune hérésie, et ne pouvait abjurer ce qu'il n'avait pas enseigné. Puis jetant un regard perçant sur Sigismond, il ajouta : « Je suis venu dans ce concile en me confiant

(1) L'interdit qui avait été prononcé, et malgré lequel Huss avait continué à prêcher.

(2) De son caractère de prêtre.

au sauf-conduit de l'empereur. » Sigismond baissa les yeux, confus au souvenir de son manque de foi.

La veille du jour fixé pour l'exécution du saint martyr, il reçut la dernière visite de son fidèle ami, le chevalier de Chlum. « Mon cher maître, » lui dit celui-ci, « je suis un homme ignorant et, par conséquent, absolument impropre à donner un conseil à un homme aussi éclairé que vous. Malgré cela, je vous prie instamment que si dans votre for intérieur vous avez conscience de quelque'une des erreurs dont on vous accuse, vous n'ayez pas honte de la rétracter et de l'abandonner. Mais si vous êtes persuadé de votre innocence, je suis si éloigné de vous conseiller de dire quelque chose contre votre conscience, que je vous exhorte plutôt à souffrir toute espèce de torture plutôt que de rétracter ce que vous tenez pour vrai. » Huss, profondément touché, répondit avec larmes : « Dieu m'est témoin que j'ai toujours été et que je suis encore prêt à rétracter de tout mon cœur et avec serment quelque erreur que ce soit qui m'aura été montrée telle par les Écritures. »

Selon le jugement du concile, Huss fut dégradé de son caractère de prêtre. L'archevêque de Milan assisté de six évêques procéda à cette triste cérémonie. Huss fut revêtu des vêtements sacerdotaux, on plaça dans sa main le calice ou coupe de la Cène, et il fut conduit devant le maître-autel comme pour célébrer la messe. Il se laissa faire tranquillement et fit seulement la remarque que « son Sauveur aussi avait été livré aux moqueries revêtu d'un habit royal. » On lui ôta le calice des mains, on le dépouilla des vêtements consacrés, et on effaça de sa tête les traces de la tonsure. En lui retirant le calice, les prêtres dirent : « O Judas maudit, qui as abandonné le conseil de paix et as pris part à celui des Juifs, nous te retirons le saint calice rempli du sang de

Jésus-Christ.» — « Je me confie, » répondit Huss, « en la miséricorde de Dieu, et je boirai de sa coupe aujourd'hui dans son royaume. » — « Nous livrons ton âme aux diables de l'enfer, » s'écrièrent les évêques. — « Mais moi, » dit le martyr, « je remets mon esprit entre tes mains, Seigneur Jésus-Christ ; je te recommande mon âme que tu as sauvée. »

Rome, la fausse église, repousse l'accusation de verser le sang. Le concile déclara donc que l'hérétique Huss était retranché du corps de l'Église et placé hors de son domaine, et elle le livra comme laïque au jugement du pouvoir séculier. C'était la sentence de mort. L'empereur ordonna l'immédiate exécution du condamné. L'électeur Louis de Bavière, maréchal de l'empire, accompagné de huit cents chevaliers et d'une grande foule de peuple, conduisit Huss au lieu du supplice dans une prairie hors de la ville. Le cortège s'arrêta un instant devant le palais épiscopal. Là on brûla une quantité des livres du réformateur. Huss sourit à la vue de cet acte de mesquine vengeance. Il essaya de dire quelques mots à la garde impériale et au peuple, mais l'électeur ne le permit pas, et donna l'ordre de continuer la marche. Rien ne pouvait troubler la paix du courageux témoin de la vérité : Dieu était avec lui. En s'avancant vers le lieu où le bûcher se dressait, il chantait à haute voix des Psaumes et priait avec tant de ferveur que le peuple disait : « Nous ne savons pas ce que cet homme a fait, mais nous l'entendons adresser à Dieu des prières magnifiques. »

Arrivé près du bûcher, Huss s'agenouilla, pria pour que Dieu pardonnât à ses ennemis, et recommanda son âme à Christ. Le poteau où il fut attaché était planté profondément en terre. Des piles de fagots furent entassés sous ses pieds. On l'attachait fortement au poteau, puis on empila autour de lui

du bois jusqu'à son menton. Avant de donner l'ordre d'allumer le feu, le maréchal de l'empire lui demanda si dans ce dernier moment il ne voulait pas abjurer ses erreurs et sauver son âme et sa vie. « Quelles erreurs ? » répondit Huss. « Je ne me sens coupable d'aucune. J'appelle Dieu à témoin que tout ce que j'ai écrit et prêché l'a été en vue de sauver les âmes du péché et de la perdition ; et ce que j'ai écrit et prêché, je le scelle aujourd'hui volontiers de mon sang. »

Le feu fut mis au bûcher, et comme les flammes l'entouraient, Huss commença à chanter à haute voix : « Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! » Ses souffrances furent de courte durée. Comme d'une voix affaiblie il répétait pour la troisième fois ces paroles, l'épaisse fumée et la flamme poussées par le vent contre son visage, l'étouffèrent avant que son corps fut consumé. Jésus avait eu pitié de lui, et son esprit bienheureux était allé près de son Sauveur dont il avait été un fidèle témoin. On alluma le bûcher une seconde et une troisième fois, afin qu'il ne restât que des cendres de sa personne et de ses vêtements, et ses cendres mêmes recueillies avec la terre sur laquelle elles étaient répandues, furent jetées dans le Rhin.

Un écrivain dit : « Huss semble avoir pénétré plus avant que ses devanciers dans l'essence de la vérité chrétienne. Il demandait à Christ de lui faire la grâce de ne se glorifier que dans la croix et dans l'opprobre inappréciable de ses souffrances. Il fut, si l'on peut ainsi dire, le Jean-Baptiste de la Réformation. Les flammes de son bûcher allumèrent dans l'Église un feu qui répandit au milieu des ténèbres un éclat immense, et dont les lueurs ne devaient pas si promptement s'éteindre. »



Un moment décisif

Pendant les vacances, M. B., un ami de mon père, vint faire une visite à mes parents. En s'en allant, il leur demanda s'ils lui permettraient de m'emmener chez lui pour quelques jours. Mes parents l'accordèrent, et je me réjouis fort de quitter la ville pendant un certain temps. Le voyage fut magnifique, et arrivés à la campagne de M. B. tout me plut beaucoup, et je me promis d'y passer d'heureux jours. Fritz B., un garçon de mon âge, m'accueillit cordialement, et les autres membres de la famille me traitèrent comme un ancien ami. La soirée se passa très agréablement, et je pensai : « Vraiment, voilà un beau jour de vacances ! »

A la fin, M. B. dit : « Maintenant il est temps d'aller vous mettre au lit. » Je m'attendais à ce qu'il y eût encore une lecture de la Bible et la prière, mais à mon grand étonnement, il n'en fut pas question.

« Viens, » me dit Fritz, « maman a dit que toi et moi nous coucherions ensemble. »

Je le suivis et nous montâmes dans une pièce qu'il appelait sa chambre. Il ouvrit un tiroir, me montra tous ses trésors et me parla en même temps de toutes sortes de jeux des garçons de l'endroit. Puis il se déshabilla promptement et se mit au lit.

Je ne fus pas si vite prêt, car une foule de pensées remplissaient mon esprit. Lorsque j'avais pris congé de ma mère, elle m'avait dit : « Souviens-toi, Robert, que tu appartiens au Seigneur Jésus. » Je savais très bien ce que cela voulait dire, et j'étais alors arrivé à un moment où il me fallait prendre à cœur les paroles de ma mère. On m'avait appris à la maison quels étaient les devoirs d'un enfant élevé dans la crainte de Dieu et qui avait cru du cœur au

Seigneur Jésus. Ici, dans une maison étrangère, je ne devais pas mettre la lumière sous le boisseau et ainsi renier le Seigneur. Or un des devoirs les plus importants était la prière du soir. D'aussi loin que je pouvais me le rappeler, même avant que je fusse converti, j'avais eu l'habitude de me mettre à genoux et de prier Dieu de me pardonner mes péchés, de le remercier et de me remettre à sa garde. Combien plus, maintenant que j'étais devenu un des agneaux de Jésus, ne devais-je pas m'entretenir avec Dieu, mon Père, et épancher devant Lui mon cœur en prières et en actions de grâces !

« Pourquoi ne te couches-tu pas, Robert ? » me demanda Fritz. « Pourquoi restes-tu encore assis là ? Ne peux-tu pas te déshabiller tout seul ? » ajouta-t-il en riant.

Oui, certes, je pouvais me déshabiller seul, mais je craignais de me mettre à genoux et de prier, et je craignais aussi de ne pas prier. Il me semblait que je ne pouvais pas m'agenouiller en la présence de Fritz. Que dirait-il de moi ? Ne se moquerait-il pas de moi ? La peur que j'avais de Fritz faisait de moi un poltron. Et cependant, je ne pouvais pas me coucher sans avoir prié. J'aurais désiré de tout mon cœur d'avoir pu coucher seul, ou que Fritz se fût endormi tout de suite ; mais cela n'avancait à rien.

Enfin, comme Fritz s'écriait avec impatience : « Viens donc, Robert ; couche-toi donc ! » je pris mon grand courage et je dis : « Je veux d'abord me mettre à genoux et prier ; je suis habitué à le faire. »

« Prie donc ! » répondit Fritz, et, mettant sa tête sur l'oreiller, il ne dit plus rien.

Mais cela le fit réfléchir, et, durant mon séjour chez ses parents, il me témoigna du respect et beaucoup d'amitié.

Cette petite circonstance eut pour moi et dans ma

vie future, une grande importance. Dans la suite des années je rencontrai bien des tentations et des dangers qui sûrement m'auraient entraîné loin de Dieu, de sa Parole et de son chemin, si je n'avais pas été habitué, sans regarder aux autres, à confesser le Seigneur et aussi avant tout à ne pas négliger de le prier.

Jeunes amis chrétiens, ne craignez pas de confesser le Seigneur. Souvenez-vous de Luc IX, 26.



Choisis entre Dieu et moi

Un jeune homme dont les parents étaient hostiles à la vraie piété fut converti à Dieu. Son père lui dit : « Jean, tu sais que je suis ennemi de la religion ; je ne veux pas qu'on prie chez moi. »

Sachant qu' « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » le jeune chrétien, malgré cette défense, « persévéra dans la prière. »

« Il faut que cela finisse, » dit un jour le père très irrité. « Choisis entre Dieu et moi. Je jure solennellement que tu ne passeras plus le seuil de ma porte, à moins que tu ne renonces à la prière. Je te donne jusqu'à demain pour réfléchir. »

Le fils passa la nuit à implorer le secours de Dieu. Le matin, il se leva, fort affligé à la pensée d'être renié par les siens, mais résolu, quoiqu'il advint, à rester fidèle à son Sauveur. Le père l'aborda brusquement : « Eh bien, as-tu fait ton choix ? » lui dit-il.

« Mon père, » répondit le jeune disciple, « je ne puis désobéir à Dieu : je ne puis oublier mon Dieu. »

« Dans ce cas quitte sur-le-champ ma maison, et ne reparais plus devant mes yeux. » La mère assistait à cette scène. La dureté de son mari l'avait gagnée ; cependant elle était plus émue qu'elle ne

voulait le paraître. « Pars sur-le-champ ! » répéta l'inflexible vieillard. — Le jeune homme se dirigea vers la porte, mais au moment de sortir il se tourna et dit à ses parents :

« Avant de m'éloigner de vous pour toujours, veuillez m'accorder une grâce, une seule. »

« Parle, » lui répondit son père ; « il ne sera pas dit que nous ayons refusé à notre enfant sa dernière demande ; mais souviens-toi qu'après cela tout sera fini entre nous. »

« Eh bien, » reprit le fils, « je désire qu'avant mon départ, vous me laissiez prier ici même pour vous et pour ma mère. »

Les parents qui s'étaient attendus à toute autre chose, restèrent muets et interdits ; et le fils, se jetant à genoux, se mit à prier avec tant d'onction et de puissance, avec une ferveur si grande et un amour si vrai pour leurs âmes, qu'ils tombèrent à leur tour la face contre terre. Ils étaient encore dans cette attitude quand le jeune homme se releva.

« Ne t'en va pas, Jean, » lui dit son père ; « reste avec nous, mon fils, reste avec nous. » Peu de temps après, non seulement le père, mais tous les membres de sa famille prirent plaisir aux réunions chrétiennes. La prière de la foi avait remporté une nouvelle victoire.

C'est ainsi que le Seigneur se plaît à montrer sa fidélité envers ceux qui l'invoquent. Voyez Daniel dans la fosse aux lions, voyez les trois Hébreux dans la fournaise ; leur Dieu qu'ils servaient les a délivrés. Il a fermé la gueule des lions et éteint la force du feu pour ceux qui avaient cru en Lui.

Voulez-vous, jeune lecteur encore inconverti, avoir affaire avec un tel Dieu ? Voulez-vous venir à Lui pour avoir la vie éternelle ? Vous aurez un Ami aussi puissant que fidèle, et la vie avec ses difficultés et

ses peines sera transformée pour vous en un temps de joyeux service et de patiente attente de Christ, qui viendra et « transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire. »

Juste à temps

Un pauvre mineur assistait, il y a quelques années, à une réunion d'évangélisation. Très attentif, il ne semblait cependant pas comprendre, et lorsque tout le monde fut sorti, il alla droit à l'évangéliste et lui demanda un moment d'entretien particulier. Plusieurs heures s'écoulèrent ; le mineur, sincère et sérieux, ne voulait pas abandonner le sujet du salut avant d'être parfaitement au clair. A la fin, le prédicateur, épuisé par le travail de la journée, lui proposa de revenir le lendemain à la même heure et de reprendre la conversation qui lui tenait tant à cœur. — « Non, Monsieur, » répondit le mineur, « je ne veux pas attendre à demain, je veux être sûr, ce soir même, que mes péchés sont pardonnés, » et il resta jusqu'à trois heures du matin, ayant enfin saisi le plan merveilleux de la rédemption. Quelques heures plus tard, il descendit dans la mine pour son travail quotidien, heureux dans la paix qu'il venait de trouver.

Pendant la journée, une explosion eut lieu dans la mine ; il n'y eut qu'une seule victime : celui qui, quelques heures plus tôt, avait cru en Jésus comme en son Sauveur. Il fut retiré de la terre mutilé et à demi-mort. Près d'expirer, il eut pourtant la force de prononcer distinctement ces paroles que tous les assistants purent entendre : « Grâces à Dieu ! Grâces à Dieu ! je n'ai pas attendu à ce soir, c'eût été trop tard ! »

« Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. »

Réponses aux questions du mois de mars

Les trois personnes dont il est dit que Jésus les aimait sont Marthe, Marie et Lazare. (Jean XI, 5.)

Il est dit du jeune homme riche que Jésus l'aima. (Marc X, 21.)

Jean était le disciple que Jésus aimait. (Jean XXI, 20, 24.)

L'ensemble de personnes que Jésus aime est l'Assemblée. (Éphésiens V, 25, 26 ; Apocalypse I, 5, 6.)

L'apôtre Paul dit : « Je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » (Galates II, 20.)

La preuve que Jésus nous a donné de son amour, c'est qu'il est mort pour nous. (Jean XV, 13.)

Questions pour le mois d'avril

Un jeune ami me demande de proposer les questions suivantes :

Trouver les noms : 1° D'un roi de Juda qui était âgé de 22 ans quand il commença de régner ; 2° Du premier-né des fils de Joseph ; 3° Le cinquième fils de Meshélémia qui était d'entre les portiers du temple ; et 4° Un des fils d'Asaph nommé parmi ceux qui jouaient des instruments.

Les initiales de ces quatre noms, et les dernières lettres lues de bas en haut, forment un des noms que prend le Seigneur en s'adressant à l'une des sept assemblées d'Asie.

Dites aussi si ce mot a d'autres usages.

Quelques jeunes amis m'ont adressé de très bonnes réponses aux questions sur l'apôtre Pierre.





Le zayat birman

Le docteur Judson fut le premier missionnaire qui porta l'Évangile en Birmanie, pays où régnaient les ténèbres de l'idolâtrie. Il y fut persécuté et eut beaucoup à souffrir de la part des païens. Dans sa jeunesse, il avait marché dans les sentiers du monde, de ses plaisirs et de ses folies, mais la grâce de Dieu lui avait ouvert les yeux pour voir le danger que courait son âme immortelle ; il avait fui vers Jésus et avait trouvé en Lui le salut. Dès lors tout son désir fut de faire connaître à d'autres le Sauveur des pécheurs. La Birmanie, dans les Indes orientales, était une contrée où jamais le nom de Jésus n'avait été porté ; il résolut de s'y rendre et d'y annoncer la bonne nouvelle du salut.

Il eut beaucoup de peine à apprendre la langue du pays ; mais dès qu'il fut parvenu à traduire une portion du Nouveau Testament, il commença à enseigner à ces pauvres païens les vérités divines. Voici une des manières dont il s'y prit. Il se construisit au bord de la route un *zayat*, sorte de hangar, pour s'abriter contre les rayons brûlants du soleil, et là, jour après jour, il était assis et lisait à haute voix, de sorte que les passants pussent entendre « les paroles de la vie éternelle. » Un jour qu'il était ainsi occupé, un officier birman de haute taille, d'apparence et de manières nobles et distinguées, qu'il avait souvent remarqué dans la ville, vint à passer tenant par la main un petit garçon aux yeux vifs, à l'air éveillé.

« Papa ! Papa ! » dit l'enfant en tirant le bras de son père, « regarde, regarde, papa ! Voilà l'homme de Jésus-Christ ! Amai ! (1) comme il est affreusement blanc ! »

Le missionnaire leva les yeux et sourit à l'enfant, juste au moment où il s'éloignait du *zayat*. Le père ne dit rien et ne tourna pas même la tête ; mais l'enfant avait saisi le regard amical du serviteur de Dieu, et celui-ci fatigué sentit que l'heure de sa lecture ne s'était pas passée en vain.

Les jours s'écoulaient, le Birman passant devant le missionnaire avec la même gravité, mais l'enfant chaque jour semblait se prendre toujours plus d'amitié pour l'étranger. Il penchait vers lui sa tête à moitié rasée, portait sa petite main brune à son front, en guise de salutation, et souriait jusqu'à ce que son visage tout rond fût rempli de fossettes. Un jour que le père et l'enfant approchaient, le missionnaire fit un signe de la main et l'enfant, d'un seul

(1) Exclamation.

bond, sauta sur ses genoux. Le missionnaire attacha autour de sa tête un joli madras aux gaies couleurs, l'embrassa, et aussitôt il retourna en courant auprès de son père.

« Il est très beau ! » s'écria l'enfant en touchant son nouveau turban, et en tournant sa face souriante et brillante sur les yeux assombris de son père.

« Très beau ! » répéta le père, en pensant non au turban, mais à l'aimable et gracieuse apparence de son cher enfant.

« Vous avez un bien beau garçon, monsieur, » dit M. Judson, d'un ton amical, en s'avançant sur la route. L'officier, quelque peu confus, fit un profond salut et passa outre.

« Ce zayat, Moug Moug, » dit gravement le père, comme ils poursuivaient leur route, « n'est pas un très bon endroit pour s'y arrêter. Ces étrangers à face blanche sont... » Il ne finit pas sa phrase, mais un hochement de tête montra ce qu'il voulait dire. L'enfant le regarda silencieusement, et, après un moment, le père dit : « Je te laisserai demain à la maison, pour te garder de ses méchants sortilèges. »

« Je ne crois pas qu'il m'ait fait du mal, papa, » dit enfin tout bas l'enfant ; « mais je ne puis rester éloigné — non, non ! »

« Que veux-tu dire, Moug Moug ? » demanda le père, frappé de la manière dont l'enfant parlait et surtout de l'éclat étrange de ses yeux.

« Le sorcier ne m'a rien fait ; il a seulement arrêté son beau regard sur moi. »

« Il n'est pas un sorcier, mais uniquement un homme très ennuyeux. Son regard, oh ! ce n'est rien pour mon petit Moug Moug. Je ne voulais que plaisanter. Mais nous en avons fini avec lui ; tu n'iras plus là. »

« Si je puis l'empêcher, papa. »

« L'empêcher, » répliqua le père, qui semblait très mal à l'aise. « Voyez donc ce sot enfant ! Quelle étrange fantaisie ! » Et pendant quelques moments il y eut un silence.

« Est-ce vrai, » demanda l'enfant après un peu de temps, en regardant avec un sourire et cependant avec une expression sérieuse, le visage sévère de son père, « qu'elle — ma mère.... »

« Chut, chut ! Moug Moug. »

« Est-ce vrai, » insista l'enfant, « qu'elle priait le Seigneur Jésus-Christ ? »

« Qui a osé te dire cela, Moug Moug ? »

« Je ne dois pas le dire, papa. Celui qui m'en a parlé m'a dit qu'il y allait de sa vie de mentionner ces choses à *ton fils*. Mais le faisait-elle ? »

« C'est un joli turban que t'a donné l'étranger, » dit le père, essayant de détourner les pensées de l'enfant.

« Dis-le-moi, est-ce qu'elle — est-ce que ma mère priait Jésus-Christ ? »

« Là, là, » dit l'officier, « tu as assez causé, mon enfant. »

Tandis qu'ils marchaient, une femme avec un éventail de feuilles de palmier devant sa figure, les avait suivis de si près qu'elle avait pu saisir presque chaque mot de cette conversation. Elle s'arrêta à une boutique qui se trouvait sur le chemin, faisant semblant d'acheter quelques marchandises. On sut plus tard que cette femme était la bonne de l'enfant, et c'est elle qui raconta au Dr Judson cette conversation.

Cependant, le missionnaire était encore assis dans le zayat, sérieux et pensif. « Ko Shway-bay, » appela-t-il enfin, et alors apparut à la porte de l'appartement intérieur un natif converti portant un grand sac qu'il venait de remplir de traités et de livres.

« As-tu jamais remarqué, » lui dit le Dr Judson, « l'homme d'une haute stature qui vient de passer ? »

« Je l'ai vu. C'est un employé du gouvernement, un homme très respectable — fier et réservé. »

« Et que sais-tu de plus de lui ? »

« Il hait les chrétiens, maître. »

« Il est donc très bigot ? »

« Non, maître. Il semble être un « paramat » (sceptique) plutôt qu'un bouddhiste. Sérieux comme il le paraît, il traite quelquefois très légèrement les choses sacrées. »

« Mais le maître se souvient-il, » continua le converti, « d'une jeune femme qui, il y a trois ou quatre ans, vint demander un remède ? »

« Il me faudrait avoir une mémoire merveilleuse, Shway-bay, » dit le missionnaire en souriant, « pour me rappeler tous les malades qui sont venus demander des remèdes. »

« Mais elle n'était pas comme les autres femmes, » dit Shway-bay. « Son visage était comme celui d'un ange, et sa voix semblable au son harmonieux des clochettes de la pagode à minuit. Elle était la femme favorite de cet étranger que vous avez remarqué, et ce petit garçon, son fils unique, était très malade. Elle n'osait pas vous demander de venir à la maison, ni même envoyer un serviteur pour chercher le remède, car son mari était un des plus violents persécuteurs des chrétiens. »

« Oui, je me la rappelle. Je me souviens de sa détresse et de sa chaude reconnaissance. Et c'est là son enfant ! Qu'est devenue la mère ? »

« Le maître a-t-il oublié qu'il lui mit un évangile de Matthieu dans la main, en lui disant qu'il contenait un remède pour elle, parce qu'elle était atteinte d'une maladie pire que la fièvre de son petit garçon, — et ensuite qu'il avait prié pour elle ? »

« Je ne me rappelle pas maintenant cette circonstance, mais qu'en résulta-t-il ? »

« On dit, » répondit le Birman en baissant la voix, « que le remède l'a guérie. Elle lisait le livre la nuit, en veillant son petit garçon, puis elle s'agenouillait et priait comme le maître l'avait fait. A la fin son mari prit le livre. »

« Qu'en a-t-il fait ? »

« Il l'a brûlé. Mais elle était une délicate petite créature; et quand l'enfant fut hors de danger, elle prit la fièvre. »

« Et elle mourut ? »

« Non pas tout à fait de la fièvre; mais d'abord elle s'affaiblit de jour en jour, et son visage devenait plus beau, et l'on vit qu'elle se mourait. Elle prit courage en approchant du Paradis et pria son mari de vous faire chercher. Il n'avait pas un cœur dur, mais bien qu'il l'aimât tendrement, il ne voulut pas accéder à son désir, et elle mourut ainsi, parlant jusqu'au dernier moment du Seigneur Jésus, et invitant chacun de ceux qui l'entouraient de L'aimer et de n'adorer que Lui. »

« Est-ce tout ce que tu sais, Shway-bay ? » dit le Dr Judson.

« C'est tout; mais le père a fait serment de tuer quiconque en parlerait. Seulement le maître peut être sûr que l'enfant n'aurait pas couru dans ses bras s'il n'avait pas appris quelque chose de Jésus. »

Shway-bay ayant dit au missionnaire tout ce qu'il savait, chargea son sac de livres sur son épaule, et remonta la rue.

(A suivre)



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE JOSAPHAT

(1 *Rois XXII, 41-45*; 2 *Chroniques XVII-XX*)

LA MÈRE. — Nous arrivons maintenant au règne de Josaphat, fils d'Asa. Il monta sur le trône à l'âge de trente-cinq ans ; il était donc déjà un homme fait, et il régna vingt-cinq ans.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, qu'il était un bon roi, qui ne voulait rien faire sans consulter l'Éternel par le moyen d'un prophète. Mais il n'a pas bien fait de s'allier avec Achab et Joram qui étaient de méchants rois (1).

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Cependant la parole de Dieu lui rend le témoignage qu'il « marcha dans toute la voie d'Asa, son père, et ne s'en détourna pas, faisant ce qui est droit aux yeux de l'Éternel. » Elle dit aussi qu'il « prit courage dans les voies de l'Éternel, et de plus, il ôta de Juda les hauts lieux et les ashères, » c'est-à-dire les idoles et les endroits où on leur sacrifiait.

SOPHIE. — Alors Dieu le bénit, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; il est dit : « Toi, tu béniras le juste, ô Éternel » (2) ! Josaphat régna avec sagesse. Bien qu'il fût en paix avec Israël, il fortifia sa frontière contre lui, et mit des troupes dans toutes les villes fortes de Juda. Il avait aussi une armée très nombreuse d'hommes forts et vaillants dont une partie restait à Jérusalem. Ainsi le royaume était en bon état de défense si quelque ennemi venait l'attaquer. Penses-tu que nous devons faire comme Josaphat ?

(1) Lisez 1 *Rois XXII* et 2 *Rois III*. — (2) *Psaume V, 12*.

SOPHIE. — Oui, maman ; mais nos ennemis ne sont pas comme les siens. Notre grand ennemi, c'est Satan.

LA MÈRE. — Tu dis bien, mon enfant. Et c'est un terrible ennemi. Mais Dieu nous a donné de quoi lui faire face. Lis dans l'épître aux Éphésiens, au chapitre VI, à partir du verset 10.

SOPHIE (*lit*). — « Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force. »

LA MÈRE. — Nous n'avons par nous-mêmes aucune force, mais le Seigneur met à la disposition des croyants sa force toute puissante à laquelle rien ne peut résister, et notre foi doit s'en emparer. Continue à lire.

SOPHIE (*lit*). — « Revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme contre les artifices du diable. »

LA MÈRE. — Ici, tu vois quel est notre ennemi. Comme tu le disais, c'est le diable, et l'Écriture nous dit comment il nous attaque. C'est par des ruses, des pièges qu'il nous tend, comme il le fit à Ève, qu'il cherche à nous faire tomber dans le péché. Mais tu le vois, il y a pour le chrétien une armure divine qui défie tous les traits de Satan, ils ne peuvent la pénétrer, et elle est complète ; elle ne laisse rien à découvert dans notre âme quand nous en sommes revêtus, et ainsi nous pouvons tenir ferme contre le diable : nous avons la puissance de Dieu et l'armure de Dieu pour nous. Si nous n'étions pas forts de la puissance de Dieu, l'armure ne nous servirait de rien. Il faut les deux choses. Mais continue.

SOPHIE (*lit*). — « Car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchan-

celé qui est dans les lieux célestes. » Je crois comprendre, chère maman. « Le sang et la chair, » ce sont des hommes comme ceux qu'Israël avait eu à combattre en Canaan, et que Josaphat aurait pu avoir à combattre, mais nous avons des ennemis spirituels, Satan et ses anges, qui s'en prennent à notre âme en nous présentant toutes sortes de tentations, comme de désobéir, de ne pas dire la vérité, d'être gourmande, de dire du mal de nos camarades, d'avoir de l'envie et de la jalousie.

LA MÈRE. — C'est bien cela, Sophie, et alors si nous succombons, nous ne pouvons pas jouir de la paix de Dieu et des choses célestes. Voilà pourquoi l'apôtre répète : « C'est pourquoi prenez l'armure complète de Dieu. » Il faut en être toujours revêtu, et ne pas attendre pour la prendre que l'ennemi soit là. C'est trop tard alors. Il nous faut être forts et vaillants comme les guerriers de Josaphat et résister au diable, comme le dit l'apôtre Jacques, et alors le diable s'enfuit loin de nous (1).

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire quelles sont les armes divines du chrétien ?

LA MÈRE. — Les versets qui suivent ceux que tu as lus, les énumère. C'est « la vérité » reçue dans nos cœurs et remplissant nos pensées, la vérité qui est contenue dans la parole de Dieu et qui nous fait connaître Jésus qui est la vérité. Alors on déteste le mensonge. Ensuite « la justice » qui rend à chacun ce qui lui est dû, et par conséquent fait que l'on est obéissant, bon et doux, pas jaloux ni envieux, et alors on a une bonne conscience. Puis « la paix, » une disposition paisible que l'on porte partout avec soi, et qui fait éviter les querelles. Après cela « la foi, » la confiance entière en Dieu, en sa bonté et sa

(1) Jacques IV, 7.

puissance. Elle nous fait repousser les doutes que Satan cherche à faire naître dans nos cœurs quant à Dieu, à son amour, et à sa grâce envers nous. Ensuite l'assurance du « salut, » de la délivrance que Dieu nous a accordée par le Seigneur Jésus. Elle remplit le cœur de courage. Quand on a ainsi la vérité dans ses pensées, la justice dans sa conduite, l'amour de la paix, la foi dans son cœur, la jouissance et la certitude du salut dans son âme, on est bien garanti contre les attaques du diable. Mais il faut les revêtir toutes, n'en laisser aucune de côté. Elles doivent faire partie de notre vie.

SOPHIE. — C'est bien précieux, maman, que Dieu nous ait fourni ces armes.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant, rien ne manque au chrétien. En le sauvant et en lui communiquant une nouvelle vie, Dieu lui donne aussi ce qui est nécessaire contre les assauts de Satan, c'est-à-dire la force et des armes. Mais il en est encore une qui est comparée à une épée, « l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu. » Les autres armes servent à la défense, mais il faut à un guerrier une arme pour attaquer. On attaque Satan en lui présentant la parole de Dieu. C'est ce que fit notre précieux Sauveur lorsque, tenté par le diable au désert, il lui dit trois fois : « *Il est écrit* » (1). Ainsi, ma chère fille, il faut que tu aies la parole de Dieu demeurant en toi, et quand le diable viendra te tenter de désobéir, de ne pas dire la vérité, de te fâcher, tu lui diras : « *Il est écrit,* » soyez soumis, ne mentez pas, ne vous mettez pas en colère, et il s'enfuira. Et puis avec toutes ces armes, il y a aussi la prière qui les complète. Prier exprime notre dépendance de Dieu. Sans Lui, nous ne saurions faire usage de nos ar-

(1) Matthieu IV, 4, 7, 10.

mes ; nous avons à Lui demander constamment et instamment que, par son Esprit, nous puissions les employer et résister au diable.

SOPHIE. — Je te remercie, chère maman, de toutes ces explications. Je désire me les rappeler et les mettre en pratique.

LA MÈRE. — Que le Seigneur te l'accorde, ma chère fille. Maintenant continuons l'histoire de Josaphat. A la tête de sa nombreuse armée, il y avait des chefs dont les principaux sont nommés dans l'Écriture. Parmi ceux qui commandaient l'armée de Juda était Amasia, dont il est dit qu'il s'était volontairement donné à l'Éternel. C'est un beau témoignage, n'est-ce pas ? Cela rappelle ce qui est rapporté, dans l'épître aux Corinthiens, de la maison de Stéphanas, « qu'ils se sont voués au service des saints » (1). N'est-ce pas ce que nous avons aussi à faire ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. Jésus nous a aimés et s'est donné volontairement pour nous ; c'est bien le moins que nous soyons tout entiers pour Lui et que nous servions ses disciples, les saints. Une petite fille comme moi ne peut pas faire grand'chose, mais quand il vient à la maison des serviteurs de Dieu, je suis heureuse de leur rendre de petits services.

LA MÈRE. — Tu fais bien, Sophie ; le Seigneur a égard à la plus petite chose faite pour Lui (2). Josaphat fit plus que d'ôter les idoles du pays. Il envoya dans les villes de Juda des chefs, des Lévites et deux sacrificateurs pour enseigner le peuple. Ils firent le tour de toutes les villes, ayant avec eux le livre de la loi de l'Éternel, et, d'après ce livre, ils instruisirent le peuple. Nous pouvons bien penser que les chefs expliquaient ce qui concernait les lois civiles,

(1) I Corinthiens XVI, 15. — (2) Marc IX, 41.

que les Lévites enseignaient ce qui touchait au service du temple et aux sacrifices, et que les sacrificateurs insistaient sur les défenses de l'Éternel relatives à l'idolâtrie et sur les commandements qui concernaient la vie morale, tout ce qui touchait à la pureté et à la sainteté. Le peuple avait ainsi un enseignement complet, mais tout entier tiré de la parole de Dieu. Nous aussi, nous avons à nous instruire des choses divines. Dieu nous a donné pour cela sa Parole, et ses serviteurs pour nous l'expliquer et l'appliquer à nos cœurs et à nos consciences.

SOPHIE. — Josaphat faisait de la sorte ce qu'il y avait de mieux pour combattre l'idolâtrie. C'était, n'est-ce pas, maman, faire usage de l'épée de l'Esprit ?

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Et le Seigneur nous exhorte aussi à ce que sa Parole habite abondamment en nous pour nous guider et nous garder du mal (1).

SOPHIE. — Je pense, maman, que l'Éternel bénit le pieux roi Josaphat.

LA MÈRE. — Oui ; « l'Éternel affermit le royaume dans sa main, et il eut beaucoup de richesses et de gloire. » Tout Juda lui fit des présents ; il fut redouté de tous ses voisins, car « la frayeur de l'Éternel fut sur tous les royaumes des pays qui étaient autour de Juda, et ils ne firent pas la guerre à Josaphat. » Et même les Philistins, ces anciens et acharnés ennemis d'Israël lui apportèrent des présents et de l'argent comme tribut, et les Arabes aussi, ces farouches descendants d'Ismaël, lui amenèrent une quantité de menu bétail. C'était comme une faible ombre du glorieux règne de son aïeul Salomon. L'Écriture répète que Josaphat eut beaucoup de riches-

(1) Colossiens III, 16 ; 1 Jean II, 14 ; Psaume CXIX, 9, 105.

ses et de gloire ; il avait aussi agi pour le bien de son peuple, mais aussitôt elle nous le montre tombant dans une faute grave.

SOPHIE. — Pas dans l'idolâtrie, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. A cet égard son cœur fut toujours droit : « Il rechercha le Dieu de son père, et marcha dans ses commandements. » Mais la faute qu'il commit fut de s'allier par mariage avec Achab, le méchant roi d'Israël. Il prit pour femme de son fils, Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, aussi méchante que sa mère. Et ce mariage attira de grands malheurs sur la famille du fils de Josaphat, comme nous le verrons. La parole de Dieu dit expressément aux fidèles de ne pas s'associer aux méchants, aux incrédules, aux mondains (1). Tu te rappelles ce qui arriva à la fin du règne d'Achab ?

SOPHIE. — Oui, maman. Achab invita Josaphat à venir faire la guerre avec lui aux Syriens. Achab fut tué, et Josaphat l'aurait été, si Dieu n'avait pas éloigné de lui les ennemis.

LA MÈRE. — Nous verrons, s'il plait au Seigneur, ce qui arriva ensuite à Josaphat.

L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

JÉRÔME DE PRAGUE

Malgré les avertissements de Huss déjà prisonnier, Jérôme de Prague s'était rendu à Constance, mais n'ayant pu obtenir de sauf-conduit, il quitta la ville pour retourner en Bohême. Ses ennemis cepen-

(1) Lisez 2 Corinthiens VI, 14-16.

dant réussirent à s'emparer de lui, et, chargé de chaînes, il fut ramené à Constance. C'était en mai 1415. Aussitôt après son arrivée, il dut paraître devant le concile. Là un grand nombre d'accusations furent portées contre lui, il fut accablé d'injures, et même le célèbre Gerson qui l'avait connu à Paris, le traita avec dureté. Jérôme déclara qu'il donnerait sa vie pour la défense de l'Évangile qu'il avait annoncé. Le concile le remit, jusqu'à ce que l'affaire de Huss fût terminée, entre les mains de l'archevêque de Rigo qui le traita avec la plus grande cruauté, et comme s'il eût été le pire des malfaiteurs. Il fut attaché, mains et pieds liés, à une poutre élevée, de manière à ce qu'il ne pût ni s'asseoir, ni lever la tête. Il resta ferme pendant plusieurs mois, en dépit des tortures que lui infligeait son impitoyable bourreau. Mais enfin il céda sous l'effet de ses intolérables souffrances. Loin de toute consolation humaine, enchaîné dans une sombre cellule et dans une position des plus pénibles, ayant à peine les aliments nécessaires pour apaiser sa faim et sa soif, le courage lui manqua. Épuisé et désespéré, il se laissa aller à rétracter entièrement tous les enseignements contraires à la doctrine de l'Église romaine, et surtout ceux de Wicief et de Huss. On rédigea pour lui sa rétractation, et il la lut devant le concile le 23 septembre. Non seulement il abjura toutes les hérésies dont il était accusé et celles de Wicief et de Huss, mais il déclarait qu'il approuvait la sentence portée contre eux.

Pauvre Jérôme ! Pour prix de sa rétractation, il ne fut pas même mis en liberté. Tout ce qu'il obtint fut de ne plus être enchaîné. On soupçonnait sa sincérité, et l'on craignait qu'étant libre il ne retournât en Bohême pour soutenir l'hérésie. Mais ce traitement injuste lui ouvrit les yeux, et Dieu l'employa

pour son relèvement. Il regretta amèrement sa rétractation et reconnut avec repentance sa faute devant Dieu. De nouvelles accusations avaient été portées contre lui ; on le questionna dans sa prison, mais il refusa de répondre à ces interrogatoires privés, et demanda d'être entendu par le concile. Il parut donc une seconde fois devant ses juges qui s'attendaient à une nouvelle rétractation. Ils furent bien déçus et surpris, lorsqu'il déclara solennellement qu'en condamnant les doctrines de Wicléf et de Huss et en approuvant la sentence prononcée contre le saint confesseur de la vérité, il avait commis un péché dont il se repentait profondément. Il commença son discours en demandant à Dieu d'incliner son cœur par sa grâce, afin que ses lèvres ne préférassent que ce qui pouvait servir au bien de son âme. « Je n'ignore pas, » s'écria-t-il, « que beaucoup d'hommes illustres ont succombé sous les accusations de faux témoins et ont été injustement condamnés. » Et il cita la longue liste de ceux que mentionne la Bible et qui souffrirent ainsi, en commençant par Joseph, Daniel et les prophètes, et continuant par Jean le Baptiseur, le Seigneur de gloire lui-même, les apôtres et Étienne. Enfin il rappela tous les grands hommes de l'antiquité qui étaient tombés victimes de faux témoignages et avaient laissé leur vie pour l'amour de la vérité.

L'éloquence brûlante du prisonnier frappa d'étonnement ses ennemis. Après avoir passé 340 jours dans un misérable cachot, ils le voyaient calme et intrépide, parlant avec puissance. Il reconnaissait sans détour qu'aucun acte de sa vie ne l'avait autant affligé que sa rétractation. « Cette coupable rétractation, » disait-il hautement, « je la rétracte maintenant pleinement, et je suis résolu à tenir jusqu'à la mort pour vraies les doctrines de Wicléf et de Huss,

parce que je crois que ce sont les purs enseignements de l'Évangile, de même que je crois que leur vie a été sans blâme et sainte. »

Il n'était pas besoin de plus de preuves de son hérésie. Il fut condamné à mort comme hérétique et relaps. L'évêque de Lodi fut de nouveau chargé de prononcer le discours que l'on peut appeler l'oraison funèbre de l'accusé. Il prit pour texte : « Il leur reprocha leur incrédulité et leur dureté de cœur » (Marc XVI, 14), paroles qu'il appliqua à l'hérétique qui se trouvait devant lui. En réponse à ce discours, Jérôme s'adressant au concile, dit : « Vous m'avez condamné sans m'avoir convaincu d'aucun crime. Une épine demeurera dans vos consciences, un ver qui ne mourra point. J'en appelle au Souverain Juge, devant lequel vous paraitrez avec moi, et à qui vous aurez à répondre au sujet de ce jour. » Poggius, historien catholique qui était présent à cette scène, dit : « Les oreilles de tous étaient captivées, et les cœurs étaient émus. La séance fut très agitée et bruyante. » Comme autrefois Paul devant Agrippa, Jérôme était sans nul doute l'homme le plus heureux de toute cette nombreuse assemblée. Il jouissait de la présence et de l'approbation de son bien-aimé Seigneur et Maître. Il pouvait dire comme le bienheureux apôtre : « Dans ma défense, personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné. Mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié. » (2 Timothée IV, 16, 17.)

Le 30 mai 1416, Jérôme fut remis au bras séculier. Aeneas Sylvius, qui plus tard devint pape sous le nom de Pie II, et qui était membre du concile, écrivait à un ami : « Jérôme est allé au bûcher comme à une joyeuse fête. Comme le bourreau s'apprêtait à allumer les fagots derrière son dos, il dit : « Ap- » porte le feu ici, devant moi. Si je l'avais craint, j'au-

» rais pu y échapper. » Telle fut la fin d'un homme d'une excellence peu ordinaire. J'ai été témoin de cette catastrophe, et j'en ai vu chaque détail. » C'est là le témoignage d'un écrivain catholique qui faisait partie de l'assemblée qui condamna Jérôme. Lui et Poggius témoignent de l'injustice de tous ces prélats, et de la fermeté héroïque de Huss et de Jérôme. Ce dernier, après qu'on l'eut lié au poteau, ne cessa de chanter d'une voix forte et ferme des cantiques à la louange de son Sauveur. Du milieu des flammes on put l'entendre distinctement chantant l'hymne latine en usage à la fête de Pâques dans les églises romaines, et qui commence par ces mots :

« *Salve, festa dies, toto venerabilis ævo,
Qua Deus infernum vicit, et astra tenens.* »

c'est-à-dire : « Salut, ô jour de fête, à jamais digne d'être célébré, jour auquel Dieu, qui régit les cieux, a vaincu l'enfer. »

Jérôme n'expira qu'après un quart d'heure entier de souffrance dans les flammes. Peu d'instant avant sa mort, il s'écria : « O Dieu, aie pitié de moi ! aie pitié de moi. » Et aussitôt après : « Tu sais, Seigneur, combien j'ai aimé ta vérité. » Puis : « Entre les mains, je remets mon esprit. » Ce furent les dernières paroles distinctes qui sortirent de la bouche du martyr. « Absent du corps, » son esprit bienheureux alla auprès du Seigneur, où il attend avec tant d'autres la glorieuse résurrection de vie.

Il est digne de remarque que la mort de ces deux héros de la Réformation ne fut pas le résultat d'une condamnation prononcée par le pape ou par la cour romaine, mais que ce fut un concile général de l'Église qui rendit la sentence. Il représentait l'Église romaine tout entière, toute la puissance temporelle et spirituelle du monde romain. Elle est

tout entière responsable de ce crime ajouté à tant d'autres, qui appelleront sur elle le jugement de Dieu.

LES HUSSITES

Les travaux de Huss et de Jérôme de Prague en Bohême n'avaient pas été stériles. Un grand nombre de personnes avaient reçu dans leur cœur les vérités scripturaires que ces deux serviteurs de Dieu avaient prêchées, et elles y restaient attachées. La mort de ces fidèles témoins n'avait fait que confirmer dans leur foi leurs adhérents, de sorte qu'un an après leur supplice, l'archevêque de Lodi, dans un discours prononcé devant le concile, disait que le supplice du feu avait été trop doux pour ces deux hérétiques dont les doctrines abominables avaient infesté l'Angleterre, la France, l'Italie, la Hongrie, la Pologne, l'Allemagne et toute la Bohême. Ces doctrines étaient aussi celles que professaient les Vaudois répandus dans tous ces pays, ainsi que les Wicléfistes en Angleterre. Les prédications de Huss et de Jérôme leur avaient comme donné une vie nouvelle. La vérité de Dieu ne peut mourir malgré tous les efforts de Satan ; la lumière de l'Évangile ne pouvait plus être éteinte, en dépit de toutes les persécutions.

Le supplice de Huss et de Jérôme souleva une vive indignation dans toute la Bohême. Plus de quatre cents chevaliers et gentilshommes de Bohême et de Moravie écrivirent au concile pour protester contre ses procédés et contre l'outrage fait à la foi orthodoxe des Bohémiens en brûlant leurs deux plus éminents docteurs. Le concile se refusa à prêter l'oreille à ces représentations. Au contraire, en l'an 1418, peu avant la clôture du concile, le pape Martin V fit annoncer une croisade contre les partisans de Huss qui furent dès lors nommés *Hussites*. Le cardi-

nal de Raguso fut envoyé en Bohême comme légat du pape. C'était un homme violent qui annonça son intention de ramener le pays à l'obéissance à l'Église romaine par le feu et l'épée. Il mit à exécution ses menaces. Après que de sévères édits eurent été rendus contre les Hussites, il en fit torturer et brûler vifs plusieurs qui résistaient. On les emprisonnait, on confisquait leurs biens, on traquait comme des bêtes féroces ceux qui s'enfuyaient, et ceux qui étaient pris étaient vendus comme esclaves. Plus de 1600 furent jetés vivants dans les fosses des mines de Kullenberg. Un prêtre hussite ayant été arrêté, on lui perça les mains avec une épée ; puis il fut lié à un arbre par des cordes passées à travers ses blessures, et enfin brûlé. Tels étaient les traitements que l'on faisait subir à de fidèles serviteurs de Dieu.

(A suivre.)

La prière du petit Ernest

Un tout petit garçon —
L'enfant d'une pieuse mère,
Instruit à la maison
Par la Parole et la prière

(Il n'avait que cinq ans);
Étant un jour à la cuisine
Avec d'autres enfants,
Il entendit une voisine

Qui venait annoncer
Que la grand'mère était malade.
Lui vite de laisser
Sans bruit ses petits camarades,

Et d'aller dans un coin
Où, sans se douter que sa mère
Put être le témoin
De son enfantine prière,

« O toi, mon cher Sauveur,
S'il te plaît, guéris-la, grand'mère; »
Dit-il de tout son cœur.
Puis, pour achever sa prière,

« Voilà, je ne peux pas plus, mais Toi,
Ajoutes-y un peu pour moi. »

Nous laissons ces vers imparfaits comme ils sont, parce que ce sont les paroles mêmes toutes naïves de l'enfant.

Réponses aux questions du mois d'avril

A MO N était âgé de vingt-deux ans lorsqu'il commença de régner. (2 Chroniques XXXIII, 21.)

MANASSÉ est le nom du fils aîné de Joseph. (Genèse XII, 51.)

É LA M est le nom du cinquième fils de Meshélé-mia, fils de Coré. (1 Chroniques XXVI, 2.)

NETHANIA fils d'Asaph. (1 Chroniques XXV, 2.)

« Voici ce que dit l'AMEN, le témoin fidèle et véritable. » (Apocalypse III, 14)

Amen est le mot ordinairement employé à la fin des prières et des actions de grâces, comme pour les confirmer et en sceller le contenu. Il signifie « en vérité. » (Apocalypse I, 6, 7; V, 14; VII, 11, 12; XIX, 4; XXII, 20; Romains IX, 5; XVI, 24, 27; 1 Corinthiens XVI, 24; Galates I, 5; VI, 18; Ephésiens III, 21; Philippiens IV, 20, 23; 1 Timothée VI, 16; 2 Timothée IV, 18; Hébreux XIII, 21, 25; 1 Pierre V, 11; 2 Pierre III, 18; Jude 25.)

Question pour le mois de mai

Indiquez les différentes paraboles que le Seigneur prononça et qui sont rapportées dans l'évangile de Matthieu. Donnez à chacune un titre convenable.

Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE JOSAPHAT (*suite*)

(1 *Rois XXII, 41-45; 2 Chroniques XVII-XX*)

LA MÈRE. — Nous continuerons ce soir l'histoire de Josaphat. Après avoir échappé à la mort dans la bataille contre les Syriens, Josaphat retournait en paix dans sa maison, à Jérusalem. Il était sans doute reconnaissant envers Dieu de l'avoir délivré de la main des ennemis, mais il n'avait pas jugé le péché qu'il avait commis en s'alliant avec Achab. Or Dieu ne veut pas que ses serviteurs restent indifférents aux fautes qu'ils ont faites. Quand David se fut laissé aller à commettre un grand péché, Dieu lui envoya Nathan pour réveiller sa conscience (1) ; il en fut de même pour Asa, le père de Josaphat, et l'Éternel envoya aussi un prophète à Josaphat pour le reprendre.

SOPHIE — Est-ce que ce fut le même prophète qui parla à Asa ?

LA MÈRE. — Non, ce fut son fils Jéhu que Dieu chargea de ce message.

SOPHIE. — Ne fut-il pas effrayé en se souvenant que son père avait été mis en prison ?

LA MÈRE. — Les vrais serviteurs de Dieu n'ont pas peur de porter le message de Dieu à ceux vers qui ils sont envoyés. Moïse ne craignit pas la colère du Pharaon, ni Élie celle d'Achab. Comme je te l'ai dit, Josaphat s'en retournait tranquillement à Jérusalem, lorsque Jéhu vint au-devant de lui, et lui dit : « Aides-tu au méchant, et aimes-tu ceux qui haïssent l'Éternel ? A cause de cela, il y a colère sur toi de la part de l'Éternel. Cependant il s'est trouvé de

(1) 2 Samuel XII.

bonnes choses en toi, car tu as ôté du pays les ashéres, et tu as appliqué ton cœur à rechercher Dieu. »

SOPHIE. — C'était un terrible reproche ! Mais, maman, ne devons-nous pas faire du bien même aux méchants et aimer tous les hommes ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; mais nous ne devons pas nous associer à eux dans leurs entreprises. Le Seigneur Jésus a dit : « Aimez vos ennemis et faites du bien à ceux qui vous haïssent, » mais non pas, « aidez-les dans ce qu'ils font. » Si on voit un méchant dans le besoin ou dans un danger, on doit sans doute le secourir autant qu'on le peut, car l'apôtre Paul dit : « Comme nous en avons l'occasion, faisons du bien à tous, mais surtout à ceux de la maison de la foi (1). »

SOPHIE. — Je comprends, maman. Si une de mes compagnes veut m'engager à faire avec elle une chose défendue, je ne dois pas lui aider. Si elle dit quelque méchante parole, je ne dois pas l'approuver ; mais plutôt chercher à la détourner de mal faire. Mais je suis frappée de voir qu'après le reproche que Jéhu fait à Josaphat, il dit les bonnes choses que le roi avait faites.

LA MÈRE. — C'est que Dieu est souverainement juste dans son gouvernement. S'il juge le mal et le reprend, car sa sainteté l'exige, il prend plaisir à reconnaître le bien. Il y avait colère contre Josaphat à cause de son alliance avec Achab, mais Dieu tenait compte de sa fidélité envers Lui en détruisant l'idolâtrie, et il ne le châtia pas. Seulement ce devait être très douloureux pour Josaphat d'avoir mérité ce reproche. Nous voyons aussi dans l'Apocalypse que le Seigneur Jésus, tout en reprochant à quelques assemblées ce qu'elles renfermaient de mal, relève aussi le bien (2).

(1) Galates VI, 10.

(2) Apocalypse II, 2-4, 6 ; 13, 14 ; 19, 20 ; III, 1-4.

SOPHIE. — Comment Josaphat reçut-il le message de Jéhu ?

LA MÈRE. — Il ne fit pas comme Asa, son père. Il ne mit pas Jéhu en prison, mais il montra par sa conduite que son cœur avait été touché et qu'il se repentait. Il s'appliqua à faire à son peuple tout le bien qu'il pouvait. Il avait donné un mauvais exemple en s'alliant avec Achab, alors il sortit parmi le peuple et parcourut tout le pays depuis Bœr-Shéba jusqu'à la montagne d'Éphraïm, et il les ramena à l'Éternel, le Dieu de leurs pères, en les séparant de l'idolâtrie. Puis il établit des juges dans toutes les villes, et il les exhorta à rendre la justice sans acception de personnes, à craindre l'Éternel, et il les encouragea en leur disant que l'Éternel serait avec eux pour les diriger dans ce qu'ils auraient à juger. A Jérusalem, il établit des lévites et des sacrificateurs, ceux qu'il avait d'abord envoyés, pour juger les affaires qui n'auraient pu être réglées par les juges ordinaires, et il leur dit : « Vous agirez dans la crainte de l'Éternel, avec fidélité et d'un cœur parfait. » Ainsi, Sophie, tu vois, dans la conduite de Josaphat, deux choses : il ne se fâche pas contre celui qui le reprend, et ensuite il met tout en ordre dans son royaume pour que Dieu y soit servi et honoré. Ne devons-nous pas faire comme lui ?

SOPHIE. — Oui, chère maman, et je sens que j'ai bien à me reprocher d'avoir éprouvé de l'irritation quand j'étais grondée par toi ou à l'école au lieu de reconnaître ma faute. Je désire que le bon Sauveur me donne d'être humble. Et puis je pense que je dois mettre et tenir en ordre mes affaires, parce que tu aimes que je sois soigneuse et que cela plait au Seigneur.

LA MÈRE. — Dieu t'aidera, ma fille. Écoute les paroles que le roi dit à ceux qu'il avait établis, elles

sont aussi pour nous : « Fortifiez-vous, et agissez, et l'Éternel sera avec l'homme de bien. » C'est ainsi que l'apôtre nous dit : « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force (1). »

Après que Josaphat eut ramené son peuple à l'Éternel, et qu'il eut établi un bon ordre dans le pays, il se trouva dans un grand péril. Des peuples voisins, les Moabites, les Ammonites, et une partie des Maonites vinrent faire la guerre à Josaphat.

SOPHIE. — Qui étaient les Maonites ?

LA MÈRE. — C'étaient des habitants de la montagne de Séhir, et par conséquent des Édomites.

SOPHIE. — Sait-on pourquoi ils venaient faire la guerre à Josaphat ?

LA MÈRE. — La Bible ne le dit pas. Tu te rappelles que le roi de Moab s'était révolté contre le roi d'Israël, Joram. Celui-ci avait demandé à Josaphat de l'aider contre les Moabites et Dieu, à cause de Josaphat, avait accordé aux deux rois une grande délivrance ; les Moabites avaient été défaits (2). Peut-être était-ce pour se venger que les Moabites s'étaient alliés les Ammonites et les Maonites, et avaient marché contre Josaphat. Quoi qu'il en soit, on vint annoncer à Josaphat l'invasion de son pays par cette multitude. Que faire ?

SOPHIE. — Je pense, maman, que Josaphat rassembla sa nombreuse et vaillante armée et alla les combattre.

LA MÈRE. — Josaphat tenait sans doute son armée prête, mais il fit mieux que de compter sur ses guerriers. Son ancêtre David avait dit : « Un roi n'est pas sauvé par la multitude de son armée.... Notre âme s'attend à l'Éternel ; il est notre aide et notre bouclier » (3) ; Josaphat se souvint peut-être de ces pa-

(1) Éphésiens VI, 10. — (2) 2 Rois III.

(3) Psaume XXXIII, 16, 20.

roles ; en tout cas, c'est ainsi qu'il agit. Et nous avons à l'imiter. Tu te rappelles que lorsque nous avons parlé des armes du chrétien, je t'ai dit qu'il faut avoir de la force pour s'en servir et que cette force est dans le Seigneur et pas en nous. Je t'ai dit aussi que l'arme puissante après toutes les autres, c'est la prière. C'est celle dont Josaphat fit usage. Il ne compta pas sur son armée, mais sur son Dieu. « Josaphat craignit, et tourna sa face pour rechercher l'Éternel, et proclama un jeûne par tout Juda. » Ainsi tu le vois, mon enfant, Josaphat craint, il sent sa faiblesse contre ses ennemis, il ne se vante pas de sa nombreuse armée, mais il cherche son secours auprès de l'Éternel, son Dieu, comme David le dit encore : « Ceux-ci font gloire de leurs chars, et ceux-là de leurs chevaux, mais nous, du nom de l'Éternel, notre Dieu (1). »

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire pourquoi Josaphat proclama un jeûne ?

LA MÈRE. — Le jeûne est un signe d'humiliation, de repentance et d'affliction. Quand le petit enfant de David était malade à la mort, David, dans sa douleur, pria et jeûna (2). Achab, ayant entendu les paroles d'Élie qui lui annonçait le jugement de l'Éternel contre lui à cause du meurtre de Naboth, s'humilia, se repentit et jeûna (3). Daniel aussi, en pensant aux désolations de Jérusalem, tourna « sa face vers le Seigneur Dieu pour le rechercher par la prière et la supplication, dans le jeûne, et le sac et la cendre (4). » Au temps du Seigneur, les pharisiens et les disciples de Jean jeûnaient, les premiers, croyant par là se faire un mérite devant Dieu, et être honorés des hommes (5), les autres parce que cela con-

(1) Psaume XX, 7. — (2) 2 Samuel XII, 16. — (3) 1 Rois XXI, 27. — (4) Daniel IX, 3

(5) Matthieu VI, 16 ; XXIII, 5 ; Luc XVIII, 12.

venait à la repentance que Jean prêchait. Les uns et les autres s'étonnaient de ce que les disciples de Jésus ne jeûnaient pas. Mais le Seigneur leur dit que les amis de l'époux ne pouvaient pas jeûner tandis que l'époux était là, mais qu'ils jeûneraient, c'est-à-dire s'affligeraient, quand l'époux leur serait ôté (1). L'époux, c'était Jésus, et les amis de l'époux, c'étaient ses disciples. Ils ne pouvaient pas s'affliger pendant qu'ils avaient Jésus; au contraire, ils se réjouissaient (2). Mais quand Jésus leur eut annoncé qu'il allait les quitter pour mourir, ils furent attristés. Alors ce bon Sauveur leur dit : « Vous avez maintenant de la tristesse; mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira : et personne ne vous ôte votre joie (3). »

SOPHIE. — N'est-ce pas, maman, les disciples ont revu le Seigneur après sa résurrection? Je me rappelle que le soir du premier jour de la semaine, comme ils étaient assemblés et que Marie de Magdala était venue leur annoncer qu'elle avait vu le Seigneur, Jésus vint et se trouva au milieu d'eux. Et il leur dit : « Paix vous soit ! » Et il leur montra ses mains et son côté, et les disciples se réjouirent (4). Que je suis heureuse aussi de penser que le cher Sauveur est vivant. Il est dans le ciel, mais cependant près de nous.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Aussi l'apôtre Paul nous dit-il : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur (5). »

SOPHIE. — Je voudrais te faire encore une question, chère maman. Est-ce que nous devons aussi jeûner?

LA MÈRE. — Il n'y a aucun passage qui nous le

(1) Matthieu IX, 14, 15. — (2) Jean III, 29. — (3) Jean XVI, 22. — (4) Jean XX, 18-20. — (5) Philippiens IV, 4.

prescrive. Dans une grande affliction, on oublie parfois de manger ; on n'en a aucune envie ; mais ce n'est pas le jeûne proprement dit. Dans les Actes des apôtres, nous lisons : « Comme les prophètes et les docteurs à Antioche servaient le Seigneur et jeûnaient, l'Esprit Saint leur dit : Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, ayant jeûné et prié, et leur ayant imposé les mains, ils les laissèrent aller. » Et autre part : « Et leur ayant choisi des anciens dans chaque assemblée, ils prièrent avec jeûne, et les recommandèrent au Seigneur (1). » Dans ces occasions le jeûne n'est pas l'humiliation et la douleur, mais c'est l'abstinence momentanée de ce qu'exigent nos besoins naturels afin d'être tout à fait libres de vaquer à la prière. Le Seigneur Jésus, dans le désert, jeûna quarante jours ; Moïse sur la montagne et Élie se rendant à Horeb, ne mangèrent non plus rien durant le même laps de temps. Ainsi il peut y avoir des cas où un chrétien ou bien quelques chrétiens ensemble, sont conduits à jeûner pour être tout entiers occupés de prier pour quelque circonstance importante ou de s'humilier devant Dieu à cause de chutes graves dans l'assemblée. L'Esprit de Dieu doit toujours conduire les chrétiens en cela comme en toutes choses, et ce ne doit jamais être une forme. Mais il nous faut revenir à Josaphat, et c'est ce que nous ferons une autre fois, s'il plaît au Seigneur.

(1) Actes XIII, 1-3; XIV, 23.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LA GUERRE DES TABORITES

Poussés à bout par leurs ennemis, les Hussites prirent les armes pour se défendre. Ils oublièrent, comme d'autres l'ont fait après eux, que le Seigneur devant Pilate a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, afin que je ne fusse pas livré aux Juifs. » (Jean XVIII, 36.)

On avait interdit les églises aux ecclésiastiques qui adhéraient aux doctrines de Huss. Ils se réunissaient donc en dehors avec les fidèles. Un des points sur lesquels les Hussites insistaient, était que la coupe de la Cène fût distribuée à tous les communiants, et non pas réservée aux prêtres seuls, comme l'Église romaine l'enseigne. En effet, le Seigneur a dit à ses disciples : « Buvez-en tous » (Matthieu XXVI, 27), et l'apôtre Paul, en rappelant l'institution de la Cène, dit aux Corinthiens : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe » (1 Corinthiens XI, 26), ce qui s'adressait à tous sans exception. Mais l'Église romaine, de son chef, comme nous l'avons vu, avait retranché la coupe aux laïques, pour la donner au clergé seul. Or en l'an 1416, une troupe de prêtres de l'Église de Rome se jetèrent sur les assemblées de ceux qui communiaient sous les deux espèces, c'est-à-dire avec le pain et le vin, et les dispersèrent de vive force. Alors les prêtres des Hussites rassemblèrent leur peuple et se retirèrent avec lui sur une haute colline située au sud et à quelque distance de la ville de Prague. Une

lente y fut élevée pour y célébrer le service divin et y prendre la Cène. Un grand nombre de fidèles se joignirent à eux. Ils se partageaient en différentes sections pour écouter les prédications et pour communier. Un jour, trois cents tables y avaient été dressées, et l'on y compta plus de 42,000 communians. Une agape suivit où les riches partagèrent avec les pauvres. Les jeux, les danses, les boissons fortes étaient interdits, et le peuple demeurait là sous des tentes comme dans un camp. De là vint le nom de Tabor, c'est-à-dire *camp* en langue tchèque, que l'on donna à cette colline, et de là aussi le nom de Taborites donné à ceux qui s'y étaient réfugiés et plus tard à tous ceux qui se joignirent à eux.

Bientôt les Taborites eurent un chef en la personne d'un noble bohémien, Jean de Trocnow, surnommé Ziska, ou le Borgne, parce qu'il avait perdu un œil dans une bataille. Il était attaché à la cour, et l'on avait remarqué que, depuis la mort de Huss, il était toujours sombre et pensif. Un jour le roi lui en demanda la cause. « Ils ont brûlé Jean Huss, » répondit Ziska, « et nous ne l'avons pas encore vengé. » « Je n'y puis rien, » dit le roi, « voyez vous-même ce que vous pouvez faire. » Le roi n'avait pas parlé sérieusement, mais Ziska l'entendit autrement et se mit à la tête des Hussites. Il les exhorta à mettre fin à la vie dissolue et à l'orgueil des prêtres de Rome, et à travailler efficacement à la réformation de l'Église.

Le roi Wenceslas, terrifié à la pensée d'une rébellion, ordonna aux bourgeois d'apporter leurs armes à son palais. Ils obéirent, mais non comme il l'attendait, car ils vinrent complètement armés et prêts au combat. « Nous voici, » dit Ziska, « contre quels ennemis faut-il marcher ? » Le roi était impuissant pour résister, et les Hussites entrèrent dans la ville

de Prague et en prirent possession. Le lendemain, comme ils traversaient la ville, ayant à leur tête un prêtre portant le calice (la coupe de communion) en signe qu'ils demandaient la coupe pour tous aussi bien que le pain de la Cène, une pierre partie de l'hôtel de ville devant lequel ils passaient, vint frapper le prêtre. Aussitôt un grand nombre de Hussites brisèrent les portes, pénétrèrent dans la salle où le sénat était en séance, et se saisirent de quelques-uns des sénateurs qu'ils jetèrent par les fenêtres. La guerre avait commencé.

En l'année 1419, le roi Wenceslas mourut. L'empereur Sigismond, son frère, lui succéda comme roi de Bohême. Les Hussites s'adressèrent à lui et à la reine Sophie pour obtenir un compromis qui leur permit d'agir selon leurs consciences; mais Sigismond insulta leurs messagers et jura de régler l'affaire dans le sang. Les Hussites savaient qu'ils n'avaient aucune pitié à attendre de l'homme qui avait violé le sauf-conduit donné à Huss, et ils se préparèrent à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ziska appela aux armes tous les partisans de Huss, jusqu'au plus faible, capable seulement de jeter une pierre. Était-ce selon Dieu? Nous ne pouvons le penser. « Si mon royaume était de ce monde, » a dit le Seigneur, « mes serviteurs auraient combattu, mais maintenant mon royaume n'est pas de ce monde. » (Jean XVIII, 36.) Le temps viendra où le Seigneur lui-même apparaîtra du ciel pour combattre et balayer de dessus la terre les impies et délivrer son peuple opprimé. (Apocalypse XIX, 11-21.) En attendant, les croyants ont à souffrir avec patience (Apocalypse I, 9; XIV, 12), si Dieu permet qu'ils soient persécutés.

Les Hussites se retranchèrent sur le Tabor, dont le sommet est hérissé de rochers, et Ziska en fit une

forteresse capable de soutenir les plus rudes assauts. La plupart des Hussites, venus de la campagne, n'étaient d'abord armés que de fléaux, de faux, de fourches et d'autres instruments aratoires, mais ils inspiraient à leurs ennemis une terreur indescriptible. Le nom seul de Ziska jetait l'épouvante dans leurs rangs. L'empereur Sigismond, secondé par Frédéric d'Autriche, ayant rassemblé une armée de 100,000 hommes, en suite d'une croisade prêchée contre les Hussites, marcha d'abord sur Prague dont il s'empara et où il mit à mort ceux des sectaires qu'il put y trouver. Ensuite il attaqua le Tabor, mais après une lutte longue et acharnée, l'armée allemande fut mise en fuite, laissant son camp aux mains de Ziska. Une nouvelle armée de 150,000 hommes fut envoyée contre lui. Elle ravagea cruellement le pays, brûlant les prisonniers qu'elle faisait, qu'ils fussent Hussites ou non : il suffisait d'être Bohémien pour être déclaré hérétique.

Nous citerons seulement un fait qui montre d'un côté la cruauté des soldats de Sigismond, partisans de Rome, et de l'autre la fermeté de ceux qui, ne prenant point de part aux combats, souffraient pour la vérité. Un détachement de l'armée allemande prit par trahison le pasteur d'Arndostewiez, nommé Wenceslas, homme pieux et généralement aimé. On l'amena à l'armée, avec son vicaire, sous prétexte qu'ils étaient Hussites. Ils furent envoyés à l'évêque qui les renvoya au général. Après les avoir accablés de mauvais traitements, on les somma d'abjurer leur hérésie, sous peine d'être brûlés. Wenceslas répondit : « L'Évangile veut que le peuple boive à la coupe du Seigneur. La primitive Église l'a fait, et notre missel (1) le prescrit. Effacez donc l'Écriture ; anéan-

(1) Livre de messe, renfermant le rituel à suivre, les

tissez l'Évangile... » A ces mots, un soldat le frappa au visage avec son gantelet de fer, si violemment que le sang jaillit. Le lendemain on le conduisit au bûcher avec son vicaire, trois paysans âgés, et quatre enfants de 7 à 11 ans qui avaient confessé leur foi avec une grande fermeté. On les sollicita encore une fois d'avoir pitié d'eux-mêmes et d'abjurer leur erreur afin de sauver leur vie. Wenceslas répondit : « A Dieu ne plaise que nous cédions à vos paroles. Nous sommes prêts à souffrir une telle mort, non pas une fois, mais cent fois, s'il était possible, plutôt que de renier la vérité de l'Évangile, qui est plus claire que le soleil. » On mit le feu au bûcher ; Wenceslas prit les enfants dans ses bras, comme un berger porte ses tendres agneaux, les serra contre lui et chanta avec eux un cantique au milieu des flammes. Les enfants furent bientôt étouffés, et Wenceslas après eux rendit l'esprit, s'étant montré fidèle jusqu'à la mort, et prêt à recevoir la couronne de vie promise par le Seigneur à ses fidèles témoins. (Apocalypse II, 10.)

Ziska et les Taborites avaient pris l'offensive. Ceux-ci se déclaraient les élus de Dieu et prétendaient que tout leur appartenait, qu'ils avaient le droit de s'emparer des biens de leurs ennemis, qu'ils comparaient aux Moabites et aux Ammonites, et qu'ils pouvaient les mettre à mort. Guerre affreuse où l'on ne faisait pas de quartier ! Chose horrible que l'on prit le nom du Seigneur pour justifier de telles choses. Les Taborites vainqueurs parcouraient le pays, brûlant les églises et les monastères, tuant les prêtres et les moines, détruisant tout ce qui portait la marque de l'Église romaine. Un prêtre avait séduit

prières à dire, les portions de l'Écriture à lire et les cérémonies à accomplir aux différents temps de l'année.

la sœur favorite de Ziska, et il ne pouvait oublier cet outrage. Les Taborites se rendirent ainsi maîtres de toute la Bohême et pénétrèrent même jusqu'en Autriche et en Allemagne.

(A suivre)



Le zayat birman

(Suite et fin de la page 86.)

Le jour suivant l'officier passa de l'autre côté de la route, et sans le jeune garçon. Il en fut de même le second jour et le troisième. Mais le quatrième matin, l'enfant plein de vivacité gravit les marches du zayat, suivi de son père toujours grave et digne. Le jeune garçon avait un nouveau turban sur lequel il portait un plateau rouge contenant une grappe de bananes dorées, qu'il déposa aux pieds de Mr Judson. Le père, après un salut courtois, prit place sur la natte.

« Vous êtes le prêtre étranger, » dit-il, après avoir fait signe à son fils de s'asseoir auprès de lui.

« Je suis un missionnaire, » dit le Dr Judson.

« Et ainsi, » répliqua l'officier en souriant, « vous apprenez aux gens à croire en Jésus-Christ. Mon petit garçon que voici a entendu parler de vous, monsieur, » ajouta-t-il d'un ton insouciant (mais pas assez insouciant pour que le missionnaire ne pût y découvrir quelque inquiétude), « et il désire beaucoup apprendre quelque chose touchant Jésus-Christ. C'est une belle histoire que vous racontez de Lui — plus belle, je pense, qu'aucune de nos fables, et vous ne devez pas craindre de la présenter sous ses plus brillantes couleurs, car mon Moug Moug ne verra naturellement jamais la folie de cette histoire. »

« C'est votre pensée, » dit le Dr Judson ; « à quelle histoire particulière faites-vous allusion ? »

« Eh bien, c'est cette étrange histoire touchant une personne que vous nommez Jésus-Christ — un grand prince, ou quelque chose de semblable — qui, dites-vous, est mort pour nous, pauvres gens que nous sommes. Ce beau conte a tout à fait ravi le petit Moug Moug. »

« Je pense que vous êtes un paramat. »

« Non ! oh non ; je suis un vrai et fidèle adorateur du seigneur Gautama. Mais naturellement, ni vous ni moi ne croyons toutes les fables de nos religions respectives. »

« Ne craignez-vous pas que mon enseignement ne fasse du mal à l'enfant ? » demanda Dr Judson.

« Après tout, vous êtes un très honnête homme, » dit le visiteur en souriant, puis se tournant vers l'enfant, il ajouta d'un ton mêlé de tendresse et de crainte : « Rien ne peut faire du mal au petit Moug Moug, monsieur. »

« Mais, » répliqua Dr Judson, « que penserez-vous si je vous dis que tout ce que je prêche, je le crois aussi fermement que je crois que vous êtes assis sur la natte devant moi, et que l'unique désir de mon cœur est que tous le croient, y compris vous et votre enfant ? »

Le père essaya de sourire, mais il sembla penser qu'il aurait tort de le faire, et il répondit tranquillement : « J'ai entendu parler d'un écrit que vous possédez ; avec votre permission, je l'emporterai à la maison, et le lirai à Moug Moug. »

« Sah-ya, » dit solennellement Dr Judson en lui tendant un traité qu'il avait pris sur la table, « avec ceci je place dans vos mains la clef de la vie et du bonheur éternels. Cette âme active, intelligente qui est en vous, ne peut être destinée à passer dans une

autre vie, dans le corps d'un chien, d'un singe ou d'un ver. Dieu l'a faite pour un but plus élevé. J'espère et je demande à Dieu de vous rencontrer tous deux, beaux et purs et glorieux, dans un monde en dehors des atteintes de la douleur et de la mort, et par-dessus tout du péché »

L'enfant jusqu'alors était resté immobile comme une statue, ses yeux, habituellement toujours en mouvement, étaient restés fixés sur Dr Judson. A ces dernières paroles cependant, il se leva vivement et s'écria :

« Papa, papa, écoute-le ! Aimons tous deux le Seigneur Jésus-Christ. Ma mère l'aimait, et dans la cité d'or des bienheureux elle nous attend. »

« Je dois partir, » murmura l'officier d'une voix rauque, en essayant de se lever.

« Prions, » dit le missionnaire en s'agenouillant. L'enfant plaça ses deux mains sur son front et courba la tête jusqu'à terre, tandis que le père restait assis. Mais à mesure que Dr Judson priait, la tête du Sah-ya graduellement s'inclinait, et plaçant ses coudes sur ses genoux, il se couvrit le visage de ses mains. Quand la prière fut terminée, il se leva, prit l'enfant par la main, salua silencieusement et partit.

Le missionnaire, après cette entrevue, le vit souvent passer devant son zayat, mais le Sah-ya se contentait de le saluer, comme s'il désirait éviter de faire plus ample connaissance. L'enfant n'était pas souvent avec lui ; mais parfois le petit homme venait un moment en courant pour demander un livre, et le missionnaire pouvait remarquer son air pensif.

Sur ces entrefaites, le terrible fléau des nations de l'Orient, le choléra, avait fait son apparition, et il sévit dans la ville avec sa puissance dévastatrice habituelle. On alluma des feux qui brûlaient nuit et jour devant les maisons, tandis que d'immenses processions remplissaient les rues et les faisaient

retentir du bruit des gongs, des tambours et des tantams pour chasser les mauvais esprits, et arrêter ainsi les progrès de la maladie, comme le pensaient les natifs dans leur ignorance et leur aveuglement. Le zayat du Dr Judson fut fermé par manque de visiteurs, et lui et son aide s'occupèrent à soigner les malades et les mourants.

Enfin, une nuit, à une heure très avancée, comme tout était silencieux et que le missionnaire fatigué prenait quelque repos, il fut réveillé par son fidèle assistant qui lui criait :

« Maître ! maître ! on vous demande. »

Le choléra avait déjà emporté un grand nombre des habitants de la ville, et maintenant il était entré dans la maison du Sah-ya. Le missionnaire se hâta de s'y rendre, et gagna à travers une foule de parents et de serviteurs une chambre intérieure où de grands cris et des gémissements annonçaient que la mort était entrée avant lui. Quelques moments de plus, et il était devant le corps inanimé du petit garçon.

« Il est allé dans la cité d'or, » murmura une voix tout près de son oreille ; « pour fleurir à jamais au milieu des lis royaux du paradis. »

En se tournant, il vit une femme d'âge moyen tenant sur sa bouche un éventail de feuille de palmier, et craignant de prononcer à haute voix toutes les paroles qu'elle énonçait pourtant distinctement. C'était la même personne qu'il avait vue suivant le petit Moug Moug et son père. Elle ajouta :

« Il adorait le vrai Dieu, et se confiait dans le Seigneur, notre Rédempteur, le Seigneur Jésus-Christ. Il pria et fut exaucé. Il était las, bien las, et dans la souffrance ; mais le Seigneur l'aimait, et le prit à Lui, afin qu'il fût un petit agneau pour toujours dans son sein. »

« Depuis combien de temps est-il délogé ? »

« Environ une heure, maître. »

« Avait-il sa connaissance ? »

« Oui, et il était rempli de joie. »

« De quoi parlait-il ? »

« Seulement du Seigneur Jésus-Christ, dont il semblait voir la face. »

« Et son père ? » demanda Dr Judson.

« Ah ! mon seigneur ! mon noble seigneur ! Il s'en va aussi. Venez, maître, et voyez. »

« Qui est-ce qui m'a fait chercher ? »

« Votre servante, maître. »

« Ce n'est pas le Sah-ya ? »

« Il était à l'agonie ; il n'aurait pas pu le faire, s'il l'avait voulu. »

« Mais comment avez-vous osé ? »

« Dieu était ici, » répondit-elle, et un sourire céleste illumina sa face brune.

Ils entrèrent dans la chambre voisine. Là, étendu sur sa couche, gisait le noble Sah-ya dans la dernière période de la maladie.

« Je suis peiné de vous voir ainsi, » dit le visiteur. Les lèvres remuèrent, mais sans émettre aucun son.

« Vous confiez-vous dans le seigneur Gautama, dans un moment comme celui-ci ? » demanda le missionnaire doucement mais avec intérêt. Les yeux étaient ouverts et avec un regard de douleur et de désappointement, il laissa tomber ses mains sur sa couche.

« Seigneur Jésus, reçois son esprit ! » s'écria Dr Judson.

Un sourire passa sur le visage du mourant, comme si ce précieux Nom lui était cher. Son doigt montra le ciel, puis sa main retomba lourdement sur sa poitrine ; son esprit s'était envolé.

« Et qui êtes-vous, » demanda Dr Judson en s'a-

dressant à la femme, « que vous ayez osé vous exposer en m'amenant ici ? »

« Passez, et je vous le dirai. Voyez, » dit-elle doucement, et presque suffoquée par la douleur, en soulevant en même temps le drap qui couvrait le cher enfant. Dr Judson regarda, et sur sa poitrine se trouvait un exemplaire de l'évangile de Matthieu.

« Il l'a placé là lui-même de sa chère petite main. Amaï ! amaï ! ai ! » et sa voix se perdit de nouveau dans une explosion de douleur.

« J'étais, » continua-t-elle, « la nourrice de sa mère. Elle avait reçu ce livre de vous. Elle croyait que mon maître l'avait brûlé ; mais il l'avait gardé, et il se peut qu'il l'ait étudié. Pensez-vous qu'il soit devenu un vrai croyant ? »

« Qui a-t-il invoqué à ce dernier moment ? » demanda Dr Judson.

« Le Seigneur Jésus-Christ ; j'en suis sûre. Pensez-vous que le Seigneur ait voulu le recevoir ? »

« Avez-vous jamais lu l'histoire du brigand qui fut crucifié avec le Seigneur ? »

« Oh ! oui. Je l'ai lue aujourd'hui même à Moung Moung. Il tenait le livre de sa mère quand la maladie l'a frappé, et il l'a gardé dans sa main tout le temps. Oui, je me rappelle que le Seigneur Jésus-Christ est aussi miséricordieux aujourd'hui qu'il l'était alors. Et ainsi, » s'écria-t-elle, « ils sont tous maintenant avec Christ là-haut. Oh ! c'est presque trop beau pour le croire ? »

« Mais où avez-vous appris à connaître cette religion, Wah-aa ? » demanda Dr Judson.

« Ma maîtresse me l'a enseignée, et elle m'a fait promettre d'instruire l'enfant quand il serait assez grand, puis d'aller vers vous afin d'avoir plus d'enseignements. Mais j'étais seule et j'avais peur. Quelquefois j'allais jusqu'au gros bananier qui est au coin, puis je

me glissais loin, tellement tremblante de terreur que j'avais peine à me tenir debout. A la fin j'ai rencontré Ko-Shway-bay, et il m'a promis de garder mon secret, et m'a donné des livres et m'a appris comment il faut prier, et depuis j'ai toujours pris courage. Je ne me soucierais pas beaucoup maintenant si l'on me découvrait et que l'on me tuât. Combien ce serait beau d'aller dans le paradis. Je pense que j'aimerais y aller cette nuit même, si le Seigneur voulait m'y prendre. »

« Et plusieurs viendront de l'orient et de l'occident, du nord et du midi, et ils s'assiéront dans le royaume de Dieu, » de ce Sauveur dont le précieux Nom leur aura été annoncé par ses serviteurs. (Luc XIII, 29.)



Le désir d'un enfant

Seigneur Jésus, Toi qui nous aimes,
Je viens à Toi, moi, faible enfant,
Te demander, grâce suprême,
Que je devienne obéissant.

J'aime bien mon père et ma mère,
Et cependant, oh ! bien souvent,
Malgré mon désir de leur plaire,
Je suis volontaire et méchant.

Je voudrais toujours, à l'école,
Savoir bien toutes mes leçons ;
Mais mon esprit léger, frivole,
S'égare de bien des façons.

Avec mes sœurs, avec mon frère,
Je devrais être aimable et doux,
Mais plus d'une fois en colère
Je leur fais du chagrin à tous.

Seigneur Jésus, oh ! par ta grâce,
 Soumets à Toi mon méchant cœur,
 Pour que je marche sur ta trace,
 Humble et docile, ô mon Sauveur !



Réponses à la question du mois de mai

Les paraboles du Seigneur rapportées dans l'évangile de Matthieu sont, dans le chapitre XIII :

La parabole du *sèmeur* (vers. 3-9) ; celle de *l'ivraie* semée parmi le blé (vers. 24-30) ; celle du *grain de moutarde* qui devient un grand arbre (vers. 31-32) ; celle du *levain* (vers. 33) ; celle du *trésor* caché dans un champ (vers. 44) ; celle du *marchand* qui cherche de belles *perles*, et qui en trouve une de très grand prix (vers. 45, 46) ; celle du *filet* qui ramène toute sorte de poissons. (vers. 47-50.)

Puis nous trouvons la parabole de ce qui sort de la *bouche*, et celle d'*aveugles* conduisant d'autres aveugles (chap. XV, 11-20) ; la parabole de la *brebis égarée* (chap. XVIII, 12, 13) ; celle du *méchant esclave* (vers. 23-35) ; celle du *maître de maison* qui loue des ouvriers pour sa vigne (chap. XX, 1-16) ; celle des *deux fils* (chap. XXI, 28-32) ; celle du *maître de la vigne* et des *cultivateurs* (vers. 33-44) ; celle des *noces* du fils du roi (chap. XXII, 1-14) ; celle du *figuier* (chap. XXIV, 32) ; celle des *dix vierges* (chap. XXV, 1-13), et enfin celle des *talents*. (vers. 14-30.)

Questions pour le mois de juin

Cherchez les différents endroits où il est parlé des *corbeaux*, et dites dans quelles circonstances.

De même pour les *colombes*.



Au printemps

Les bois se parent de verdure,
Les prés sont émaillés de fleurs ;
Tout rit aux yeux dans la nature,
Et dit ta gloire, ô Créateur !

L'oiseau caché dans le feuillage
Fait éclater son joyeux chant,
Qui monte au ciel comme un hommage
Qu'il rend à Dieu, le Tout-puissant.

Le clair ruisseau sous la ramure,
Courant à travers le grand bois,
Unit son argentin murmure
Au concert de toutes les voix,

Qui proclament, ô Dieu suprême !
Et ton pouvoir et ta grandeur ;

Ta sagesse, ta honté même,
De tous les biens, Dispensateur!

Mais nous, enfants, notre cantique
Au-dessus de toutes ces voix,
Célèbre l'œuvre magnifique
De Jésus-Christ mort sur la croix.



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE JOSAPHAT (*suite*)

(1 *Rois XXII, 41-45; 2 Chroniques XVII-XX*)

LA MÈRE. — Nous avons vu, Sophie, comment Josaphat proclama un jeûne en apprenant que de nombreux ennemis étaient venus contre lui. Tout le peuple s'assembla pour chercher du secours auprès de l'Éternel. C'était un beau spectacle, n'est-ce pas, de voir tous les hommes de Juda avec leurs femmes et même leurs petits enfants, se tenant devant leur Dieu pour l'implorer, et s'attendant à Lui?

SOPHIE. — Oui, maman, et l'Éternel devait être content de voir son peuple dans cette disposition. Mais ne dirent-ils rien, ne prièrent-ils pas?

LA MÈRE. — Sans doute ils invoquèrent leur Dieu, mais ce fut Josaphat, le roi, qui, comme chef du peuple, présenta sa requête au nom de tous. Il se tint debout au milieu de ceux de Juda et de Jérusalem rassemblés, dans la maison de l'Éternel (1), devant le nouveau parvis, et là il supplia l'Éternel.

(1) La maison de l'Éternel se composait du temple lui-même où personne que les sacrificateurs ne pouvait entrer. Puis autour il y avait les cours, les portiques, le parvis, où avait accès le peuple. La scène se passe donc en dehors du temple proprement dit.

SOPHIE — Je me rappelle, maman, que Salomon se tint aussi au milieu du parvis quand il fit la dédicace du temple, et que là il fit une longue prière.

LA MÈRE. — C'est vrai, et nous pouvons remarquer que parmi les demandes qu'il adressa à l'Éternel, il y en a une qui concerne le cas où le peuple aurait une guerre contre ses ennemis. Voici ce que dit Salomon : « Lorsque ton peuple sortira pour la guerre contre ses ennemis, par le chemin par lequel tu l'auras envoyé, et qu'ils te prieront en se tournant vers cette ville que tu as choisie et vers la maison que j'ai bâtie pour ton nom : alors, écoute des cieus leur prière et leur supplication, et fais-leur droit » (1).

SOPHIE. — Josaphat se souvenait peut-être de cela.

LA MÈRE. — C'est bien possible, Sophie ; et comme nous le verrons, l'Éternel, plus de cent ans après, exauça la requête de Salomon en faveur de Josaphat. Examinons la prière de ce saint roi. Il commença par exalter la grandeur de Dieu et rappeler ce qu'il était pour Israël : « Éternel, Dieu de nos pères ! » dit-il, « n'es-tu pas le Dieu qui es dans les cieus, et n'est-ce pas toi qui domines sur tous les royaumes des nations ? Et en ta main est la puissance et la force, et nul ne peut te résister. » C'est ainsi, mon enfant, qu'en nous approchant de Dieu pour le prier, nous avons tout d'abord à nous souvenir de ce qu'il est dans sa grandeur, nous rappeler sa puissance et sa majesté, afin de l'invoquer « avec révérence et avec crainte » (2), et à nous souvenir aussi de ce qu'il est pour nous, le Père qui nous aime, afin que nous soyons pleins de confiance en le priant. En disant : « Dieu de nos pères, » Josaphat rappelait que l'Éternel s'était déclaré lui-même comme étant le Dieu

(1) 2 Chroniques VI, 34, 35. — (2) Hébreux XII, 28.

d'Israël (1) qui avait délivré son peuple et qui veillait sur lui. Après cela, Josaphat rappelle dans sa prière ce que Dieu avait fait pour son peuple : « N'est-ce pas toi, notre Dieu, qui as dépossédé les habitants de ce pays devant ton peuple Israël, et qui l'as donné pour toujours à la semence d'Abraham, ton ami ? » L'Éternel avait fait deux choses pour Israël : Il avait dépossédé les nations coupables de Canaan pour donner ce pays aux Israélites, et c'était gratuitement et non à cause de quelque mérite qui fût en eux (2), et il avait promis à Abraham que ce serait une possession perpétuelle (3). Josaphat se souvenait de cela, et il le présente à Dieu comme un motif pour que sa prière soit exaucée. Et ainsi, dans nos prières, nous nous souvenons de ce que Jésus a opéré pour nous et nous présentons nos requêtes à Dieu au nom de Celui qui nous a sauvés et qui nous a dit : « Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai » (4) ; car nous, nous n'avons aucun mérite.

SOPHIE. — Chère maman, c'est un bien beau titre que celui qui est donné à Abraham — « ton ami » — l'ami de Dieu.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. L'Éternel lui-même le lui donne en Ésaïe, où nous lisons : « Et toi, Israël, mon serviteur, Jacob, que j'ai choisi, semence d'Abraham, *mon ami* » (5). L'Éternel traitait en effet Abraham comme son ami, lorsqu'il lui disait : « Cacherais-je à Abraham ce que je vais faire » (6) ? On dit tout à un ami, et c'est ce que Dieu fait à l'égard

(1) Exode XX, 2. — (2) Deutéronome IX, 4-6.

(3) Genèse XVII, 8.

(4) Jean XIV, 13; XVI, 23.

(5) Ésaïe XLII, 8.

(6) Genèse XVIII, 17.

d'Abraham. Eh bien, c'est aussi ce que fait le Seigneur Jésus envers ses bien-aimés disciples. Il veut bien nous appeler ses amis. Lis dans l'évangile de Jean, chap. XV, vers. 14, 15.

SOPHIE (*lit*). — « Vous êtes mes amis, si vous faites tout ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père. » C'est bien précieux pour nous, chère maman. Et même une petite fille comme moi, Jésus veut bien que je sois son amie ! Comme cela donne le désir de Lui obéir !

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et pour montrer la grandeur de son amour pour ses amis, il a donné sa vie : « Personne, » dit le Seigneur, « n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis. » Toute la parole de Dieu nous montre la grâce merveilleuse du Seigneur et l'intimité dans laquelle il veut bien nous admettre. Nous pouvons tout Lui dire dans la prière, et Lui nous communique ses pensées par son Esprit et sa Parole. Josaphat, en rappelant à Dieu Abraham son ami, fait appel à son cœur ; puis il continue ainsi : « Et ils y ont habité (dans le pays) et l'y ont bâti un sanctuaire pour ton nom, disant : S'il nous arrive du mal, épée, jugement, ou peste, ou famine, et que nous nous tenions devant cette maison et devant toi, car ton nom est dans cette maison, et que nous criions à toi à cause de notre angoisse, tu écouteras et nous sauveras. »

SOPHIE. — Oh ! maman ; maintenant je vois bien que Josaphat se rappelait la prière de Salomon.

LA MÈRE. — Tu as raison ; et il se souvenait sans doute aussi de la réponse que l'Éternel fit à la requête de Salomon : « L'Éternel apparut de nuit à Salomon, et lui dit : J'ai entendu ta prière... mes

yeux seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière qu'on fera de ce lieu » (1).

SOPHIE. — Et nous, maman, nous pouvons nous souvenir quand nous prions, des promesses que le Seigneur nous a faites, n'est-ce pas ? Il a dit : « Demandez, et il vous sera donné » (2).

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. L'apôtre Jean dit aussi : « C'est ici la confiance que nous avons en lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute » (3). Josaphat pouvait aussi se souvenir des paroles de l'Éternel par la bouche de son grand ancêtre David : « Invoque-moi au jour de la détresse : je te délivrerai, et tu me glorifieras » (4) ; paroles bien précieuses pour nous aussi. Josaphat, après cela, expose à l'Éternel l'objet de sa requête : « Maintenant, » dit-il, « voici, les fils d'Ammon et de Moab, et ceux de la montagne de Schir, chez lesquels tu ne permis pas à Israël d'entrer lorsqu'ils venaient du pays d'Égypte (car ils se détournèrent d'eux et ne les détruisirent pas), les voici qui nous récompensent en venant pour nous chasser de ton héritage que tu nous as fait posséder. » Malgré la bonté de Dieu qui les avait épargnés, ils étaient toujours restés ennemis du peuple de Dieu et par conséquent ils étaient ennemis de Dieu. Ne t'en rappelles-tu pas quelques exemples ?

SOPHIE. — Oui, maman, Balak, roi de Moab, avait voulu faire maudire Israël par Balaam, et Jephthé eut à combattre les Ammonites qui étaient venus faire la guerre à Israël (5).

LA MÈRE. — Josaphat reconnaît encore que c'est l'Éternel qui les a mis en possession du pays. Quelle

(1) 2 Chroniques VII, 12-15. — (2) Matthieu VII, 7.

(3) 1 Jean V, 14. — (4) Psaume L, 15.

(5) Nombres XXII, 5, 6; Juges X, 9.

audace de vouloir les en chasser ! C'était s'opposer à Dieu. Aussi Josaphat dit-il en s'appuyant sur cela : « O notre Dieu, ne les jugeras-tu pas ? » c'est-à-dire : Ne nous délivreras-tu pas en exerçant ton jugement sur eux, à cause de leur injustice ? Il dit : « notre Dieu ; » il fait ainsi appel à Celui qui avait déclaré qu'il était le Dieu d'Israël et qui ne pouvait manquer de prendre en main la cause de son peuple, injustement attaqué. Et Josaphat, en même temps, bien qu'aux yeux du monde il eût la force suffisante pour se défendre avec sa nombreuse armée, reconnaît son impuissance pour vaincre ces ennemis : « Car il n'y a point de force en nous devant cette grande multitude qui vient contre nous, et nous ne savons ce que nous devons faire ; mais nos yeux sont sur toi. » Point de force pour agir, point de sagesse pour savoir de quelle manière s'y prendre, telle est la situation que Josaphat avoue comme celle d'Israël. Voilà aussi, mon enfant, notre situation devant les nombreux et puissants ennemis qui sont contre nous ; ce n'est pas la chair et le sang, mais Satan et ses anges avec leurs ruses, le monde avec ses attraits d'une part, ses moqueries et ses dédains d'une autre, notre méchant cœur avec ses convoitises. Mais si Dieu est pour nous et avec nous, qui sera contre nous ? Josaphat dit : « Mais nos yeux sont sur toi, » c'est-à-dire nous nous attendons à toi, nous comptons sur toi pour que tu agisses, que tu nous fortifies, que tu nous montres ce que nous avons à faire. Et c'est ce que nous devons dire aussi dans les difficultés et les tentations : « Nos yeux sont sur toi. » Lis ce que dit David, dans le Psaume XXXIV, 5 et 6.

SOPHIE (*lit*). — « Ils ont regardé vers lui, et ils ont été illuminés, et leurs faces n'ont pas été confuses. Cet affligé a crié ; et l'Éternel l'a entendu, et l'a sauvé de toutes ses détresses. »

LA MÈRE. — Josaphat fit l'expérience de cette bonté et de cette fidélité de Dieu, comme nous le verrons la prochaine fois, si le Seigneur le permet, et nous aussi nous la ferons en toute circonstance, si nous arrêtons nos yeux sur Dieu.

SOPHIE. — Oui, maman, et je suis toute réjouie en pensant à ce que tu as dit que, dans cette assemblée qui se tenait devant l'Éternel, il y avait aussi les enfants qui pouvaient se joindre à la prière de Josaphat. Ainsi, nous autres enfants, nous pouvons nous associer aux prières et aux louanges qui se font entendre et montent à Dieu dans les réunions. Et je désire beaucoup, chère maman, faire ce que Josaphat dit, avoir les yeux de mon âme tournés vers Jésus.

L'heureux jeune malade

Par une belle matinée de juin, une femme veuve dont les vêtements décelaient l'humble condition, promenait à une certaine distance de la ville un jeune garçon couché dans une poussette et soutenu par des coussins. Les traits pâles et amaigris de celui-ci portaient les traces d'une longue souffrance ; mais il paraissait jouir intensément du soleil du matin, de l'air frais, de la verdure des prés, du parfum des fleurs et du gazouillement des oiseaux dans les arbres. Une expression de grande paix se lisait aussi sur sa figure.

Une dame qui cheminait dans la même direction fut frappée de l'air heureux de ce jeune garçon, contrastant avec son état visible d'infirmité. Combien n'y a-t-il d'enfants, garçons ou filles, qui, lorsqu'ils sont malades, deviennent excessivement fatigants pour ceux qui les entourent, à cause de leur mau-

vaise humeur et de leur impatience ! Au contraire, les yeux de notre jeune infirme, toutes les fois qu'ils s'arrêtaient sur le visage de sa mère, disaient clairement toute son affection et sa reconnaissance pour elle.

La dame éprouva un grand désir de faire la connaissance de la mère et de son fils. S'approchant d'eux, elle dit à la veuve : « Le pâle mais heureux visage de votre fils me frappe beaucoup ; j'aimerais à savoir quelque chose de lui. Voulez-vous que nous nous asseyions un moment sous cet arbre, et vous me direz quelque chose de son histoire. »

La veuve y consentit et, plaçant la petite voiture où était son enfant de manière à ce qu'il pût jouir des rayons du soleil et du paysage, elle s'assit auprès de sa nouvelle connaissance. Le récit ne fut pas long. Une chute qu'il avait faite dans sa première enfance, l'avait rendu, après de longues souffrances, de robuste qu'il était, un pauvre enfant infirme, frêle et délicat.

« Il ne peut ni jouer, ni se promener avec les autres enfants, » ajouta la mère, tandis que des larmes remplissaient ses yeux ; « il est tout heureux quand je puis lui faire faire une promenade dans sa voiture, avant d'aller à mon ouvrage. Pour lui procurer ce plaisir, je me lève plus tôt, et les courts moments que nous passons ensemble, sont notre plus grande joie ici-bas. »

« Ce doit être un grand fardeau pour vous avec toutes vos autres occupations, » dit la dame.

« Oh ! non, » s'écria la mère ; « c'est mon plus grand bonheur. Le Seigneur me console dans toute mon affliction. Le cher garçon est si affectueux et si gai ; il est le rayon de soleil de ma pauvre demeure. Je bénis le Seigneur de me l'avoir donné. »

Quelle leçon pour nos jeunes lecteurs ! Êtes-vous,

chers enfants, semblables à ce jeune garçon : la joie de vos parents, le rayon de soleil de vos demeures ?

La veuve continua : « Chaque matin, avant d'aller à mon ouvrage, je dispose sur une petite table à côté de lui, toutes les choses dont il peut avoir besoin ; et quand ma fille et moi nous rentrons, nous apercevons toujours son heureuse figure à la fenêtre. Il se montre si réjoui de nous voir que j'oublie toute ma fatigue, et je remercie le Seigneur de tout mon cœur de me donner encore tant de jouissances. »

Tandis qu'elle parlait, la dame considérait avec un nouvel intérêt le jeune infirme. S'adressant ensuite à lui : « Ne vous trouvez-vous pas bien solitaire à la maison tout le jour pendant que votre mère et votre sœur sont loin, et ne vous ennuyez-vous pas ? » lui demanda-t-elle.

« Oh ! non, » répondit-il avec un doux sourire ; « je ne m'ennuie jamais. Je suis heureux, car Dieu est si bon pour moi ! Il m'a donné une chère mère et une chère sœur qui m'aiment et me soignent ; je l'en remercie chaque jour. Et puis j'ai ma Bible que je lis, ainsi que les petits livres que Lucie m'apporte. Et le mercredi et le samedi, les garçons du voisinage viennent me voir et me lisent quelque chose. J'ai aussi sur la fenêtre un rosier magnifique qui fleurit chaque mois. Je donne la première rose à ma mère, la seconde à Lucie, et les autres à mes jeunes amis. C'est là tout ce que je puis donner. Si vous venez me voir, je serai bien heureux de vous en offrir une. »

« C'est bien aimable à vous, mon enfant, » dit la dame, « et je vous remercie. J'irai demain voir votre rosier. »

Madame B. se rendit donc le lendemain chez la veuve. Jacques était assis devant la fenêtre, guet-

tant l'arrivée de sa nouvelle amie. Sur la table, près de lui, étaient une Bible, un livre de cantiques et quelques autres livres, avec des morceaux de bois dont Jacques se servait pour fabriquer de petits jouets dont quelques-uns étaient suspendus aux murs. Le beau rosier répandait dans la chambre son agréable parfum.

Après avoir jeté un regard d'intérêt sur toutes ces choses, Mme B. s'assit à côté du jeune infirme et lui dit : « La vie n'est-elle pas souvent un grand fardeau pour vous, mon ami ? »

« Quelquefois, » répondit-il, « parce que j'éprouve fréquemment de fortes douleurs. Il me faut alors rester dans mon lit durant de longues journées ; mais je pense au Seigneur Jésus et au temps où je ne serai plus ni fatigué, ni souffrant. »

« Vous ne craignez donc pas de mourir ? »

« Oh ! non, madame. Il me semble qu'il n'y a pas de mort pour moi, parce que je vais aller au ciel. Là seulement je commencerai vraiment à vivre ; là je ne serai plus infirme, et là je serai pour toujours avec ma mère et Lucie dans la glorieuse cité où se trouve Jésus, l'Agneau de Dieu. Le Seigneur m'est déjà très précieux ; mais alors combien je l'aimerai mieux que maintenant ! Oh ! comme ce sera beau ! »

Mme B. l'écoutait toute surprise et lui demanda : « Avez-vous toujours été aussi heureux, mon enfant ? »

« Non, madame, » répondit l'infirmes. « J'ai craint la mort autrefois ; mais maintenant je sais que le Seigneur Jésus m'aime, qu'il est mort sur la croix pour ôter tous mes péchés, et qu'il m'a préparé une place auprès de Lui dans le ciel. Quand je suis seul, je pense souvent à Lui, et je prie pour ceux que je connais afin qu'ils croient aussi en Lui. Je ne vivrai plus longtemps. Chaque matin, quand ma mère s'en

va, je la suis des yeux jusqu'à ce qu'elle tourne ce coin de rue, parce que je pourrais bien ne plus la revoir ; mais je ne le lui dis pas pour ne pas l'affliger. Aussi longtemps que je resterai ici-bas, je désire être « son rayon de soleil, » comme elle m'appelle souvent. »

Mme B. resta longtemps avec son jeune ami, prenant plaisir à voir sa foi simple et son heureux état d'âme. Elle revint souvent auprès de lui, et contribua ainsi à réjouir les derniers jours du jeune malade. Ce furent en effet ses derniers jours, bien qu'elle ne s'en doutât point. Peu de semaines après sa première visite, on vint lui annoncer qu'il était très malade. Elle se rendit immédiatement chez la veuve, et arriva juste à temps pour entendre les dernières paroles de Jacques : « Je vais à la maison, vers mon précieux Sauveur, » et avec un brillant sourire et une joie céleste empreinte sur son pâle visage, il s'endormit pour « être avec Christ, ce qui est beaucoup meilleur. »

Heureux garçon ! Délivré pour toujours des peines et des souffrances de cette vie, il attend dans le repos, auprès de Jésus, le moment de la glorieuse résurrection de vie.

Chers jeunes amis, êtes-vous comme cet heureux jeune malade ? Avez-vous mis comme lui votre confiance en Jésus qui est mort pour vous sauver ? Vous n'êtes peut-être ni malades, ni infirmes, mais forts et bien portants. Cela empêche-t-il que vous ayez besoin du salut ? La mort saisit les jeunes et les bien portants comme les vieillards et les malades. Un accident quelconque ou une maladie subite survient, et l'on est couché dans le cercueil. N'aimerez-vous pas avoir dès maintenant une place dans la maison du Père céleste ? Venez à Jésus, et il vous la donnera.

Et vous, jeunes lecteurs chrétiens, voyez quelle

était la patience de ce jeune infirme ; quelle était son affection pour sa mère et sa sœur, et comment dans sa faiblesse il cherchait à faire plaisir aux autres et leur donnait « ce qu'il pouvait leur donner. » N'est-ce pas un exemple à imiter ?

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

LA GUERRE DES TABORITES (*suite*)

Le pape Martin V fit prêcher une nouvelle croisade contre eux. Des milliers d'hommes accoururent dans l'espoir de gagner les indulgences promises. Quatre armées commandées par le cardinal Julien, envahirent en même temps la Bohême. Mais la victoire suivait partout Ziska, qui, bien qu'il eût perdu son second œil au siège de la ville de Raby, n'en continuait pas moins à conduire ses soldats avec succès contre leurs ennemis. On ne comprenait pas qu'avec des forces comparativement faibles, les Bohémiens pussent tenir tête à des armées composées de l'élite de l'Allemagne, les battre et les mettre en fuite. « Les Bohémiens ont fait preuve d'une admirable valeur, » dit un écrivain papiste ; « car l'empereur Sigismond n'a pu les réduire, bien qu'il ait mis sous les armes la moitié de l'Europe. » Deux fois le cardinal Julien fut témoin de la terreur qui saisissait même les princes et les généraux les plus braves, lorsqu'ils voyaient les Bohémiens s'approcher, bien qu'en beaucoup plus petit nombre que leurs troupes. Une fois, dès qu'ils parurent, les croisés, pris d'une frayeur panique, jetèrent leurs armes et s'enfuyèrent.

En vain Julien, le crucifix à la main, voulut-il les arrêter, les suppliant de faire volte-face. Lui-même fut entraîné dans la déroute et obligé de fuir sous le costume d'un simple soldat. Son chapeau et ses vêtements de cardinal, ainsi que la bulle du pape, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Julien, les yeux baignés de larmes, s'écria : « Ah ! ce ne sont pas les ennemis, mais nos péchés, qui nous font fuir ainsi. » Le concile de Bâle lui-même reconnut que la défaite des troupes impériales était l'effet d'un jugement de Dieu. Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, rien ne justifie les Hussites du fait d'avoir pris les armes pour se défendre ou pour soutenir leurs droits, même sous le prétexte de maintenir la vérité. « Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, » dit l'apôtre Paul. (2 Corinthiens X, 4.) Dieu appelle les siens à souffrir patiemment la persécution, en se remettant à Celui qui juge justement, comme l'a fait Christ, notre divin Modèle. (1 Pierre II, 21-23.) Le temps viendra où Dieu lui-même vengera le sang de ses fidèles témoins. (Apocalypse VI, 10.) Le résultat final de cette terrible guerre montre bien qu'elle ne pouvait être approuvée de Dieu. Mais Dieu tiendra compte de ceux qui comme Huss, Jérôme et d'autres, ont donné leur vie en témoignage à la vérité, au lieu de verser le sang de leurs adversaires.

L'empereur Sigismond voyant ses armées toujours battues par Ziska, finit par l'agrèer comme vice-roi de Bohême, avec un pouvoir absolu sur ce royaume. Ziska allait lui prêter serment lorsqu'il mourut de la peste en 1424. Deux frères, Procope le grand et Procope le petit, prirent le commandement des Hussites, et n'eurent au commencement pas moins de succès que Ziska. Mais des dissensions se manifestèrent parmi les Hussites. Les uns, que l'on nomma Calix-

tins, du mot *calix*, coupe, ne demandaient que l'usage de la coupe de la Cène pour tout le peuple et la liberté de lire les Écritures. Les autres, auxquels on conserva le nom de Taborites, allaient plus loin. Ils tenaient à tous les enseignements de Huss et réclamaient une entière réforme de l'Église. Ils en appelaient aux Écritures, rejetaient les ordres monastiques, la messe, le purgatoire, la confession, l'invocation des saints, le culte des reliques, le mérite des œuvres, etc. Rome profita habilement de ces dissentiments. Le concile de Bâle, tenu de 1431 à 1433, accorda, sous l'influence de Rokyzan, qui était un chef calixtin, l'usage de la coupe aux Hussites. Quatre articles nommés les *compactata* furent acceptés de part et d'autre. C'étaient : 1^o la Cène sous les deux espèces ; 2^o la libre prédication de la parole de Dieu par des ecclésiastiques régulièrement nommés ; 3^o l'administration, mais non la possession, des biens de l'Église par le clergé ; 4^o l'établissement d'une discipline rigoureuse tant pour les ecclésiastiques que pour le troupeau. Les Calixtins se montrèrent satisfaits, et un grand nombre d'entre eux abandonnèrent l'armée des Procopes. Ainsi affaiblie, elle perdit une bataille contre les troupes de l'empereur, et ses deux chefs furent tués. Sigismond put rentrer à Prague et chercha à rétablir la paix en faisant des promesses aux Hussites. Mais il recommença bientôt à les persécuter, à les priver de leurs églises, et l'on pouvait craindre de nouveaux troubles, lorsqu'il mourut en 1437.

L'UNITÉ DES FRÈRES

Un certain nombre des Taborites qui n'avaient pas accepté les *compactata* restèrent en armes. Après de longues luttes, ils furent vaincus par le roi

Podiebrad qui s'empara de leur forteresse en 1453 et la détruisit. La plupart périrent misérablement ; le reste se joignit à ceux qui n'avaient plus voulu prendre les armes, comprenant que c'est par la foi, la prière, la patience et les bonnes œuvres, qu'il faut combattre. Ceux-ci étaient maintenant persécutés par les Calixtins aussi bien que par les catholiques. Mais les Calixtins se virent bientôt enlever ce qui leur avait été accordé, de sorte qu'un certain nombre d'entre eux revinrent vers leurs frères.

En 1436, Rokyzan fut élu archevêque de Prague. Il avait été un des principaux Calixtins et, comme nous l'avons dit, c'est grâce à lui que les *compactata* avaient été obtenus. Une fois nommé archevêque, il chercha à persuader aux Calixtins d'abandonner l'usage de la coupe, bien que restant toujours lui-même plus ou moins hostile à la papauté. Cependant à la fin, comme nous le verrons, il se déclara tout à fait contre les Taborites. On voit en lui le triste exemple d'un apostat, au moins ses actes tendent à le montrer tel. Il avait été persuadé de la vérité des doctrines que maintenaient les Hussites, au point qu'il exhortait les vrais fidèles à se réunir en particulier, et qu'il les aidait en leur fournissant des livres. « Je sais que vos sentiments sont selon la vérité, » leur disait-il ; « mais si je soutenais votre cause, j'encourrais le même opprobre que vous. » Ainsi il reconnaissait ouvertement qu'il n'estimait pas « l'opprobre de Christ comme un plus grand trésor » que sa place d'archevêque. Il était bien loin de ressembler à Moïse qui choisissait d'être affligé avec le peuple de Dieu. (Hébreux XI, 25, 26.) Quelle leçon pour nous ! Le Seigneur a dit : « Quiconque ne porte pas sa croix, et ne vient pas après moi, ne peut être mon disciple. » (Luc XIV, 27.) Il demande qu'on le confesse sans crainte devant les hommes,

si l'on veut être reconnu de Lui. (Matthieu X, 32.)

Cependant Rokyzan obtint des États de Bohême que les Taborites pussent se retirer à Lititz sur les frontières de la Moravie et de la Bohême, pour y fonder une colonie où ils célébreraient leur propre culte et exerceraient leur propre discipline d'Église. C'est en 1451 qu'eut lieu le premier exode des Taborites en Moravie. Beaucoup de bourgeois de Prague, et parmi eux des nobles et des savants, et aussi un certain nombre de Calixtins, se joignirent aux pèlerins. En Bohême même, le roi Georges Podiebrad accorda aux Hussites le libre exercice de leur culte. Ils jouirent en paix de cette liberté durant trois années.

Jusqu'alors les frères de Bohême n'avaient pas cru devoir se séparer officiellement de l'Église de Rome, dont ils condamnaient cependant les abus, les superstitions et les erreurs. Ils espéraient toujours une réforme de l'Église, mais cette réforme n'arrivait pas. Que devaient-ils faire? Ils avaient sollicité Rokyzan de rompre avec ce qu'il savait être contraire à la foi et de se séparer de celui que lui-même avait nommé l'Antichrist, mais il refusa, « aimant la gloire qui vient des hommes plutôt que la gloire de Dieu, » comme ces chefs des Juifs qui avaient cru en Jésus, mais qui ne le confessaient pas, de peur d'être exclus de la synagogue. (Jean XII, 42, 43.) Ce qui portait les frères à s'adresser ainsi à l'archevêque, c'est qu'ils pensaient que quelque doué de Dieu que soit un homme pour édifier ou évangéliser, il ne pouvait être un ministre du Seigneur, prêcher, baptiser et donner la cène, que s'il était régulièrement ordonné, c'est-à-dire consacré au ministère par un autre ou d'autres déjà consacrés, et cela en remontant par une succession régulière jusqu'aux apôtres; c'est ce que l'on nomme la succession apos-

tolique. Or nous ne trouvons rien de semblable dans l'Écriture. C'est le Seigneur Jésus qui donne à son Église les évangélistes, les pasteurs et les docteurs pour l'œuvre du ministère et l'édification des chrétiens (Éphésiens IV, 11, 12) ; mais nulle part la parole de Dieu ne dit que d'autres hommes doivent les consacrer. C'est le Seigneur qui les appelle, et ils vont où il les envoie. Paul ne fut pas consacré par les autres apôtres, et il ne consacra personne pour lui succéder quand il ne serait plus là. Quand il parle aux anciens de l'assemblée d'Éphèse des dangers qui menaceraient l'Église après son départ, il ne leur dit pas d'avoir soin d'établir d'autres anciens et de les consacrer pour veiller après eux sur l'Église ; il se contente de les recommander à Dieu et à la parole de sa grâce. (Actes XX, 28-32)

Qu'auraient dû faire les frères de Bohême ? S'attendre simplement à Dieu qui leur aurait donné des hommes capables de les diriger et de les édifier, sans qu'ils eussent besoin de les faire consacrer par des ministres déjà ordonnés. Mais ils étaient encore des chrétiens faibles, non quant à la foi, mais quant aux lumières, et ils crurent devoir s'organiser en Église et avoir des conducteurs établis par les hommes. Ils furent encouragés dans leur pensée par Martin Lupatius, collègue de Rokyzan. Celui-ci, comme nous l'avons dit, avait rejeté ces projets. Lupatius les engagea à établir entre eux de l'ordre et un gouvernement régulier, en prenant pour modèle, disait-il, la primitive Église quant à la doctrine et à la discipline, et à tirer d'eux-mêmes des ministres auxquels on chercherait plus tard à donner une ordination régulière.

Les frères, avant de prendre cette résolution, se rassemblèrent pour prier le Seigneur, Lui demandant si c'était sa volonté de se séparer de l'Église

de Rome pour former une Église selon son cœur. Leur pensée à cet égard n'était pas juste. Se rassembler autour de Jésus selon sa promesse d'être au milieu des deux ou trois réunis en son nom (Matthieu XVIII, 20), aurait été conforme à l'Écriture, car l'homme ne peut pas former une Église. L'Église ou l'Assemblée, dont Christ dit qu'il la bâtirait (Matthieu XVI, 18), existe depuis la Pentecôte, lorsque le Saint-Esprit descendit sur les disciples rassemblés. (Actes II, 1-4.) Quant à sa forme extérieure, elle est en ruines et rien ne peut la rétablir dans son état primitif, mais ce que Christ bâtit demeure, et Satan ne peut y toucher. Les frères de Bohême, ces fidèles chrétiens, qui faisaient partie de la vraie Église, avaient bien raison de se séparer de Rome, qui usurpe faussement le nom d'Église, mais ils se trompaient en voulant former une Église. Quoi qu'il en soit, ils crurent voir la volonté de Dieu, et en toute sincérité, selon la lumière qu'ils avaient, ils élurent trois anciens provisoires. L'un d'eux était Grégoire de Razerherz, neveu de Rokyzan, homme d'une grande piété, de beaucoup de sagesse et de dévouement, et versé dans la connaissance des choses divines. Cela se passait en 1457, et c'est alors que les frères prirent le nom d'Unité des frères, ou de frères de l'Unité. (A suivre)



Réponses aux questions du mois de juin

Le *corbeau* est le premier animal qui sort de l'arche et qui n'y revient pas. (Genèse VIII, 6.)

Les *corbeaux* nourrissent le prophète Élie selon le commandement de l'Éternel. (1 Rois XVII, 4.)

Dieu nourrit les *corbeaux* et leurs petits. (Job XXXIX, 3; Psaume CXLVII, 9; Luc XII, 24.)

L'action du *corbeau* qui crève les yeux des cadavres est l'image du jugement de Dieu sur les enfants rebelles à leurs parents. (Proverbes XXX, 17.)

La *colombe* est le second animal qui sort de l'arche. Elle envoyée trois fois par Noé. La première fois, elle rentre sans rien rapporter : la mort règne encore sur la terre ; la seconde fois, elle apporte une feuille d'olivier, manifestation de la vie qui recommence sur la terre ; la troisième fois, elle ne revient pas. (Genèse VIII, 8-12.)

Il est parlé de la colombe dans le Cantique de Salomon, chap. II, 14 ; V, 2 ; VI, 9. C'est un terme d'affection que l'époux donne à l'épouse pour lui montrer comme elle est douce à son cœur.

(Psaume LV, 6.) Le psalmiste désire avoir les ailes de la *colombe* pour fuir loin des méchants.

(Psaume LXVIII, 13.) La *colombe* est prise comme emblème de la pureté des fidèles au milieu de la souillure du monde.

En Matthieu III, 16, l'Esprit Saint comme une *colombe* descend sur Jésus, qui montra dans toute sa vie le caractère d'humilité et de douceur symbolisé par la colombe.

En Matthieu X, 16, le Seigneur recommande à ses disciples d'avoir ce même caractère : « Soyez *simples* comme les *colombes*, » leur dit-il.

Question pour le mois de juillet

Cherchez les passages où la parole de Dieu est comparée à un *marteau*, à une *épée*, à une *semence*, à du *lait*, à une *lampe*, à du *pain*, à une *viande*, à de l'*eau*, à du *miel*, à la *lumière*.





Histoire de Namakei, chef d'Aniwa

Aniwa, dans l'archipel des Nouvelles Hébrides, est une des nombreuses îles coralligènes (1) de la mer du Sud, et fut longtemps habitée par une race de cannibales. C'est là que naquit Namakei. Comme les

(1) C'est-à-dire formées par des coraux. De petits animaux marins d'une texture délicate, nommés *madrépores*, sont fixés à des rochers au fond de la mer et sécrètent une substance calcaire qui leur forment comme une cellule où ils habitent, et d'où ils font sortir leurs tentacules qui s'épanouissent en forme de fleurs. Des milliers de ces animaux s'agglomèrent en masses considérables, s'amoncellent les uns sur les autres, et finissent par atteindre le niveau de la mer. Là ils forment des récifs et des îles; arrivés à l'air, les animaux périssent, mais leurs constructions subsistent, et, au bout d'un certain temps, se couvrent de végétation. Ce sont là les îles coralligènes ou madréporiques.

autres jeunes garçons de ces îles païennes, il fut élevé pour la guerre, et apprit de bonne heure les voies du mensonge, de la ruse et de la violence que suivent ces pauvres sauvages. Le peuple, dont il devint le chef principal, ne connaissait ni la lecture, ni l'écriture. Tout ce qu'il savait de l'histoire du passé avait été transmis de bouche de génération en génération. Il avait de curieuses notions touchant la création de leur île et la manière dont un déluge l'avait séparée des autres. Il croyait à l'existence d'un mauvais esprit qu'il nommait Teapolo, et auquel on attribuait tous les maux.

En 1866, Aniwa fut visitée par un courageux missionnaire, nommé John Paton. Il était venu dans cette île avec l'intention de s'y fixer, si les habitants lui en laissaient la liberté, et de leur annoncer Jésus, le Fils de Dieu venu dans le monde pour sauver les pécheurs, même les sanguinaires cannibales, s'ils croient en Lui. M. Paton trouva le chef Namakei bien disposé pour lui. Il lui acheta un terrain pour y construire une maison de mission. Mais cela n'alla pas sans peine. Souvent la vie du missionnaire fut en danger. A deux reprises, le frère de Namakei qui était le personnage sacré de la tribu, essaya de le tuer en tirant sur lui, et souvent le missionnaire se vit suivi et menacé par une troupe de sauvages armés de leurs fusils chargés, ou attaqué par eux avec de lourdes massues. Mais Dieu le préserva toujours d'une manière merveilleuse.

Aniwa n'a pas de cours d'eau, et quand la pluie tombe, elle est rapidement absorbée par le sol qui est très léger. Namakei venait souvent à la maison de mission pour s'enquérir de Jésus. Un jour le missionnaire lui dit : « Je veux creuser un puits profond, et voir si notre Dieu ne nous enverra pas d'en bas de l'eau fraîche. » Namakei tout étonné se de-

manda si le missionnaire perdait la raison. « La pluie, » disait-il, « vient seulement d'en haut. Comment pouvez-vous espérer qu'il vienne d'en bas des ondées de pluie ? »

Néanmoins le puits fut commencé. Une fois la terre s'éboula. Namakei saisit cette occasion, et employa toute son éloquence pour persuader « Missi » (c'est ainsi qu'il nommait M. Paton) de renoncer à son étrange entreprise. Ce fut en vain, le missionnaire continua son travail. Pas un sauvage, en dépit d'offres tentantes d'hameçons et de haches, n'aurait osé s'aventurer à descendre dans le puits, mais, pour le même prix, ils étaient tout prêts à tirer la corde de la poulie pour faire monter les seaux de terre du fond du puits que le missionnaire creusait de ses propres mains. Après beaucoup de labeurs et de prières, M. Paton atteignit enfin un endroit où la terre était humide, et bientôt après une couche d'eau fraîche jaillit.

Les natifs jubilèrent lorsqu'ils apprirent quel trésor il y avait au fond de ce trou. Ce fut avec des cris de joie et des chants qu'à la requête du missionnaire, ils traînèrent depuis le rivage de grands blocs de coraux pour former les parois du puits. Lorsque tout fut terminé, Namakei exprima le désir de prêcher le dimanche suivant, à l'imitation du missionnaire, un sermon dont le texte serait le puits. M. Paton l'approuva, et dit qu'il devrait essayer de rassembler tout le peuple pour l'entendre.

Le dimanche arriva, et une nombreuse assemblée se réunit pour entendre ce que le vieux chef avait à dire. Il termina son long discours par ces paroles : « A partir de ce jour, mon peuple, je dois adorer le Dieu qui nous a ouvert le puits, et qui nous a donné en abondance la pluie d'en bas. Les dieux d'Aniwa ne peuvent pas nous entendre, et ne peuvent pas

nous aider comme le Dieu de Missi. Désormais je suis un disciple de Dieu, de Jéhovah. Que chaque homme qui pense comme moi aille maintenant chercher les idoles d'Aniwa, les dieux que nos pères ont craints, et les jette aux pieds de Missi. Brûlons, enterrons et détruisons ces objets de bois et de pierre, et écoutons Missi nous enseigner comment servir le Dieu qui peut entendre, le Jéhovah qui nous a donné le puits, et qui veut nous donner toutes les autres bénédictions, car il a envoyé son Fils Jésus mourir pour nous, afin de nous amener au ciel. C'est là ce que Missi nous a dit chaque jour depuis qu'il a abordé à Aniwa. Nous nous sommes moqués de lui, mais maintenant nous le croyons. Jéhovah nous a envoyé de la pluie venant de la terre, pourquoi ne nous aurait-il pas envoyé son Fils du ciel ? Namakei se lève pour Jéhovah. »

L'après-midi même de ce jour, le vieux chef et plusieurs des hommes de son peuple apportèrent leurs idoles et les jetèrent aux pieds du missionnaire. Les semaines suivantes beaucoup d'autres indigènes suivirent cet exemple, et grande fut la quantité d'images de bois et de pierre qui furent brûlées, ou enterrées, ou jetées dans les profondeurs de la mer.

Namakei devint un enfant de Dieu par la foi au Seigneur Jésus-Christ. Il amena au missionnaire son unique enfant, une petite fille appelée Litsi Soré (Litsi la grande), et lui dit : « Je veux laisser Litsi avec vous. Je désire que vous l'éleviez pour Jésus. » Il s'appliqua très sérieusement et avec beaucoup de persévérance à apprendre à lire, et reçut un exemplaire du premier livre imprimé par M. Paton dans la langue d'Aniwa, et qui se composait principalement de courts passages des Écritures. Quand des jeunes gens ou des étrangers venaient le voir, Na-

makei prenait son petit livre et disait : « Venez, et je vous ferai entendre comment le livre parle les propres paroles de notre langue. Vous dites : c'est difficile d'apprendre à lire et de faire parler le livre. Mais soyez courageux, et essayez. Si un vieux homme comme moi a appris à lire, ce doit être bien plus aisé pour vous. »

Dans ses derniers jours, et lorsqu'il était déjà très faible, Namakei entreprit d'aller à Ancityum, île éloignée d'Aniwa d'environ 72 kilomètres. Il lui était venu un vif désir d'assister à une réunion de missionnaires qui devait avoir lieu dans cet endroit. Ayant pris affectueusement congé de son peuple assemblé pour le voir partir, il monta sur le vaisseau missionnaire le Dayspring (l'Aube du jour), et supporta bien le voyage. Il fut extrêmement heureux d'apprendre, dans ces réunions, comment l'œuvre du Seigneur s'étendait, et comment il après il apprenait à chanter les louanges de Jésus. Son cœur brûlait au dedans de lui, et il disait à M. Paton : « Missi, j'éleve ma tête comme un arbre. La joie me fait devenir grand. » Quelques jours après, il fit chercher M. Paton et dit avec animation : « Missi, je vais mourir. Je vous ai demandé de venir pour vous dire adieu. Dites à ma fille, à mon frère, et à mon peuple, de continuer à faire ce qui plaît à Jésus, et je les retrouverai dans le beau pays. »

« J'essayai de l'encourager, » écrit M. Paton, « en lui disant que Dieu pouvait le rétablir et le rendre à son peuple, mais il murmura d'une voix faible : « O Missi, la mort me touche déjà. Je sens mes pieds s'en aller de dessous moi. Aidez-moi à me coucher à l'ombre de cet arbre. » Il prit mon bras et s'avança en chancelant vers l'arbre sous l'ombre fraîche duquel il s'étendit. Il murmura encore : « Je m'en vais ! O Missi, que j'entende vos paroles monter à

Dieu en prière, et mon âme sera fortifiée. » En mots entrecoupés de sanglots, j'essayai de prier. Quand j'eus terminé, il prit ma main, la pressa sur son cœur et dit d'une voix plus forte et plus distincte : « O Missi, mon cher Missi, je m'en vais avant vous ; mais je vous retrouverai dans la demeure de Jésus. Adieu ! »

Ayant dit ainsi, il s'endormit, lui, les prémices d'Aniwa, Namakei né deux fois, une fois comme enfant d'Adam, et la seconde fois né de l'Esprit Saint pour être un enfant de Dieu.

Mon jeune lecteur, êtes-vous né de nouveau comme Namakei, et avez-vous bu de l'eau rafraîchissante de la grâce qui coule en vie éternelle ?



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE JOSAPHAT (suite)

(1 Rois XXII; 2 Rois III; 2 Chroniques XVII-XX)

LA MÈRE. — Nous verrons ce soir, Sophie, comment l'Éternel répondit à la prière de Josaphat. Le roi avait dit : « Nos yeux sont sur toi, » c'est-à-dire, nous nous attendons à toi ; et voilà que tout à coup, un Lévite, nommé Jakhaziel, élève la voix au milieu de la foule. L'Esprit de l'Éternel était venu sur lui ; l'Éternel l'avait choisi pour donner au roi et au peuple la réponse attendue : « Soyez attentifs, » dit-il, « vous, tout Juda, et vous, habitants de Jérusalem, et toi, roi Josaphat. Ainsi vous dit l'Éternel. »

SOPHIE. — Combien en effet tous devaient prêter l'oreille pour entendre ce que l'Éternel allait leur dire ! Même les petits enfants pouvaient l'écouter.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; et c'est ainsi que

nous devons aussi être attentifs à ce que Dieu nous dit dans sa Parole. « Écoutez, » dit le prophète, « et votre âme vivra. » Dieu le Père dit aux disciples sur la sainte montagne : « C'est ici mon Fils bien-aimé ; écoutez-le ; » et Jésus déclare : « Bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » (1). Dieu nous annonce de bonnes nouvelles dans sa Parole : Il nous a donné son Fils bien-aimé, et c'est en écoutant Jésus, en croyant et en gardant sa parole que notre âme vit et que nous sommes rendus heureux. C'était aussi une bonne nouvelle que Jakhaziel venait annoncer à Josaphat et à son peuple. Lis depuis le verset 15 du chap. XX ; nous y trouvons la réponse de l'Éternel.

SOPHIE (*lit.*) — « Ne craignez point et ne soyez point effrayés à cause de cette grande multitude ; car cette guerre n'est pas la vôtre, mais celle de Dieu. » Il veut dire, n'est-ce pas, que c'était contre Dieu que ces peuples faisaient la guerre ?

LA MÈRE. — Oui ; en attaquant son peuple, ils attaquaient Dieu. Il en est toujours ainsi. Quand Saul persécutait les chrétiens, il persécutait Jésus (2). Mais continue.

SOPHIE (*lit.*) — « Demain, descendez contre eux ; voici ils vont monter par la montée de Tsits, et vous les trouverez au bout de la vallée devant le désert de Jeruel. Ce n'est point à vous de combattre en cette affaire ; présentez-vous, et tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Éternel qui est avec vous. Juda et Jérusalem, ne craignez pas et ne soyez pas effrayés ; demain, sortez à leur rencontre, et l'Éternel sera avec vous. » C'était une belle réponse à la prière du roi. L'Éternel leur promet la délivrance

(1) Ésaïe LV, 3 ; Matthieu XVII, 5 ; Luc XI, 28.

(2) Actes IX, 4, 5.

que Lui-même opérera sans qu'ils aient rien à faire. Cela me rappelle, chère maman, celle que Dieu accorda aux Israélites quand ils étaient pressés entre la mer Rouge et l'armée du Pharaon.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Dans cette occasion, Moïse dit au peuple qui s'effrayait : « Ne craignez point ; tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Éternel... L'Éternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles » (1). Josaphat et son peuple pouvaient se souvenir de ce que Dieu avait fait autrefois pour Israël, et cela devait leur donner confiance, car l'Éternel était le même Dieu Tout-puissant.

SOPHIE. — Maman, je suis frappée de voir que le prophète dit deux fois : « Ne craignez pas et ne soyez pas effrayés. »

LA MÈRE. — C'est, ma chère enfant, parce que nos pauvres cœurs ont si aisément peur quand un danger ou une difficulté se présentent, que Dieu insiste pour que nous en bannissons la crainte. Et tu vois la raison qu'il donne à Josaphat et à son peuple pour ne pas craindre : « L'Éternel est avec vous ; l'Éternel sera avec vous. » Et si le Dieu Fort est avec nous, quel ennemi, quel danger pourrions-nous redouter ? « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous » (2) ? Josaphat et Juda ne devaient pas même avoir à combattre : Dieu combattrait pour eux, et ils n'auraient qu'à contempler la délivrance que l'Éternel aurait opérée. Et vois-tu, mon enfant, il en est de même pour nous. Le Seigneur Jésus a combattu seul pour nous. Il a vaincu le péché, le monde, Satan et la mort. Nous n'avons eu rien à faire et ne pouvions rien faire dans l'œuvre de notre salut. Et où est-ce que le

(1) Exode XIV, 13, 14. — (2) Romains VIII, 31.

Seigneur a ainsi remporté la victoire sur nos ennemis (1) ?

SOPHIE — Sur la croix, chère maman, où il a souffert et où il est mort ; mais il est ressuscité.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et sa résurrection glorieuse est le gage que la victoire a été remportée (2). Lorsque Josaphat et son peuple eurent entendu les paroles que l'Éternel leur adressait par la bouche de Jakhaziel, ils les crurent et se virent déjà comme délivrés. Aussi ils se prosternèrent et adorèrent l'Éternel. Et spontanément les lévites d'entre les Kéathites et d'entre les fils des Corites, se levèrent et du fond de leur cœur se mirent à louer l'Éternel, le Dieu d'Israël, à grande et haute voix. Et c'est ainsi, Sophie, que quand nous croyons ce que Dieu nous dit au sujet du salut de notre âme, de la grande délivrance que Jésus nous a obtenue, nos cœurs sont remplis de joie et de louanges, et nous adorons Dieu, notre Père. Maintenant Josaphat et Juda avaient à montrer par leur obéissance qu'ils avaient vraiment cru la parole de l'Éternel. L'Écriture nous dit que le croyant doit faire voir la réalité de sa foi par ses œuvres, c'est-à-dire par son obéissance, et elle nous cite l'exemple d'Abraham (3). Eh bien, Sophie, Josaphat et son peuple firent comme Abraham. Ils se levèrent de bonne heure, le matin (4), et sortirent vers le désert de Thekoa, comme l'Éternel l'avait dit. Et n'est-ce pas, mon enfant, nous devons aussi, quand Dieu nous le commande, faire immédiatement ce qu'il nous dit ?

SOPHIE. — Oui, maman, et les enfants ont à être

(1) Colossiens II, 14, 15 ; Hébreux II, 9, 10, 14, 15 ; Jean XVI, 33. — (2) I Corinthiens XV, 17, 57.

(3) Jacques II, 21-24.

(4) Voyez Genèse XXII, 1-3.

toujours et tout de suite obéissants à leurs parents, car c'est là pour nous obéir à Dieu (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Mais continuons notre récit. Le bon roi Josaphat qui avait reçu dans son cœur la parole de l'Éternel, voulut encourager son peuple. « Écoutez-moi, » dit-il, « Juda, et vous habitants de Jérusalem. Croyez à l'Éternel, et vous serez affermis ; croyez ses prophètes, et vous prospérerez. » Puis d'accord avec le peuple, il établit des chantres pour louer la sainte magnificence de l'Éternel ; et ils marchaient devant les troupes équipées en chantant : « Célébrez l'Éternel, car sa bonté demeure à toujours. » C'était et ce sera toujours le cantique d'Israël dans toutes les délivrances et pour toutes les bénédictions que l'Éternel lui a accordées et lui accordera (2). La bonté de l'Éternel envers son peuple ne se démentira jamais ; il est maintenant dispersé à cause de ses péchés, mais le temps vient où il sera ramené dans son pays, et où il éprouvera que la bonté de son Dieu demeure à toujours. Et c'est ainsi que s'avancait l'armée d'Israël, sans crainte, avec confiance, et avec joie, louant son Dieu.

SOPHIE — Quel beau spectacle ce devait être !

LA MÈRE. — Oui, Sophie, rien n'est beau comme de voir des hommes marcher sous le regard de Dieu et confluants en sa parole. Puissions-nous faire comme ces Israélites.

SOPHIE. — Que dirent leurs ennemis en les voyant s'avancer ainsi ?

LA MÈRE. — Ils ne les virent pas, car au moment où ce chant de triomphe et de louange commença

(1) Éphésiens VI, 1 ; Colossiens III, 20.

(2) 1 Chroniques XVI, 34 ; 2 Chroniques VII, 3 ; Psaume CXVIII, 1-4, 29 ; Psaume CXXXVI.

de s'élever, Dieu jeta la confusion et la discorde parmi leurs ennemis qui se détruisirent les uns les autres. D'abord les Moabites et les Ammonites se jetèrent sur ceux de Schir et les exterminèrent; puis les Ammonites et les Moabites s'élevèrent les uns contre les autres et s'entre-détruisirent aussi. Quand l'armée de Juda arriva sur un lieu élevé d'où la vue s'étendait sur le désert, elle vit la terre couverte des cadavres de leurs ennemis. Personne n'était échappé.

SOPHIE. — La parole de l'Éternel s'était accomplie; Josaphat et son armée n'avaient pas eu à combattre.

LA MÈRE. — Et c'est ainsi que s'accompliront aussi les jugements de Dieu sur les méchants, comme nous le rapportent les livres des prophètes et l'Apocalypse. L'armée de Juda n'avait pas eu à combattre, mais elle eut beaucoup à faire pour ramasser tout le butin. Il y avait abondance de richesses et d'objets précieux; il fallut trois jours pour tout recueillir. Puis le quatrième jour, ils s'assemblèrent dans la vallée de Beraca, ce qui veut dire *bénédiction*. Elle fut ainsi nommée et conserva ce nom, parce que là tout le peuple et son roi bénirent l'Éternel et Lui rendirent grâces pour sa bonté et sa fidélité.

SOPHIE. — C'est une bien belle histoire, chère maman. On voit la fidélité de Dieu, comme tu l'as dit, et ensuite la foi et la reconnaissance du peuple.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. La délivrance était promise et le roi et son peuple crurent Dieu. Puis Dieu opère la délivrance seul, et ils n'ont qu'à ramasser le butin, et alors ils rendent grâces. Et c'est là ce que les chrétiens ont aussi en Christ. D'abord une délivrance merveilleuse, le salut opéré sur la croix par le Seigneur Jésus seul, et dont la foi nous donne la possession; ensuite un grand butin, pas des choses de la terre, mais des bénédictions cé-

lestes, la paix, la vie éternelle, la place d'enfants de Dieu, sa faveur, l'espérance de la gloire ; et alors, mon enfant, nous sommes heureux et notre cœur, rempli de joie, loue et bénit Dieu (1). Et il y eut pour Josaphat une autre chose. A la tête de son armée, chargée de butin et toute joyeuse, il revint à Jérusalem.

SOPHIE. — Comme les femmes et les enfants qui étaient restés durent être contents !

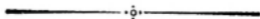
LA MÈRE. — Sans doute ; mais que fit l'armée et son roi ? Avec des luths, des harpes et des trompettes dont les Lévites jouaient, ils allèrent à la maison de l'Éternel lui rendre grâces. Et dès lors le royaume et son roi jouirent d'une paix profonde : aucun ennemi n'osa les attaquer. Et c'est ainsi qu'un jour où Christ aura vaincu tous ses ennemis, le royaume de Dieu en puissance et en gloire, royaume de paix et de justice, sera établi sur la terre, et il y aura une grande joie (2).

SOPHIE. — Quel heureux temps, chère maman ! Mais je pensais que nous, après avoir continué notre chemin sur la terre avec joie, conduits et gardés par Jésus, nous entrerons, non dans une cité terrestre, mais dans une céleste où nous louerons et bénirons le Seigneur à jamais.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, une allégresse éternelle sera notre partage.

(1) Lisez Éphésiens I, 3-7 ; Hébreux XIII, 15.

(2) Jérémie XXXI, 1-14.



L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

L'UNITÉ DES FRÈRES (*suite*)

Nous avons dit que les frères de l'Unité jouirent de quelques années de paix. Le zèle missionnaire, qui a toujours caractérisé les frères de Bohême, se manifesta dès lors. Leur nombre s'accrut ; par la prédication de l'Évangile, beaucoup d'âmes furent converties, et en plusieurs parties du pays se formèrent des communautés plus ou moins nombreuses. Grégoire déploya dans ce but une grande activité. Ils choisirent des inspecteurs pour les surveiller, et assemblèrent des synodes généraux afin d'examiner de quelle manière ils pourraient conformer plus exactement leur doctrine, leur culte, leur discipline et leur vie à la parole de Dieu. Quelle différence avec les temps précédents où la guerre ravageait leur pays ! Maintenant ils avaient pris leur vraie position comme chrétiens : « Vivant en paix avec tous les hommes, et ne se vengeant pas eux-mêmes. » (Rom. XII, 18, 19.)

Mais leur prospérité et surtout le fait de s'être séparés de Rome et d'avoir constitué leur Église, souleva de nouveau la haine et l'inimitié des prêtres de Rome auxquels se joignirent les Calixtins. Ils répandirent contre eux de fausses accusations. On prétendait que les frères voulaient susciter une nouvelle guerre et que c'était dans ce but qu'ils rassemblaient de grandes multitudes. Le roi crut à ces insinuations des prêtres, et Rokyzan lui-même, craignant de perdre sa charge, se tourna contre ceux dont il connaissait cependant la fidé-

lité, et il incita le roi à sévir contre eux. La persécution fut terrible et s'étendit partout en Bohême et en Moravie. Mais les successeurs des anciens Hussites résolurent de ne faire aucun usage des armes charnelles pour se défendre. Le courage invincible qu'avaient déployé leurs prédécesseurs sur les champs de bataille, ils le montrèrent en supportant patiemment les souffrances pour l'amour de Christ. Sous les plus grandes épreuves ils restèrent fermes dans leur foi. On les accusait d'être des sujets insoumis, et on prenait leurs biens, on les chassait de leurs demeures au cœur de l'hiver, et on les obligeait de passer les nuits dehors. Plusieurs moururent ainsi de faim et de froid. Toutes les prisons de Bohême, et surtout celles de Prague, regorgeaient de frères. Les prisonniers étaient cruellement tourmentés. Plusieurs furent brûlés vifs; d'autres torturés jusqu'à la mort. On les écartelait, on les suspendait avec d'énormes poids attachés aux pieds, et on les laissait expirer ainsi. A d'autres on coupait les mains et les pieds. Les persécuteurs païens des premiers siècles se montrèrent moins cruels contre les chrétiens que les prêtres et les sectateurs de cette Église de Rome qui se dit la seule vraie Église.

Les anciens, durant ces persécutions, remplissaient fidèlement leur devoir. Ils visitaient les frères, au péril de leur vie, les exhortaient à la patience, et les fortifiaient dans la foi. Ainsi, en 1461, Grégoire était allé à Prague pour y vaquer à son périlleux ministère. Il avait convoqué les frères dans une maison pour y célébrer la Cène avec eux. Un juge, qui les favorisait secrètement, les fit avertir qu'on était sur leurs traces, et qu'ils feraient bien de s'enfuir. Grégoire, pensant que les chrétiens ne doivent pas sans nécessité s'exposer au péril, leur con-

scilla de se séparer. Mais les autres dirent : « Non ; celui qui a la foi ne doit pas fuir. Restons tranquilles et attendons. » Quelques jeunes étudiants qui se trouvaient là, disaient que pour eux la torture était un déjeuner et le bûcher un diner. Ils furent arrêtés. Le juge se présenta et leur cria depuis la porte ces paroles étranges dans sa bouche : « Il est écrit que tous ceux qui veulent vivre selon la piété, souffriront la persécution. Suivez-moi donc en prison, par ordre de l'autorité. » Sur le point d'être mis à la torture, presque tous ceux qui s'étaient vantés de braver la mort, renièrent leur foi. Grégoire, que l'on nommait le patriarche des frères, ne se laissa pas effrayer. Il fut si cruellement torturé qu'il tomba en défaillance et qu'on le crut mort. On en porta la nouvelle à l'archevêque qui accourut aussitôt à la prison, et, fondant en larmes, il s'écria : « Ah ! mon cher Grégoire, plutôt à Dieu que je fusse à ta place ! » Beau souhait, mais qui, dans la bouche de Rokyzan, ressemblait à la parole de Balaam : « Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur. » (Nombres XXIII, 10.) Grégoire reprit ses sens et obtint la liberté, à la demande de l'archevêque. Il vécut jusqu'en 1474, s'occupant toujours de l'œuvre du Seigneur.

Les frères avaient cru, d'après les paroles de Rokyzan devant son neveu, qu'ils pourraient encore espérer de lui qu'il procéderait à une réforme de l'église, mais il persista dans son refus ; alors ils rompirent tout à fait avec lui, et lui dirent : « Tu es du monde, tu périras avec le monde. » Il fut tellement irrité qu'il sollicita du roi de nouveaux ordres de persécution contre les frères, et resta leur plus cruel ennemi. Il mourut dans le désespoir en 1471, quinze jours avant le roi Podiebrad.

La mort de celui-ci apporta quelque adoucissement

à la persécution, sans cependant qu'elle cessât entièrement. L'évêque de Breslau fit observer que l'effusion du sang des hérétiques ne faisait que les multiplier. On procéda donc contre eux d'une autre manière. On se contenta de rechercher partout les frères et de les chasser de leurs demeures. Ils se virent forcés de chercher une retraite dans les montagnes et les vastes forêts de la Bohême, et de demeurer dans les cavernes des rochers, comme ceux dont parle l'apôtre : « Affligés, maltraités, errant dans les déserts et les montagnes, et les cavernes et les trous de la terre. » (Hébreux XI, 38.) Là, ils menaient une vie de misère et de privations. Ils ne faisaient du feu que la nuit, pour que la fumée ne trahit pas leurs retraites. Là, ils lisaient la Bible et priaient. En temps de neige, lorsqu'ils devaient sortir pour chercher de la nourriture, ils avaient soin de marcher à la file, et le dernier trainait après lui une grosse branche d'arbre afin d'effacer l'empreinte de leurs pas. Malgré cela, leur courage ne défailloit pas. Ils se réjouissaient d'avoir le privilège de souffrir pour Christ, se consolait mutuellement, et s'édifiaient sur leur très sainte foi. (Jude 20.)

Et c'est pourtant durant ce temps de souffrance, voyant qu'il n'y avait plus à espérer une réforme générale de l'Église, que les frères songèrent à réaliser leur pensée de former une Église, en prenant toutes les mesures nécessaires pour maintenir la doctrine du salut et une saine discipline. Les anciens qu'ils avaient élus provisoirement, convoquèrent dans ce but un synode des principaux des frères. Ils se rassemblèrent, dans l'année 1467, au nombre de soixante-dix, prêtres, nobles, savants, bourgeois et agriculteurs. Pour savoir lesquels seraient définitivement nommés, on résolut de s'en remettre au sort, comme avaient fait les apôtres pour élire Matthias,

(Actes I, 24-26.) Après une prière de Grégoire, le sort désigna trois nouveaux anciens que l'assemblée accepta avec joie et actions de grâces comme étant donnés par le Seigneur lui-même. Il fallait pourvoir à leur ordination. Or cela ne pouvait se faire que par un évêque régulièrement consacré comme tel. Il n'y en avait pas parmi eux ; alors ils s'adressèrent à Étienne, dernier évêque des Vaudois réfugiés en Autriche, et qui souffrit plus tard le martyre. Les frères envoyèrent vers lui trois de leurs prêtres qu'Étienne consacra évêques. Ceux-ci à leur tour consacrèrent les trois anciens qui avaient été élus, et ordonnèrent un de ceux-là comme quatrième évêque. Ainsi s'établirent des liens entre les frères et les Vaudois. Ceux-ci, plus tard persécutés, se joignirent aux frères. Nous voyons l'importance que les frères de Bohême attachaient à l'ordination et à la succession épiscopale. Nous avons fait remarquer que, bien qu'ils cherchassent à suivre l'Écriture, ils s'en écartaient sur ce point.

Leur zèle d'ailleurs pour répandre la vérité restait toujours très grand. Dans un intervalle de paix, vers l'an 1490, ils entreprirent et publièrent une traduction des Saintes Écritures en langue bohème. Cette traduction eut en peu de temps plusieurs éditions et se répandit largement. L'imprimerie, nouvellement inventée, y contribua beaucoup. Dieu, qui conduit toutes choses, la fit arriver au temps propre pour mettre sa Parole à la portée d'un grand nombre. Ainsi ce petit peuple intéressant et vraiment pieux fit beaucoup pour préparer le chemin à des hommes tels que Luther, Zwingli et Calvin.

. . .

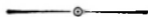
Ladislav II, originaire de Pologne, succéda à Po-

diebrad. Sous son règne, les frères de l'Unité jouirent en général de la paix. Cependant, au commencement de son règne, leurs ennemis s'efforcèrent de pousser lui et le peuple à les persécuter. Pour cela, ils soudoyèrent un homme qui prétendait avoir été un ministre des frères. Poussé par sa conscience, disait-il, il les avait quittés pour rentrer dans la vraie Église, celle de Rome, et maintenant il voulait faire connaître les iniquités qui se pratiquaient chez les frères. Il disait qu'ils prostituaient le baptême et la Cène, et qu'ils se livraient dans leurs réunions à toutes sortes d'impuretés; qu'ils pratiquaient la sorcellerie et tuaient les gens pour s'emparer de leur argent et s'enrichir ainsi. C'était à peu près ce dont les païens accusaient faussement les chrétiens des premiers temps. Les prêtres de Rome firent voyager cet homme en divers endroits; on le faisait monter en chaire et là, devant les auditeurs, il débitait ses mensonges que l'on répandait aussi au loin par des écrits. Les prêtres pensaient exciter ainsi le peuple contre les frères et forcer le roi à sévir contre eux. Cette fraude produisit d'abord un effet terrible. Mais le méchant fait une œuvre qui le trompe. Tout d'un coup, fatigué d'être promené de lieu en lieu, cet homme finit par avouer qu'il s'était laissé gagner par de l'argent et qu'il ne connaissait pas du tout les frères. Quelques personnes aussi qui désiraient connaître la vérité, avaient visité secrètement leurs réunions, et ayant trouvé tout le contraire des bruits qu'on avait répandus, s'étaient jointes à eux.

A cette époque, les frères se sentant si grandement isolés, résolurent de chercher à découvrir si, en d'autres contrées, il y avait des chrétiens qui non seulement confessaient Jésus de bouche, mais qui s'efforçaient de le servir, se tenant attachés aux pures doctrines de la parole de Dieu et rejetant l'au-

torité du pape qu'ils regardaient comme l'Antichrist. Ils auraient aimé, s'il se trouvait de tels fidèles, entrer en relations fraternelles avec eux, afin qu'ils leur fussent utiles à eux-mêmes par leurs enseignements et leur exemple. Dans ce but ils envoyèrent, en 1474, de différents côtés, des hommes éprouvés. Quelques nobles se chargèrent des frais et obtinrent du roi des saufs-conduits. Les délégués visitèrent, l'un la Grèce et l'Italie, l'autre la Russie et les provinces avoisinantes, un troisième, accompagné d'un interprète Juif, parcourut la Palestine et l'Égypte, un quatrième visita la Thrace. Mais de retour dans leur pays, ils déclarèrent qu'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils cherchaient, et que partout ils avaient vu les chrétiens s'abandonner à toute espèce de péchés.

(A suivre)



Désir

Que pour Toi seul je vive
O Jésus, et te suive
Avec un cœur d'enfant !
Puissé-je à ton service,
Sous ton regard propice,
Être toujours obéissant !

Qu'en parcourant ma route,
Jamais je ne redoute
Ni peines, ni travaux ;
Et, si mon cœur chancelle,
Oh ! viens, et d'un saint zèle,
Remplis mon âme de nouveau.

Sois toujours dans ce monde
Celui sur qui je fonde
Mon espoir, ô Sauveur !
Jésus, Amour suprême,
Fais que sans cesse j'aime
Ton nom, qu'il occupe mon cœur.

Réponses à la question du mois de juillet

Jérémie XXIII, 29. « *Ma parole n'est-elle pas comme un feu, dit l'Éternel, et comme un marteau qui brise le roc ?* »

Éphésiens VI, 17. « *L'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu.* » (Hébreux IV, 12.)

Luc VIII, 11. « *La semence est la parole de Dieu.* » (1 Pierre I, 23.)

1 Pierre II, 2. « *Désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel.* » (1 Corinthiens III, 2; Hébreux V, 12, 13.)

Psaume CXIX, 105. *Ta parole est une lampe à mon pied.* »

1 Corinthiens III, 2. « *Je vous ai donné du lait à boire, non pas de la viande,* » et Hébreux V, 13, 14 : « *La parole de la justice — la nourriture solide.* »

Éphésiens V, 26. « *La purifiant par le lavage d'eau par parole.* »

Psaume CXIX, 103. « *Tes paroles ont été douces à mon palais, plus que le miel à ma bouche.* »

Psaume CXIX, 105. « *Ta parole est une lumière à mon sentier.* »

Questions pour le mois d'août

Indiquez cinq exemples de la toute-puissance de Dieu et du Seigneur Jésus, et cinq exemples de la toute-science de Dieu et du Seigneur Jésus, tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament.





Invitation

Chantez de vos voix joyeuses,
Chantez, enfants, le Seigneur ;
Que vos hymnes glorieuses
Montent à Lui, le Sauveur.

Dans les prés les fleurs si belles,
Aux bois le chant de l'oiseau,
Répètent, toujours nouvelles,
Les louanges du Très-haut.

Le soleil qui, dans sa course,
Verse lumière et chaleur,
A l'ombre, la fraîche source,
Tout parle du Créateur.

Mais, pour vous, une lumière
Brille dans un ciel plus beau,
En dehors de cette terre
Coule un bien plus pur ruisseau.

C'est le fleuve de la vie,
Sortant du trône de Dieu,
C'est la lumière bénie
Qui rayonne du saint lieu.

Et c'est Jésus, c'est sa grâce
Qui nous donne ces bienfaits :
La lumière de sa face,
La vie heureuse à jamais.

Chantez de vos voix joyeuses,
Chantez, enfants, le Seigneur ;
Que vos âmes radieuses
Disent l'amour du Sauveur.



Histoire du royaume de Juda

RÈGNE DE JORAM

(2 Rois VIII, 16-24; 2 Chroniques XXI)

SOPHIE. — Tu ne m'as pas dit, maman, quelle fut la fin du règne du bon roi Josaphat. Mourut-il bien âgé ; et qui est-ce qui lui succéda ?

LA MÈRE. — Il avait 35 ans quand il commença de régner, et il régna 25 ans à Jérusalem. Tu vois donc qu'il avait 60 ans quand il mourut. La Bible nous dit aussi qu'il fit, durant sa vie, ce qui est droit

devant l'Éternel : il ne tomba pas lui-même dans l'idolâtrie, mais les hauts lieux où le peuple sacrifiait aux fausses divinités ne furent pas ôtés. Josaphat, comme nous l'avons vu (1), avait bien fait ce qu'il pouvait pour les détruire ; mais, est-il écrit : « le peuple n'avait pas encore disposé son cœur à rechercher le Dieu de ses pères ; » son cœur était attaché aux idoles. Or c'est du cœur, de nos affections, que découle notre conduite, c'est pourquoi l'Écriture ajoute : « Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde » (2).

SOPHIE. — Mais Josaphat ne pouvait-il pas les obliger à ne plus sacrifier sur les hauts lieux ?

LA MÈRE. — Je pense que Josaphat n'avait pas l'énergie nécessaire pour cela. Il aurait dû, comme cela aura lieu sous le règne de Christ, « ôter chaque matin le méchant du pays » (3), purifier le pays des idoles. Mais il s'était allié avec le méchant Achab. Son fils Joram avait épousé la fille d'Achab, Athalie, qui adorait Baal, de sorte que l'idolâtrie était dans sa famille, et ôtait à Josaphat la force pour la réprimer chez son peuple. Il y a là, mon enfant, une grande leçon. C'est que, si nous nous associons à ceux qui ne craignent pas Dieu, si nous faisons d'eux notre compagnie, nous perdons la force pour reprendre le mal. Et puis nous apprenons aussi par là que les parents ne doivent pas introduire, ni tolérer le mal dans leur maison. Ils doivent dire comme le psalmiste : « Je marcherai dans l'intégrité de mon cœur au milieu de ma maison... Celui qui pratique la fraude n'habitera pas au dedans de ma maison » (4).

SOPHIE. — Pauvre Josaphat ! Il ne pouvait pas être tout à fait heureux. Mais, chère maman, j'admire

(1) 2 Chroniques XVII, 6. — (2) Proverbes IV, 23

(3) Psaume CI, 8. — (4) Psaume CI, 2, 7.

comment, malgré tout, l'Éternel le protégea et le bénit.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; Dieu est miséricordieux, mais il est juste aussi. Il reconnaît ce qu'il y a de bon chez les siens, et il les approuve en cela ; il connaît aussi leur faiblesse, et il a compassion d'eux, comme il est écrit : « L'Éternel est miséricordieux et plein de grâce... Comme un père a compassion de ses fils, l'Éternel a compassion de ceux qui le craignent. Car il sait de quoi nous sommes formés, il se souvient que nous sommes poussière » (1). Mais il reprend aussi ses enfants, et les châtie, quand ils commettent quelque faute, de même que de bons parents le font, quand leurs enfants manquent en quelque chose à leur devoir. C'est ce que nous lisons dans les Proverbes : « Mon fils, ne méprise pas l'instruction de l'Éternel, et n'aie pas en aversion sa réprimande ; car celui que l'Éternel aime, il le discipline (ou le châtie), comme un père le fils auquel il prend plaisir » (2).

SOPHIE. — C'est beau, maman. Quand Dieu nous bénit, c'est qu'il nous aime, et s'il nous châtie, c'est aussi parce qu'il nous aime, et pour que nous ne tombions plus dans la même faute. Et c'est aussi parce que toi et papa vous nous aimez, que vous nous punissez quand nous n'avons pas été sages.

LA MÈRE. — Tu dis bien, Sophie. Josaphat fit cette expérience à la fin de sa vie. Il eut la faiblesse de s'allier avec Achazia, roi d'Israël, fils d'Achab, qui agissait méchamment comme son père. Ils voulaient ensemble envoyer des navires chercher de l'or dans une contrée lointaine nommée Ophir (3), et pour cela, ils construisirent une flotte à Elsion-Guéber,

(1) Psaume CIII, 8, 13, 14.

(2) Proverbes III, 11, 12 ; Hébreux XII, 5, 6.

(3) Probablement sur les côtes de l'Inde.

port sur la mer Rouge (1). Mais un prophète nommé Éliézer fut envoyé par l'Éternel à Josaphat, et lui dit : « Parce que tu t'es lié avec Achazia, l'Éternel a détruit les œuvres, » et les navires furent brisés à Elsion-Guéber, sans doute par une tempête. Le roi Josaphat profita de cet avertissement que l'Éternel lui avait donné, car Achazia l'ayant sollicité de recommencer l'entreprise, Josaphat refusa. Heureux celui qui se laisse reprendre et enseigner par Dieu, mais plus heureux, mon enfant, celui qui ne s'associe en rien avec le monde, et qui, ainsi, échappe au châtiment. Josaphat mourut, et son fils Joram régna seul.

SOPHIE. — Pourquoi dis-tu qu'il régna seul ?

LA MÈRE. — Parce que, pendant les dernières années de la vie de son père, il avait été associé à la royauté. Josaphat avait sept fils, dont Joram était l'aîné. Il destinait le royaume à ce dernier, mais il donna aux autres beaucoup de richesses et des villes fortes. Dès que Josaphat fut mort et que Joram se fut établi sur le royaume, il fit mourir ses frères et quelques-uns des chefs d'Israël.

SOPHIE. — C'était bien cruel. Pourquoi fit-il cela ?

LA MÈRE. — Les méchants sont soupçonneux ; Joram craignait sans doute que l'un ou l'autre de ses frères ne pensât à le détrôner, d'autant plus qu'ils avaient des villes fortes et des richesses. Il avait aussi peur que les chefs qu'il fit mourir n'aidassent ses frères. Tu vois un exemple de cet esprit soupçonneux chez Hérode. Il voulait faire mourir Jésus, parce qu'il craignait que Jésus ne prît son trône. Ainsi se vérifie cette parole au sujet des méchants : « Leurs pieds sont rapides pour verser le

(1) Les vaisseaux sont appelés « navires de Tarsis » (1 Rois XXII, 49), c'est-à-dire semblables à ceux qu'on équipait pour aller à Tarsis, qui est probablement l'Espagne.

sang » (1). Après ces meurtres, Joram se crut assuré du royaume. Mais l'Éternel, le juste Juge, ne tient pas le coupable pour innocent (2), et le temps allait venir où le châtement atteindrait ce méchant roi. D'ailleurs Joram, au lieu de suivre l'exemple de son père qui craignait et servait l'Éternel, marcha dans la voie des rois d'Israël, selon ce que faisait la maison d'Achab, car il avait pour femme une fille d'Achab. Il fit ce qui était mauvais aux yeux de l'Éternel ; il adorait Baal auquel sa femme Athalie avait élevé un temple à Jérusalem (3). Et de plus, il fit des hauts lieux dans les montagnes de Juda, et fit que les habitants de Jérusalem se livrèrent à l'idolâtrie, et il y poussa le peuple de Juda. Ainsi, non content de faire le mal, il y entraînait aussi les autres.

SOPHIE. — Combien cela était mal chez un roi qui aurait dû donner un bon exemple à son peuple !

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Joram aurait dû être détruit à cause de ses péchés, de sa révolte contre l'Éternel. Mais Dieu, qui est fidèle à ses promesses, ne voulut pas détruire Joram et toute sa famille, comme ce fut le cas pour la maison de Jéroboam et celle d'Achab. Et la Parole nous dit que ce fut « à cause de l'alliance qu'il avait faite avec David et selon ce qu'il avait dit, qu'il lui donnerait une lampe, à lui et à ses fils, à toujours. »

SOPHIE. — Je comprends, maman. Le Seigneur Jésus devait naître dans la postérité de David, de sorte qu'elle ne pouvait périr.

LA MÈRE. — Oui, et nous le verrons bientôt encore plus clairement. Le Seigneur Jésus est cette lampe qui brillera à toujours pour Israël. Mais si

(1) Romains III, 15. — (2) Nahum I, 3.

(3) 2 Chroniques XXIII, 17.

L'Éternel épargna la maison de Joram, lui reçut le juste et sévère châtement de ses péchés.

SOPHIE — Est-ce que Joram était bien âgé ?

LA MÈRE. — Il avait 32 ans quand il monta sur le trône ; mais son règne fut de courte durée, de huit ans seulement. Le premier effet du déplaisir de l'Éternel à son égard, fut que les Édomites se révoltèrent contre lui et s'établirent un roi. Il est vrai que Joram les battit, mais il ne put les soumettre. Ensuite Libna, une des villes des sacrificateurs (1), se révolta aussi.

SOPHIE. — Sais-tu pourquoi ?

LA MÈRE. — Je pense que c'est parce que ses habitants, des sacrificateurs, étaient fidèles à l'Éternel et ne voulaient pas devenir idolâtres. L'Écriture nous dit : « Libna se révolta de dessous sa main, car il avait abandonné l'Éternel, le Dieu de ses pères. » C'était déjà un avertissement que l'Éternel donnait à Joram pour qu'il se détournât de sa mauvaise voie ; mais l'Éternel lui en envoya un autre.

SOPHIE — Était-ce un prophète qui vint lui parler ?

LA MÈRE. — Non ; mais il reçut une lettre d'un grand prophète, dont nous avons vu l'histoire — le prophète Élie.

SOPHIE. — Je croyais qu'Élie avait été enlevé au ciel.

LA MÈRE. — Oui, mais ce fut seulement du temps de Joram. L'écrit d'Élie annonçait de terribles châtements qui le frapperaient dans ses biens, dans sa famille et dans sa personne. Lis cet écrit, au chapitre XXI, les vers. 12 à 15.

SOPHIE (*lit*). — « Ainsi dit l'Éternel, le Dieu de David, ton père : Parce que tu n'as pas marché dans les voies de Josaphat, ton père, ni dans les voies

(1) Josué XXI, 43.

d'Asa, roi de Juda, mais que tu as marché dans la voie des rois d'Israël, et que tu as fait que ceux de Juda et les habitants de Jérusalem se sont prostitués selon les prostitutions de la maison d'Achab, et aussi parce que tu as tué tes frères, qui étaient meilleurs que toi. » Que veut dire le prophète, chère maman, par ces mots prostitués et prostitutions ?

LA MÈRE. — Ces mots signifient abandonner l'Éternel pour servir les idoles. Tu vois, Sophie, comme Dieu énumère les grands péchés de Joram : l'abandon du droit chemin pour suivre celui du mal ; le mauvais exemple et l'encouragement à mal faire ; le meurtre d'innocents. La parole de Dieu est comme un miroir qui montre au pécheur ce qu'il est, et en même temps elle nous rappelle que Dieu prend connaissance de tout dans notre vie. Continue l'écrit d'Élie.

SOPHIE (*lit*). — « Voici, l'Éternel te frappera d'un grand coup dans ton peuple et dans tes fils et dans tes femmes et dans tous tes biens, et toi-même de grandes maladies, d'une maladie d'entrailles, jusqu'à ce que tes entrailles sortent par l'effet de la maladie, jour après jour. » Comme c'est terrible ! Pauvre malheureux roi ! Chère maman, n'aurait-il pas dû se repentir, alors Dieu l'aurait épargné ?

LA MÈRE. — Sans doute, car Dieu pardonne à celui qui se repent et s'humilie devant Lui ; « il y a pardon par devers toi, » dit le psalmiste (1). Mais Joram ne s'humilia pas, même comme Achab l'avait fait aux paroles d'Élie (2), et le jugement annoncé eut lieu. Les Philistins, d'un côté, les Arabes, d'un autre, l'attaquèrent, prirent Jérusalem, emportèrent tous les biens qui furent trouvés dans la maison du roi, et emmenèrent captifs ses fils et ses femmes. Il

(1) Psaume CXXX, 4. — (2) 1 Rois XXI, 27-29

paraît même qu'ils tuèrent les fils du roi, d'après le commencement du chapitre suivant de notre histoire. Un seul échappa, le plus jeune. Dieu conservait ainsi la postérité de David, selon ses promesses. Et après toutes ces calamités, le misérable roi, jeune encore, dans son palais devenu désert, fut frappé de la cruelle et incurable maladie annoncée par le prophète. Qu'il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant (1) !

SOPHIE. — Sait-on ce qu'était cette maladie ?

LA MÈRE. — Probablement une violente dysenterie qui dura deux ans, ne lui laissant aucun répit, jusqu'à ce qu'il mourût dans de cruelles souffrances, sans être regretté du peuple qu'il avait entraîné dans l'idolâtrie. Son peuple ne lui rendit pas les honneurs qu'il avait rendus à ses pères en brûlant pour lui des aromates, et il ne fut pas enterré dans les sépulcres des rois. On ne l'en jugea pas digne. Oui, mon enfant, on ne se moque pas de Dieu ; il est un feu consumant ; l'homme moissonne ce qu'il a semé (2).



L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

L'UNITÉ DES FRÈRES (*fin*)

En 1486, un synode fut convoqué afin de délibérer sur ce qu'il y avait à faire pour ne pas encourir le reproche de s'être séparés de l'Église. Il fut résolu qu'en quelque lieu et à quelque époque que Dieu

(1) Hébreux X, 31. — (2) Galates VI, 7 ; Hébreux XII, 29.

susciterait des docteurs et des réformateurs pieux, ils se joindraient à eux. Mais comme, à leur connaissance, de tels hommes n'avaient point encore paru, les frères envoyèrent de nouveau, trois ans plus tard, des hommes dévoués en France et en Italie pour chercher si dans ces contrées il y aurait des églises fidèles. Mais là encore, ils constatèrent avec douleur que la plupart de ceux qui portaient le nom de chrétiens, s'étaient détournés des enseignements de la parole de Dieu, soit quant à la doctrine, soit quant à la conduite. Ils trouvèrent cependant quelques âmes qui confessaient le Seigneur, malgré les périls que leur fidélité leur faisait courir. Ils s'entretinrent avec elles de la foi qui leur était commune et les encouragèrent à persévérer dans la voie du salut. C'est en France, parmi les Vaudois, qu'ils rencontrèrent ces fidèles qui les accueillirent avec une grande affection. Mais ils furent aussi témoins des persécutions que ces frères avaient à souffrir. En Italie, ils virent le supplice de Jérôme Savonarole, que l'on peut considérer comme l'un des précurseurs de la Réformation, et qui fut brûlé vif à Florence. Mais ce fut surtout à Rome qu'ils purent constater à quel point de corruption l'Église de Rome était descendue. C'était Alexandre VI qui occupait alors le trône pontifical, et ce pape avait été dès sa jeunesse un des hommes les plus corrompus que l'on pût rencontrer. On a dit de lui qu'il foula aux pieds toutes les lois divines et humaines. Nous comprenons quelle impression dut faire sur les deux envoyés des frères la vue de ces iniquités commises par celui qui s'appelait le vicaire de Jésus-Christ et le chef de l'Église. De retour dans leur patrie, ils rapportèrent aux frères ce qu'ils avaient vu, et ceux-ci furent convaincus qu'ils n'avaient autre chose à faire pour le moment qu'à prier ardemment pour la chrétienté et à sup-

porter avec patience et courage les épreuves qu'il plairait à Dieu de leur dispenser.

Cependant, durant la période de paix dont ils jouirent, l'église de l'Unité des frères s'accrut d'une manière remarquable. Plusieurs gentilshommes se joignirent à eux et ouvrirent sur leurs terres des maisons de prières. Il y avait déjà, en 1500, environ deux cents communautés de frères de Bohême. Mais l'ennemi ne sommeillait pas. Le clergé romain chercha à engager le roi Ladislas à les priver de leur liberté. Un édit de persécution bientôt révoqué, il est vrai, fut rendu, mais la diète (1) décida d'extirper entièrement l'hérésie. Les évêques persuadèrent à la reine que l'enfant qu'elle était sur le point de mettre au monde, ne vivrait pas, si elle ne s'efforçait pas de tout son pouvoir à entraîner le roi dans cette voie de persécution. Le roi, n'ayant pas le courage de lui refuser, pria le Seigneur de renverser ces projets. Les ennemis des frères triomphaient, mais, en dépit de la prédiction des évêques, ce fut la reine qui, en mettant l'enfant au monde, mourut, et l'exécution de l'édit fut arrêté.

La protection de Dieu envers les frères se montra à cette époque d'une manière bien visible en diverses occasions. En 1510, les intrigues de leurs ennemis avaient réussi à faire enregistrer par la diète l'édit de persécution dont nous avons parlé. Le grand chancelier Colowrat, qui s'était montré le plus acharné contre les frères, retournant chez lui au sortir de la diète, s'arrêta chez le baron de Colditsch. Là il raconta un jour à table d'un air satisfait les plans de persécution formés contre les Picards, surnom que l'on donnait aux frères. Puis se tournant vers son domestique qui était un de ces frères, il lui dit :

(1) Diète, assemblée où l'on traite des affaires publiques.

« Eh bien, Simon, qu'en dis-tu ? Les voilà tous d'accord pour vous détruire. » — « Oh ! » répondit Simon, « il y a quelqu'un qui n'y a pas encore consenti, et sans lequel on ne fera absolument rien. » — « Qui oserait s'opposer à tous les États du royaume ? » dit le chancelier avec colère. « Ce ne peut être qu'un traître à la patrie, un scélérat digne du même sort que les Picards. » Et frappant du poing sur la table avec violence : « Puissé-je ne jamais me lever d'ici sain et sauf, » ajouta-t-il avec imprécation, « si on laisse en vie un seul de ces Picards ! » — « C'est là-haut qu'est Celui qui saura bien empêcher l'exécution de vos desseins, s'il le juge bon, » répondit Simon avec courage en élevant sa main vers le ciel. — « Coquin, » reprit le chancelier encore plus furieux, « tu en feras bientôt l'expérience. » Après ces mots, il voulut se lever de table pour se rendre à son château, mais une douleur subite le força de se rasseoir. Son pied se couvrit de pustules et l'inflammation fit bientôt de tels progrès que tous les moyens employés ne purent l'arrêter. Le chancelier en mourut au bout de quelques semaines.

Plusieurs autres cas de morts soudaines et terribles des principaux ennemis des frères produisirent une grande sensation et donnèrent lieu à ce proverbe : « Quiconque est rassasié de la vie, n'a qu'à chercher querelle aux Picards : il n'aura pas plus d'un an à vivre. »

L'UNITÉ DES FRÈRES A L'ÉPOQUE DE

LA RÉFORMATION

Nous avons vu comment les frères de Bohême avaient cherché des chrétiens animés des mêmes sentiments qu'eux. Quelle ne fût pas leur joie en

apprenant qu'en Allemagne Dieu avait suscité un puissant champion de la vérité, le réformateur Luther, dont les doctrines s'accordaient avec celles de Huss, et qui dévoilait et combattait les abus et les superstitions de Rome, ainsi que le pouvoir papal. En 1519, quelques prêtres calixtins avaient écrit à Luther pour lui déclarer qu'ils reconnaissaient que sa doctrine était conforme à l'Évangile et pour l'exhorter à persévérer dans la foi. Luther qui, à cette époque, avait déjà combattu les indulgences, les encouragea à s'affermir dans ce qu'ils connaissaient de la vérité, et les avertit de ne pas se laisser entraîner dans l'Église romaine par des concessions ou par des espérances illusoires, car, en le faisant, ils se rendraient coupables de la mort de Huss et de Jérôme de Prague.

Dès que les frères de Bohême eurent appris le témoignage que Luther rendait à la vérité, ils lui envoyèrent, en 1522, deux députés pour le féliciter de l'œuvre que le Seigneur lui avait confiée, et l'assurèrent du concours de leurs prières. Ils lui donnèrent en même temps connaissance de leur doctrine et de leur constitution. Luther les reçut avec affection, et témoigna que cette visite l'avait encouragé. Les frères auraient voulu que Luther introduisît dans les églises d'Allemagne un ordre et une discipline analogues à ce qu'ils avaient chez eux, et ils insistèrent à plusieurs reprises auprès de lui sur ce sujet. Mais Luther ne pensait pas que le moment fût encore venu. Cependant il tendit la main d'association aux envoyés des frères et leur dit : « Soyez les apôtres des Bohémiens ; mes compagnons et moi, nous désirons être ceux de nos compatriotes. Travaillez toujours à l'avancement de la vérité de l'Évangile dans votre pays, suivant que les circonstances vous le permettront ; nous y tra-

vaillerons chez nous, selon les forces que le Seigneur nous donnera, et priez pour nous. » Luther leur rendit aussi le témoignage que depuis le temps des apôtres aucune communauté chrétienne ne s'était autant rapprochée des églises apostoliques que la leur. Il disait encore : « Bien que ces frères ne nous surpassent pas en pureté de doctrine, ils nous sont supérieurs à l'égard de la discipline. »

(A suivre)



Le bouquet de Marie

Madame L. était une personne pieuse qui aimait à faire du bien aux pauvres et aux malades, et qui désirait intéresser à eux ses enfants, et les associer à ce qu'elle faisait pour eux. Au printemps et en été, après que leurs tâches d'école étaient terminées, elle les envoyait dans les prairies et les bois cueillir de jolies fleurs qu'elle portait aux malades. La petite Marie, en particulier, faisait cela volontiers. Elle aimait le Seigneur Jésus, et par conséquent elle aimait ceux qui souffraient. Un jour elle avait apporté à la maison un rameau couvert de fleurs odoriférantes. Elle écrivit sur une carte ce verset : « *Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi* » (Jean VI, 37), et elle attacha la carte au rameau.

Madame L. mit dans une corbeille toutes les fleurs que les enfants avaient cueillies, sans oublier le rameau de Marie, et se rendit à l'infirmerie. Là elle alla de lit en lit, distribuant les fleurs et adressant aux malades quelques paroles d'encouragement et d'exhortation. Son grand désir était de diriger vers Jésus ces cœurs affligés et éprouvés. Lui seul peut sauver les âmes et leur donner le repos.

Après avoir fini sa tournée auprès des malades, il lui restait dans sa corbeille, le beau rameau cueilli par la petite Marie. « A qui pourrais-je bien le donner? » se demandait-elle en retournant à la maison. Et la pensée de le porter au pauvre vieux Jacob, depuis longtemps très malade et dont les jours étaient comptés, traversa son esprit. Hélas ! le pauvre homme était un incrédule qui jusqu'alors avait persévéré dans la folie et l'aveuglement qui lui faisaient dire : « Il n'y a point de Dieu. » (Psaume XIV, 1.) Combien son cœur était misérable et plein d'amertume ! L'amour de Dieu en Jésus est seul capable de réjouir une âme affligée.

Celui qui t'aime,
O Dieu suprême!
Peut seul goûter toujours la paix.
Il se repose
En toute chose
Sur Toi qui ne manque jamais.

Mais quelle chose terrible si le pauvre malade venait à mourir inconverti !

Madame L. se rendit donc dans la pauvre mansarde où gisait sur son lit Jacob, dont les yeux étaient fermés. Sans s'arrêter à parler longuement avec la vieille femme du malade, Madame L. posa le rameau fleuri et odorant sur le lit. Bientôt Jacob ouvrit lentement ses paupières appesanties, aperçut avec étonnement le rameau inattendu couvert de ses belles fleurs, et demanda : « Qui m'a envoyé cela ? » — « DIEU ! » fut la brève réponse de la visiteuse. Le malade resta muet, et après quelques instants, Mme L. se retira.

Comment dire ce qui se passa dans le cœur du vieux Jacob ? Dieu lui parla et en quelques heures s'opéra en lui un merveilleux changement.

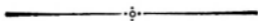
Le matin suivant, au grand étonnement de sa femme, qui avait été aussi incrédule que lui, il lui dit : « Femme, il me faut encore voir une fois toutes mes connaissances, avec qui j'ai si souvent échangé des paroles d'incrédulité. Va, et dis-leur de venir. Qu'aucun d'eux ne manque. » La vieille femme, sans dire un seul mot, s'en alla pour accomplir le désir de son mari. Bientôt tous les anciens compagnons du vieux Jacob se trouvèrent rassemblés autour de son lit. « Mes amis, » leur dit-il d'une voix faible, « je vous ai fait demander de venir afin de vous dire que je suis devenu un vrai croyant chrétien. Je vous dirai comment cela est arrivé. Depuis que je suis couché ici dans ma misérable mansarde, j'ai souvent pensé à Dieu, et hier aussi, je me disais : S'il y a un Dieu, alors je dois pouvoir le trouver, et alors il doit aussi entendre les prières. Là-dessus je réfléchissais à ce que je lui demanderais, afin de le mettre à l'épreuve. A la fin je pensai, je veux Lui demander une chose toute simple : *une fleur*. Et je ne m'imaginai absolument pas que personne pût m'apporter une fleur. Je croyais plutôt que si Dieu voulait écouter ma prière, il m'enverrait la fleur par la cheminée ou par la fenêtre. Je venais justement de m'assoupir un peu, lorsque je sentis un doux parfum. J'ouvris les yeux et vous pouvez juger de mon étonnement lorsque je vis devant moi, non pas une fleur unique, mais un rameau avec quantité de fleurs. Je demandai : « Qui m'a envoyé cela ? » et une dame qui était auprès de mon lit, répondit seulement : « *Dieu*, » et s'en alla. Oui, Dieu avait eu pitié de moi, un vieil insensé incrédule, et m'avait montré qu'il est le Dieu vivant qui entend chaque parole, et qui connaît chaque pensée. Et ce n'était pas assez, je trouvai attaché au rameau une carte où étaient écrites ces paroles : « Je ne mettrai pas

» dehors celui qui vient à moi ! » Quelle parole pour moi, le vieux et méchant pécheur ! Oui, je compris tout de suite que c'était Jésus, le Sauveur des pécheurs, qui l'avait prononcée. Cela parla tellement à mon cœur, qu'ici, sur mon lit, et tel que je suis, je me tournai vers Jésus ; et voyez, mes amis, il ne m'a pas repoussé ; il m'a donné le pardon et la paix. Auparavant je me disais un athée (qui nie Dieu), maintenant je meurs croyant en Christ. »

Il se tut un moment, un silence profond régnait dans la chambre ; puis le vieux Jacob continua : « Si vous ne voulez maintenant pas croire la parole de Dieu, croyez ce que je vous ai raconté aujourd'hui. Je jouis, à présent que je suis venu à Jésus, d'une paix et d'une joie que je n'avais jamais connues auparavant. Ah ! je voudrais seulement pouvoir conduire quelques-uns d'entre vous à Jésus. Vous dites sans doute ce que je disais autrefois : « Nous ne croyons » que ce que nous voyons. » C'est bon aussi longtemps qu'on a force et santé. Mais quand la mort est là, on a besoin de pardon et de vie éternelle. »

Les anciens compagnons d'incrédulité du malade écoutaient silencieux. Émus, ils serrèrent l'un après l'autre la main du vieux Jacob. Nous savons que plusieurs de ces hommes se sont tournés plus tard vers Jésus et retrouveront Jacob dans le ciel.

O petite Marie, que ton rameau cueilli et ton passage écrit avec amour pour Jésus ont été bénis. Chers jeunes lecteurs, quoi que vous fassiez, ne fût-ce même que porter une fleur à un malade, faites-le pour Lui, et il vous bénira.



Des larmes qui causent de la joie dans le ciel

Un jeune garçon était penché sur sa Bible qu'il venait de lire, et de grosses larmes remplissaient ses yeux. Sa petite sœur qui jouait à côté de lui s'en étonnait. Elle ne comprenait pas pourquoi il pleurait et aurait bien voulu le consoler. Qu'était-ce donc qui affligeait ainsi son frère ? Ah ! mes enfants, c'est que la parole de Dieu venait de lui montrer combien il avait offensé Dieu. Jusqu'alors il avait bien compris qu'en étant désobéissant à ses parents ou à ses maîtres, il avait mal agi envers eux ; qu'il avait mal fait en étant impatient ou irrité contre sa petite sœur ; qu'il avait eu tort en n'étant pas aimable et complaisant, mais plutôt égoïste et désagréable avec ses camarades, et qu'en ne disant pas la vérité, il avait commis une faute. Il s'était peut-être repenti après avoir ainsi manqué d'une manière ou d'une autre, parce qu'il en avait subi plus d'une fois les conséquences en étant réprimandé ou même puni. Mais jusqu'à ce moment il n'avait pas saisi qu'en tout cela, c'était *contre Dieu qu'il avait péché*. Il avait lu le Psaume LI, et les paroles de David : « Contre toi, contre toi seul, j'ai péché, » l'avaient frappé, et il s'était dit : « Quand j'ai été désobéissant, quand je me suis mis en colère, quand j'ai menti, c'est donc contre Dieu que j'ai péché ; c'est Lui que j'ai offensé ! » Puis il vint à penser à ce que Dieu dit dans sa Parole de son amour pour nous et de l'amour de Jésus qui est venu mourir à notre place pour nos péchés, et il dit en lui-même : « C'est à cause de moi, à cause des péchés que j'ai commis contre Dieu que ce bon Sauveur a tant souffert, » et son cœur s'était brisé, et voilà ce qui faisait couler ses larmes. Mais c'étaient des larmes qui causaient

de la joie dans le ciel, car il est écrit : « Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent, » qu'il soit petit ou grand.

Et vous, chers enfants, vous avez sans doute plus d'une faute à vous reprocher envers vos parents, vos maîtres, vos frères et sœurs, ou vos jeunes camarades. Vous regrettez peut-être ce que vous avez fait, vous vous repentez peut-être surtout d'avoir fait de la peine à vos parents. Mais avez-vous pensé que chaque faute que vous avez commise, était un *péché contre Dieu* ? Et votre cœur est-il affligé d'avoir offensé ce Dieu qui vous a aimés jusqu'à donner son Fils pour vous, et d'être la cause de toutes les souffrances que Jésus a endurées sur la croix. Il les a subies pour vous, ce bon Sauveur, afin que Dieu pût vous pardonner et que vous soyez sauvés. N'y a-t-il pas là de quoi toucher votre cœur ?

Un jour, une pauvre femme, une grande pécheresse, ayant commis de nombreux péchés, vint auprès de Jésus. Elle reconnaissait qu'elle était bien coupable envers Dieu, mais elle savait l'amour qui était dans le cœur de Jésus, et elle se tint à ses pieds qu'elle arrosait de ses larmes. Et Jésus lui dit : « Ma fille, tes péchés sont pardonnés. » Les larmes de cette pauvre femme repentante réjouissaient le cœur du Sauveur, et l'amour du Sauveur la consolait et la rendait heureuse.

Chers enfants, ne voulez-vous pas venir à Jésus comme elle, reconnaissant que, tout jeunes que vous êtes, vous avez beaucoup péché *contre Dieu*, mais que Jésus pardonne à celui qui vient à Lui ? Ne voulez-vous pas, comme elle, aimer beaucoup Celui qui vous a tant aimés et qui vous aime tant, et réjouir le ciel par vos larmes de repentance envers Dieu, et votre foi en son Fils bien-aimé ?

O Christ! quelle immense douleur,
 Quelle angoisse t'accable!
 Quel poids de souffrance, ô Sauveur,
 Sur ta tête adorable!
 Toutes mes fautes sont sur Toi,
 Tu les portes pour moi!

O Christ! que n'as-tu pas souffert
 Pour expier mon crime!
 Pour mon âme, tu t'es offert,
 Innocente victime!
 Afin que je fusse guéri,
 Jésus, tu fus meurtri.

Oui, c'est pour moi que tu mourus
 Sur cette croix maudite;
 Là toi-même me secourus,
 Et ton amour m'invite
 A la joie, à la paix du ciel,
 Au bonheur éternel.



Questions pour le mois de septembre

Où se trouvent dans la parole de Dieu les questions suivantes? Et les ayant trouvées, donnez la réponse qu'elles demandent.

1^o « Que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme; ou que donnera un homme en échange de son âme? »

2^o « Quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de Dieu? »

3^o « Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut? »

4^o « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? »

Un adieu

Mogosesti (Roumanie),

10 septembre 1902.

Mes chers enfants,

La main qui a tracé quelques-unes de ces pages pour vous ne les achèvera pas ; elle est maintenant glacée par la mort.

Plein de vie, il y a quelques jours à peine, votre vieil ami qui vous aimait tant et qui a travaillé pour vous pendant bien des années avec une si affectueuse sollicitude, n'est plus qu'une dépouille mortelle qu'on va déposer dans la terre étrangère, où le Seigneur l'a repris à Lui à la suite d'un accident.

Vous aimerez peut-être avoir quelques détails sur les derniers moments de ce serviteur de Dieu, dont la vie Lui était vraiment consacrée tout entière avec un dévouement de cœur que le Seigneur a sûrement apprécié dans sa tendre condescendance.

Le 29 août, il était parti avec sa famille pour se rendre à une localité où ils étaient attendus. A mi-chemin, les chevaux se sont emportés ; le cocher, perdant la tête, oublia de serrer le frein à une petite descente, et la voiture versa. Trois personnes ont été blessées, mais Mr Ladrière seul grièvement. Relevé sans connaissance, tout meurtri et fracturé, il reçut les premiers soins dans un poste de gendarmerie où on le transporta ; de là il fut ramené chez ses enfants qui ont eu le triste et doux privilège de le soigner jusqu'à la fin.

Jamais on ne vit malade plus patient et plus doux. Quand il avait pu dormir un moment : « Merci, mon Père ! » l'entendait-on dire. Le premier jour il a continuellement prié à haute voix, et sa demande

d'être occupé seulement des choses célestes a certainement été exaucée. A part le cri continuel : « De l'eau, de l'air, » on l'entendait presque toujours murmurer quelques lignes d'un cantique, et surtout des fragments de passages. A tous ceux qu'on lui citait : « Oui, oh ! oui, » répondait-il avec ferveur.

Un jour il me demanda si j'avais mis mon bras derrière lui. Sur ma réponse négative : « C'est magnifique, » dit-il avec emphase, « d'avoir le bras de Dieu. » — « Repos, divin repos, » a-t-il soupiré un moment. Puis c'étaient des mots sans suite : « Mon Père ! Jésus, précieux Sauveur ! » Et la dernière nuit, quand sa voix était déjà si affaiblie qu'on l'entendait à peine, les mots : « Amour, paix, joie, gloire ! » s'échappaient de ses pauvres lèvres desséchées. Puis subitement un solennel silence se fit autour de ce lit de mort — non, de vie, selon l'expression d'un vénérable frère — durant lequel nos regards suivaient anxieusement les mouvements ralentis de ses lèvres, et ses yeux levés vers le ciel avec une expression profonde d'attente, comme voyant déjà ce monde invisible où l'âme allait entrer. Ses yeux se fermèrent ensuite d'eux-mêmes, un léger soupir encore, et ce fut tout. Il s'était éteint sans agonie, le 9 septembre, à cinq heures du matin, recueilli dans les bras du Sauveur fidèle qui avait rappelé à Lui son cher vieux serviteur fatigué.

« La mort des bien-aimés de l'Éternel est précieuse à ses yeux. »

Oh ! chers, chers enfants, rappelez-vous qu'il n'est jamais trop tôt pour se tourner vers Jésus. Celui dont je vous parle n'avait que quinze ans, quand il a commencé à Le servir et l'on peut vraiment dire de lui que : « Passant par la vallée de Baca, » il en fit « une fontaine, » « marchant de force en force, pour paraître devant Dieu. »

Nos jeunes lecteurs seront péniblement affectés par la lecture des lignos qui précèdent. Celui qui vous aimait tant, qui avait si à cœur votre bien, se trouve maintenant dans le sein de son Sauveur, qui l'a appelé par ces paroles : « Bien, bon et fidèle esclave : Entre dans la joie de ton maître. »

Nous terminerons en vous communiquant un bref discours que votre vénérable ami a adressé aux enfants, lors d'une agape fraternelle qui eut lieu à Vevey, il y a quelques mois :

Le Seigneur Jésus prenait les enfants dans ses bras, parce qu'il les aimait. Il voulait que ces agneaux soient les siens. Il a dit quelque chose que je veux vous répéter : « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) Alors, mes enfants, est-ce que Dieu vous aime ? — Certainement, nous sommes ses petites créatures. Il nous aime, parce qu'il est amour. — Mais vous avez désobéi souvent, vous avez menti à vos parents, vous vous êtes disputés. Peut-il vous aimer quand même ? — Oui. Il aime même ces pauvres petits misérables que vous êtes.

Tout pécheurs que vous soyez, il n'a pas voulu que vous alliez en enfer. Qu'a-t-il fait pour empêcher cela ? — Il a donné son Fils unique ; il l'a envoyé sur la terre pour souffrir et mourir ; Jésus a été cloué sur la croix, il a passé sous le jugement de Dieu pour que de petits pécheurs comme vous soient sauvés. Et il n'y a pas d'autre moyen. Que devez-vous faire, vous ? Qu'est-ce que Dieu vous demande ? — Que vous croyiez en son Fils et que vous l'aimiez. Ne voulez-vous pas l'aimer ? Et comment pouvez-vous montrer que vous l'aimiez ? — En étant sages et obéissants à vos parents, en ne mentant pas, et

en priant pour que Dieu vous bénisse. Ne voulez-vous pas venir au Seigneur Jésus ce soir ? Lui dire : Toi qui m'as tant aimé, je viens à Toi, je veux être tout entier pour toi.

Que le Seigneur vous bénisse ; qu'il vous donne de tourner vos cœurs vers le Seigneur Jésus — vous serez alors heureux. Une petite fille de cinq ans qui aimait le Seigneur, savait, quoiqu'elle fût rudoyée chez elle, qu'elle devait parler de Lui-même en jouant avec ses camarades ; elle s'arrêtait dans ses jeux pour parler de Lui parce qu'elle l'aimait.

Qu'il vous soit donné de l'aimer de même, et Lui, il vous ouvrira la maison de son Père : son beau ciel ; et vous y serez pour toujours avec Lui dans le bonheur infini. Chers enfants que nous aimons, qu'il vous soit donné de dire : « Je suis à Toi, donne-moi, Seigneur Jésus, d'être sage en toutes choses, comme Tu as été sage quand Tu étais un enfant. » Que le Seigneur vous bénisse.

A Jésus, on ne peut être
Ni trop tôt, ni trop longtemps.

L'olivier sauvage

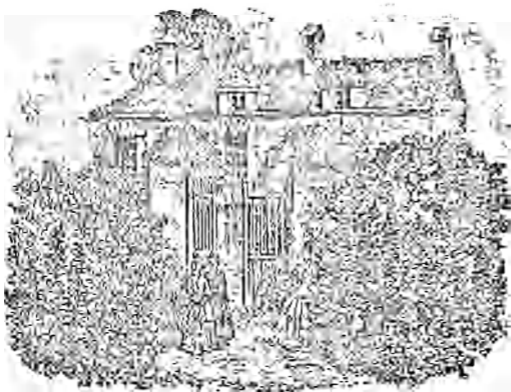
Allégorie

-- C'est inutile ! Plus j'essaye d'être sage et plus ça va de travers. J'en ai assez !

Et Pierre jeta son bonnet sur la table, d'un geste découragé.

— Assez de quoi ? demanda une voix douce à ses côtés.

Pierre rougit et se détourna. Ses yeux étaient pleins de larmes, et un grand garçon de douze ans ne doit plus pleurer.



— Assez de ... de tout, tante Marie. Vois-tu, ce matin je m'étais dit en me levant que j'aurais une bonne journée. Je voulais faire plaisir à maman, rapporter de bonnes notes du collège ; et puis ne plus être étourdi et ne pas faire de sottises. Et et tout a mal marché. J'ai été grondé, puni ; maman est triste et c'est ma faute.

Pauvre Pierre ! Il avait parlé très vite, tout d'un trait, et maintenant il s'arrêtait, un peu ennuyé d'en avoir dit si long.

Mais tante Marie n'était pas comme tout le monde. Jamais elle ne grondait ni ne faisait de « sermons ; » et, tout au fond de son cœur, Pierre sentait confusément qu'elle le comprenait, même lorsque lui ne voyait pas très clair dans ses perplexités enfantines.

— Pierrot, as-tu demandé au Seigneur de t'aider à être sage ?

— Oui, je le fais quelquefois. — La réponse était tant soit peu hésitante.

— Et ne l'a-t-il pas exaucé ?

— Je ... je ne sais pas ; ... je ne suis pas sûr. Il y a quelque chose « par dedans » qui est plus fort que moi et qui me pousse à faire ce que je ne devrais pas.

Tante Marie réfléchit un instant, puis passant sa main sur la tête bouclée de l'enfant :

— Veux-tu que je te raconte une histoire, Pierre ?

— Une histoire ! oh ! oui ; j'aime tant les histoires, tante Marie.

Et le petit garçon, oubliant son gros souci, s'installa commodément dans l'embrasure de la fenêtre, tandis que tante Marie reprenait le tricotage qu'elle avait laissé tomber sur ses genoux.

— Mon histoire est une allégorie, ou, si tu aimes mieux, une parabole. Nous l'appellerons : *L'olivier sauvage*.

Il avait poussé au hasard, nul ne savait comment, tout près d'un mur très élevé. On n'avait vu d'abord qu'une branche frêle et délicate, puis un buisson touffu, et enfin il était devenu un jeune arbre vigoureux dont la cime devait bientôt atteindre le faite de la muraille.

Pendant qu'il grandissait, il se demandait souvent ce que pouvait lui cacher le mur mystérieux. La brise lui apportait de ces régions inconnues, de vagues rumeurs, semblables aux accords lointains d'une musique enchanteresse ; de subtils parfums arrivaient jusqu'à lui ; il devinait un monde merveilleux presque à sa portée. Mais comment y atteindre ?

Enfin, un jour, à son immense joie, il se trouva assez grand pour regarder de l'autre côté du mur. Et que vit-il ? Des bosquets touffus, des allées ombrées, de gais parterres, des fleurs, des fruits. Les

papillons folâtraient parmi les roses, les oiseaux chantaient dans les grands arbres. Partout le soleil, partout la joie. L'olivier comprit d'où lui étaient venus les douces harmonies et les suaves parfums.

Longtemps l'olivier sauvage contempla le beau jardin et plus il regardait, plus il sentait croître son désir d'y trouver place, lui aussi. Il y avait là des plantes de toute espèce, vivant côte à côte, et qui, en pleine campagne, n'auraient jamais été voisines. D'où venaient-elles donc ? Qui avait bien pu les rassembler ainsi ?

Notre olivier se perdait en conjectures, lorsqu'il s'aperçut qu'une porte s'ouvrait dans la muraille et qu'un homme pénétrait dans le jardin. Il tenait à la main une petite plante arrachée dans les prés environnants. Soigneusement il choisit un recoin ombragé et y planta la fleurette.

« Ah ! je comprends, pensa l'olivier. Toutes ces plantes viennent du dehors ; ainsi, moi aussi, je pourrais entrer dans le jardin. Seulement je suis trop laid avec ces vilaines branches noueuses et ce tronc tordu. Je vais me redresser et alors, peut-être, me donnera-t-on une place parmi les autres arbres que je vois là-bas. »

Là-dessus il se mit à l'œuvre et fit de son mieux pour égaliser ses rameaux, redresser son tronc et se rendre aussi beau que possible.

Quelques jours plus tard le maître du jardin vint visiter ses plantations. Grande fut la joie de l'olivier. « Il va me voir et remarquera la peine que je me suis donnée, » pensa-t-il. Le maître lui jeta un regard, mais ne s'arrêta point.

— Oui, il est beau, dit-il au serviteur qui marchait à ses côtés, mais où est le fruit ?

— Du fruit ? Ah ! c'est cela qu'il demande, se dit l'olivier. Je vais me mettre en devoir d'en produire.

Des mois s'écoulèrent. Jours de soleil et jours de pluie. — L'olivier se développait de plus en plus ; ses rameaux ployaient sous le poids des fruits qui lui paraissaient pour le moins aussi beaux que ceux qu'il apercevait de l'autre côté de la muraille. « Cette fois, il me choisira pour mon fruit, » songeait-il en voyant le maître se diriger de son côté. D'un geste, le serviteur désigna les branches chargées de fruits mûrs.

— Goûte-les, dit le maître. L'arbre est sauvage et le fruit l'est aussi. — Et il passa.

Cette fois-ci l'olivier perdit courage. « A quoi bon avoir tant travaillé ? » pensa-t-il. « Rien de ce que je fais et rien de ce que je suis ne peut me rendre propre pour le beau jardin. C'est inutile d'essayer. » Et, tout désolé, il laissait pendre tristement ses rameaux.

Alors le maître revint et se tint à ses côtés.

— Pauvre petit arbre, dit-il d'une voix caressante, tu désires une place dans mon jardin ? Tu as épuisé toutes les ressources ; veux-tu essayer des miennes ?

— J'ai fait de mon mieux, murmura l'olivier ; je ne puis plus rien.

— C'est vrai, fit le maître, tu ne peux plus rien. En commençant, tu étais un olivier sauvage ; tu l'es encore maintenant, malgré tous tes efforts. Et je n'ai que faire d'un arbre sauvage dans mon jardin.

— Ce n'est pas ma faute, si je suis né sauvage ; je ne puis changer ma nature ; jamais je ne ferai rien de bon ; jamais je ne serai digne d'occuper une place dans le jardin.

— Je puis l'en rendre digne, mais il n'y a qu'un seul moyen pour cela. Tu dois être greffé.

— Quoi, voir tomber toutes ces belles branches qui m'ont coûté tant de peines ? Mais il ne resterait presque rien de moi ! cria l'olivier.

— Moins il restera de ce que tu étais autrefois et mieux cela vaudra, répondit le maître. Vois plutôt ce que je ferai pour toi. Je te donnerai une nouvelle nature capable de porter du fruit qui me soit agréable. Je te placerai dans mon jardin. Tu seras à moi. Consens-tu à te laisser greffer ?

L'olivier sauvage courba la tête en signe d'assentiment.

A quelque temps de là, si tu avais pu jeter un coup d'œil dans le beau jardin, tu y aurais vu un jeune arbre gracieux et élancé aux rameaux chargés de feuilles et de fruits. Et de l'autre côté de la muraille, la place occupée autrefois par l'olivier sauvage se trouve vide.

.

Tante Marie s'arrêta.

— As-tu compris ce que signifie mon histoire, Pierre ?

— Un peu, je crois. — Et Pierre paraissait songeur et préoccupé.

Et vous, mes jeunes lecteurs, avez-vous compris ? En est-il de vous comme de mon petit ami Pierre ? Désirez-vous faire le bien tout en trouvant que tous vos efforts restent sans résultat ? Vous ne pouvez vous rendre dignes d'une place dans le beau jardin ; vous ne pouvez porter du fruit pour Dieu. Votre vie tout entière peut se passer à former de bonnes résolutions ; jamais vous ne trouverez en vous-mêmes la force de les accomplir.

Ce qu'il vous faut, c'est la *nouvelle nature*, car Dieu lui-même ne peut améliorer votre mauvais cœur. Cette nouvelle nature, le Seigneur la communique à tous ceux qui viennent à la croix de Christ. C'est là que se trouvent la paix et le pardon. Vos désirs, vos

efforts, n'effaceront pas un seul de vos péchés. Mais le sang du Seigneur Jésus purifie de *tout péché*.

Si vous avez réalisé cela pour vous-mêmes, alors vous êtes « une nouvelle création — les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles. » (2 Corinthiens V, 17.) Vous pouvez aller en avant joyeusement, sachant que celui qui *demeure* en Christ porte beaucoup de fruit. (Jean XV, 5.)



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

L'UNITÉ DES FRÈRES A L'ÉPOQUE DE LA RÉFORMATION (fin)

D'autres réformateurs rendirent aux frères le même témoignage. Un pasteur protestant qui écrivait vers le milieu du XVI^{me} siècle, parle ainsi d'eux : « On trouve en Bohême une classe de gens connus sous le nom de Frères, de Picards ou de Vaudois. Ils s'interdisent tout excès de table et toute danse, ainsi que les jeux de cartes et de dés. Ceux qui enfreignent leurs règlements sont exclus de la communauté, après avoir été avertis une ou deux fois, et ils ne peuvent y rentrer qu'après avoir donné des marques certaines et publiques de leur repentance. Dans les jours ouvriers, on ne voit point de fainéants parmi eux ; le dimanche ils s'assemblent pour s'éduquer par la parole de Dieu. Plusieurs d'entre eux connaissent les Écritures mieux que beaucoup d'ecclésiastiques. Ils ont des personnes établies pour visiter les malades, les consoler et les soigner. » Et

l'écrivain ajoute : « Voyons-nous pareilles choses parmi nous ? » C'est un beau témoignage, mais il faut nous souvenir que les œuvres, quelles qu'elles soient, doivent provenir, non de règlements auxquels on est dans l'obligation de se soumettre, mais de la vie de Christ en nous. L'apôtre dit des chrétiens, sauvés par grâce, par la foi : « Nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles. » (Éphésiens II, 10.) Nous ne voulons cependant pas dire qu'une discipline ne soit pas nécessaire dans l'Église, ni qu'il n'y eût chez les frères une vraie piété, une œuvre de Dieu dans leurs âmes. Leur constance dans les persécutions le prouve.

Elles n'étaient pas encore terminées pour eux. En 1547, l'empereur d'Allemagne, Charles-Quint, et son frère Ferdinand, roi de Bohême, s'étaient armés contre les protestants. La nation bohémienne refusa de faire cause commune avec eux contre l'électeur de Saxe, protecteur de la Réforme. On imputa ce refus aux frères, que l'on accusa d'avoir voulu mettre sur le trône de Bohême l'électeur de Saxe. Ce fut leurs rapports avec Luther qui donnèrent naissance à ces accusations. Le roi Ferdinand fit donc arrêter les principaux d'entre les frères qui furent emprisonnés, ou exilés, ou privés de leurs biens. Quelques-uns furent torturés pour obtenir d'eux l'aveu de prétendus complots. Jean Augusta, le premier des anciens des frères, fut mis trois fois à la torture, battu de verges à plusieurs reprises et réduit comme nourriture à des portions de pain et d'eau à peine suffisantes pour entretenir sa vie. Comme on ne put lui faire avouer des crimes qu'il n'avait pas commis, il fut retenu dans les prisons durant seize ans, jusqu'à la mort de Ferdinand. Sa fermeté chrétienne, sa patience, sa piété, jointes aux prières ferventes

qu'il adressait au Seigneur, agirent de telle sorte sur ses bourreaux qu'ils se convertirent à la vérité.

Un autre ancien, nommé Georges Israël, montra le même dévouement. On exigeait une rançon de mille florins pour sa liberté. Comme il ne les avait pas, ses amis et des frères offrirent de la payer pour lui. Il refusa, disant : « C'est assez pour moi d'avoir été une fois racheté et pleinement affranchi par le sang de mon Sauveur ; je n'ai pas besoin d'être racheté une seconde fois par argent ou par or. Gardez votre argent, il pourra vous être utile dans l'exil dont vous êtes menacés. » Il réussit plus tard, par le secours de Dieu, à s'échapper de prison. Il en sortit en plein jour, à la vue de ses gardiens, sous le costume d'un écrivain, la plume à l'oreille, du papier et un encrier à la main. Il put franchir tous les obstacles et se rendit en Pologne, où, comme nous allons le voir, des frères chassés par la persécution s'étaient rendus.

Un autre exemple de délivrance extraordinaire est celui du diacre Bosang. Mis en prison, il pria Dieu ardemment de lui rendre la liberté. S'étant endormi, il vit en songe un vieillard vénérable qui lui montrait un clou planté dans le mur de la prison. S'étant éveillé, il trouva en effet le clou et s'en servit pour agrandir l'ouverture de la fenêtre de manière à ce que son corps pût y passer. Fatigué par son travail, il se rendormit, mais un songe l'avertit de nouveau qu'il était temps de fuir. Il se laissa glisser dans le fossé, trouva les portes du jardin du château ouvertes, ainsi que le songe le lui avait dit, et alla se cacher dans une boutique vide. Mais de nouveau il succomba au sommeil, et fut réveillé par la même voix qui lui dit : « Pourquoi l'arrêtes-tu ici ? Ne sais-tu pas qu'on te poursuit ? » Il se hâta de sortir de la ville et se réfugia en Prusse, où il mourut en 1551.

Le même édit qui avait frappé les principaux des frères, fit fermer leurs lieux de réunion, et l'on arrêta ou dispersa tous leurs pasteurs, qui ne purent rester dans le pays que secrètement, et furent réduits à se glisser de nuit auprès de leurs frères pour leur donner les soins de leur ministère. Quant au peuple, on lui donna le choix ou de rentrer dans l'Église romaine, ou de se joindre aux Calixtins, ou d'évacuer le pays dans l'espace de six semaines. Un grand nombre se laissèrent intimider et se joignirent aux Calixtins; mais la plupart se retirèrent en Pologne en 1548. Le petit nombre de ceux qui ne sortirent pas du pays, resta caché ou se dispersa.

Nous ne nous étendrons pas longuement sur ce qui concerne les frères qui émigrèrent en Pologne d'où, d'ailleurs, sous l'influence de l'évêque papiste de Posen, un édit fut bientôt rendu par le roi Sigismond-Auguste, qu'ils eussent à évacuer immédiatement le pays. Ils se retirèrent en Prusse, où ils furent accueillis avec bonté par le duc Albert. Leur court séjour en Pologne ne fut cependant pas sans fruit. L'Évangile y fut reçu par quelques personnes de la noblesse et de la bourgeoisie, et de temps à autre, un des pasteurs d'entre les frères établis en Prusse venait visiter les nouveaux convertis.

Une des conversions remarquables de ce temps-là fut celle du comte d'Ostrog. Il fut gagné au Seigneur à l'heure même où il se rendait dans l'assemblée avec un fouet pour en faire sortir sa femme. Une fois touché par la grâce, il fut un homme plein de zèle et d'ardeur pour la vérité. Il demanda aux frères de Prusse un prédicateur pour ses domaines, et on lui envoya, en 1551, Georges Israël. Celui-ci revint donc en Pologne et, dans l'espace de six ans, il rassembla vingt communautés de frères. D'autres

travaillèrent à la même œuvre, de sorte que, dans cet espace de temps, le nombre des assemblées s'éleva à près de quarante.

Mais la haine des ennemis de la vérité ne permettait pas à Georges Israël de prêcher autrement que dans des réunions secrètes. Les frères plaçaient devant les maisons des hommes de confiance qui en interdisaient l'entrée aux personnes inconnues ou suspectes. Afin d'empêcher que la voix du prédicateur ou les chants de l'assemblée fussent entendus dans la rue, on garnissait les fenêtres de coussins de lit. L'évêque de Posen ayant été informé de ces assemblées, apostâ une quarantaine de mauvais sujets, et leur donna ordre de saisir et de lui livrer Georges Israël. Celui-ci, cependant, ne s'enfuit, ni ne se cacha. Il continua d'aller et de venir dans la ville, se remettant à la protection du Seigneur, sans négliger pourtant les moyens que la raison et la prudence lui suggéraient. Il changeait souvent de costume, tantôt vêtu en gentilhomme, tantôt comme un voiturier, un cuisinier ou un manoeuvre. En allant visiter les frères, il rencontrait souvent des hommes chargés de l'arrêter, mais le Seigneur ne permit pas que jamais ils le reconnussent.

Les tentatives faites pour réunir les frères aux églises protestantes, luthériennes et réformées, appartenant à l'histoire de la Réformation, nous n'en parlerons pas.

Les frères, en Bohême et en Moravie, retrouvèrent quelque repos sous le gouvernement doux et paisible de l'empereur Maximilien II. Dès 1564, ils obtinrent de lui la liberté de rouvrir leurs lieux de réunions et d'exercer leur cuite. Cela ramena dans le pays un grand nombre de ceux qui avaient été forcés d'en sortir. Mais leurs ennemis cherchèrent de nouveaux moyens de les perdre. En 1563, le grand chancelier

de Bohême, Joachim de Neuhaus, se rendit à Vienne, et sollicita instamment l'empereur de signer un édit ordonnant l'entière destruction des églises des frères. L'empereur céda, et le grand chancelier repartit pour la Bohême, plein de joie. Mais cette fois encore, le Seigneur intervint pour empêcher que l'édit fût mis en exécution. Comme le dit le prophète : « Prenez un conseil, et il n'aboutira à rien ; dites la parole, et elle n'aura pas d'effet ; car le Dieu Fort est avec nous. » (Ésaïe VIII, 10.) Tandis que le grand chancelier traversait le Danube sur un pont de bois près de Vienne, une des travées du pont se rompit sous lui, et il fut précipité dans le fleuve avec toute sa suite et son bagage. Six cavaliers seulement purent avec leurs chevaux se sauver à la nage. L'un d'eux, un jeune gentilhomme, vit le chancelier repaître au-dessus de l'eau. Il le saisit par sa chaîne d'or et le soutint jusqu'à ce qu'un bateau fût venu à leur secours. On le tira hors de l'eau, mais il était déjà mort. Quant à la cassette qui renfermait l'édit rendu contre tant d'innocents, le courant l'emporta, et on ne put jamais la retrouver. Le gentilhomme qui avait ainsi échappé à la mort fut si frappé de la protection que Dieu avait accordée aux frères en cette occasion, qu'il se joignit à ceux-ci. Dans un âge très avancé, il rendait encore témoignage à cet événement remarquable. L'empereur, loin de renouveler l'édit, exprima au contraire des sentiments très favorables aux frères qui jouirent pendant longtemps d'un repos entier.

Ils profitèrent de ce temps pour faire une autre traduction de la Bible en langue bohémienne, et comme la première avait été faite sur la version latine appelée la Vulgate, ils envoyèrent quelques-uns de leurs jeunes gens qui se destinaient au ministère, aux universités de Wiltemberg et de Bâle, pour

y étudier les langues originales dans lesquelles la Bible a été écrite. Lorsqu'ils furent de retour, ils se réunirent avec un certain nombre de pasteurs chez un baron qui se chargea de tous les frais de l'entreprise. Ce grand travail ne prit pas moins de quatorze années, et c'est encore cette version qui sert de nos jours.

Les frères avaient reconnu qu'il y avait pour les jeunes gens qui allaient étudier dans les universités étrangères, le danger d'en rapporter beaucoup de vanité et de choses contraires à la simplicité dans laquelle ils désiraient marcher. Ils établirent donc trois séminaires pour que les jeunes gens pussent y faire leurs études. Mais n'y avait-il point en cela même un écart à la simplicité dans laquelle leurs prédécesseurs avaient marché? Comme nous l'avons fait remarquer, sont-ce les études qui forment les serviteurs de Dieu? Elles peuvent servir lorsqu'on les possède, et Dieu a pourvu en différents cas à ce qu'il y eût des hommes pieux versés dans la connaissance des langues étrangères et capables d'étudier la Bible dans les langues où elle a été écrite, et d'en donner des versions. Mais ils n'avaient pas étudié en vue de cela. Encore moins est-il nécessaire, pour un fidèle ministre de Jésus-Christ, d'étudier la théologie, comme on la nomme, et toutes les branches qui s'y rapportent.

Mais les frères commirent une autre faute qui amena finalement leur ruine. La liberté et l'existence de leur culte n'avaient pas été reconnues par le gouvernement, et ils crurent que ce serait un avantage pour eux de l'obtenir. C'était rechercher l'appui du monde et, par conséquent, ne plus compter absolument sur celui de Dieu. Il y avait plus. Ils ne pouvaient obtenir cet avantage — ou ce qu'ils estimaient tel, car c'était plutôt un malheur — qu'en s'unissant

aux Calixtins et aux Luthériens. Ces trois partis non catholiques devaient présenter à l'empereur une confession de foi commune.

On convoqua donc une assemblée où chaque parti envoya des députés et l'on rédigea une confession de foi renfermant seulement les articles sur lesquels on était d'accord. Cette confession, signée de tous les députés, fut présentée à l'empereur qui la reçut favorablement et promit sa protection à tous ceux qui y adhèreraient. Mais il est évident que cette alliance avec les Calixtins et les Luthériens n'avait pu se faire qu'en passant sous silence des points que les frères jugeaient importants, et cela n'était-il pas regrettable ? Nous devons reconnaître chez tous les vrais chrétiens ce qui, dans leur foi, est selon Dieu et sa Parole ; mais si nous estimons qu'ils n'obéissent pas à la Parole dans leur marche, devons-nous nous associer à eux ?

Les frères avaient obtenu ce qu'ils désiraient, de sorte qu'aux yeux de l'homme, ils étaient plus solidement établis. Ils eurent à essuyer un orage passager après la mort de Maximilien II. Rodolphe II, son successeur, se laissa entraîner par les Jésuites à renouveler l'édit de persécution publié en 1506 par Ladislas. Il eut un commencement d'exécution ; tous leurs temples furent fermés ; mais l'empereur revint bientôt sur ces mesures. Il reconnut qu'il s'était arrogé sur les consciences un droit qui n'appartient qu'à Dieu, et non seulement il révoqua l'édit de persécution, mais il accorda, en 1609, aux frères et à tous ses sujets protestants de Bohême et de Moravie, le libre exercice de leur culte, le droit de bâtir de nouveaux temples, et d'avoir auprès du gouvernement des défenseurs ou avocats de l'Église pour défendre leurs droits. Chose remarquable, les Jésuites auraient voulu que les frères fussent exclus de cette

concession. Trouvaient-ils en eux des champions plus fermes de la vérité et des adversaires de Rome plus redoutables ? On bien les haïssaient-ils davantage comme successeurs de Huss, le précurseur de la Réforme ? Quoi qu'il en soit, les États de Bohême s'opposèrent à leurs sollicitations ; les frères jouirent des mêmes droits que les autres.

(A suivre)

Jemmy, le petit berger

Dans une vallée reculée, au milieu des montagnes de l'Écosse, vivait un pauvre berger nommé Robin. Il avait près de 80 ans. Sa barbe et ses cheveux étaient blancs comme la neige. Sa femme et ses enfants étaient morts et il ne lui restait, pour toute famille, que son petit-fils, qu'il appelait Jemmy.

Jemmy aimait tendrement son grand-père, car celui-ci l'avait recueilli chez lui et l'avait élevé alors qu'il était seul au monde. Le vieux berger lui avait enseigné à lire et à prier, et lorsque les yeux du vieillard furent obscurcis par l'âge, une des grandes joies de Jemmy était de faire à son grand-père la lecture d'un chapitre de la parole de Dieu. Jemmy aimait surtout à trouver les passages qui parlent du Seigneur Jésus comme du Bon Berger, car le petit garçon devait lui-même prendre soin du troupeau de son grand-père.

Quelquefois, lorsqu'il se trouvait seul sur la montagne à manger le morceau de pain sec qui lui servait de diner, Jemmy se disait : « Si moi qui ne suis qu'un enfant, je puis garder un troupeau, combien plus le Seigneur Jésus ne doit-il pas veiller sur ceux qu'il nomme ses brebis ? Les enfants sont ses pe-

tits agneaux et, bien sûr, il s'occupe d'eux avec tendresse. »

Jemmy ne trouvait jamais le temps long sur la montagne. Couché dans la bruyère, il lisait sa Bible ou apprenait quelque verset de cantique dans le petit recueil que son grand-père lui avait donné. Quelquefois des moutons appartenant à d'autres bergers s'égarèrent loin de leurs pâturages et venaient se mêler à son troupeau. Jemmy se hâta alors de les reconduire à leurs légitimes propriétaires, car il savait que nous devons faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fassent à nous-mêmes.

Robin avait un chien nommé Fidèle qui lui était de la plus grande utilité. Le brave animal s'en allait chaque jour à la suite du troupeau et lorsque Jemmy était fatigué de lire, celui-ci sautait et gambadait avec son chien. Ce dernier aimait tellement son petit maître qu'il ne le quittait pas un instant ; et si Jemmy se cachait, Fidèle ne se donnait aucun repos qu'il ne l'eût retrouvé.

Un jour, Jemmy oublia son devoir. Il avait lu l'histoire de David, le berger qui devint roi d'Israël, et l'envie le prit de se faire une fronde comme celle dont David se servit pour tuer Goliath. Il abandonna son troupeau et courut à la maison afin de chercher une corde. Sa conscience lui disait bien qu'il avait tort d'agir ainsi ; aussi revint-il aussi vite que possible auprès de ses moutons. Mais quel fut son désespoir en s'apercevant, à son retour, qu'il lui manquait quatre bêtes. Il chercha de tous les côtés, grimpa jusqu'au sommet de la montagne, descendit jusque dans la vallée, mais inutilement. Les moutons demeurèrent introuvables.

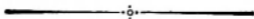
Alors le pauvre enfant rentra chez lui et confessa sa faute à son grand-père. Au lieu de le gronder, le vieillard lui parla doucement : « Mon enfant, je suis

heureux de voir que tu m'as dit la vérité. Les moutons sont probablement partis dans la direction de l'est où sont les meilleurs pâturages. Va les chercher de ce côté-là ; mais hâte-toi, mon fils. La neige va bientôt commencer à tomber. »

Lorsque Jemmy atteignit de nouveau le sommet de la montagne, il neigeait déjà à gros flocons. Le vieux Robin se mit à regretter amèrement d'avoir fait sortir l'enfant par un temps aussi inclément. Il savait trop bien que si Jemmy s'égarait sur la montagne, il pourrait errer à l'aventure pendant toute la nuit, sans retrouver aucune trace de sentier ; peut-être même serait-il saisi par le froid et se coucherait-il sur la neige pour ne plus se relever.

Le vieillard était assis près de la fenêtre ; il tendait l'oreille avec anxiété. La nuit devenait de plus en plus noire ; le feu seul éclairait la chambrette. A la lueur vacillante des flammes, Robin pouvait distinguer dans un coin le petit banc sur lequel Jemmy avait coutume de s'asseoir, et à cette vue les yeux du pauvre grand-père se remplirent de larmes. Au dehors, aucun bruit ne se faisait entendre ; tous les villageois étaient rentrés chez eux pour se mettre à l'abri de la tourmente. Seul, le vent hurlait dans la cheminée et la grosse pendule répétait son monotone tic-tac, tic-tac. Enfin elle sonna lentement sept heures. Alors Robin tomba à genoux et supplia Dieu de lui rendre son enfant chéri. Les larmes inondaient son visage, bien qu'il eût pleine confiance dans les promesses du Seigneur.

(A suivre)



L'évangélisation au Canada

Vous savez, mes jeunes amis, que le Seigneur fait annoncer la bonne nouvelle du salut dans tous les pays du monde. De bien-aimés frères sont occupés à cette œuvre, non seulement dans les contrées que nous habitons, mais aussi en Grèce, en Égypte, en Chine, au Japon, au Canada, et dans bien d'autres lieux encore. Partout ils trouvent de vastes champs ouverts à leur activité et nous pouvons unir nos prières aux leurs pour supplier « le Seigneur de la moisson, en sorte qu'il pousse des ouvriers dans sa moisson. » (Luc X, 2.) Car « la moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. » Souvent ces frères ont à lutter contre de grandes difficultés matérielles : fatigues, privations, intempéries, parfois aussi persécutions de la part de ceux dont Satan endurecit le cœur, pour qu'ils n'entendent pas la vérité. Cependant le Seigneur les soutient au milieu de tous ces obstacles ; ses soins fidèles ne les abandonnent pas. Je crois qu'il est utile pour vous de savoir quelque chose de leurs travaux ; vous y trouverez sans doute de l'intérêt ; vous apprendrez aussi à apprécier davantage le bien-être et le confort dont vous êtes entourés. Mais j'espère que vous serez surtout reconnaissants envers le Seigneur, soit de tout ce qu'il vous a accordé, soit de l'œuvre de grâce et d'amour qu'il continue à exercer envers les pauvres pécheurs, pendant qu'il est encore dit : « Aujourd'hui. » « AUJOURD'HUI, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » (Hébreux IV, 7.) Parole bien solennelle, n'est-ce pas ? et qui s'adresse à *chacun sans exception*, aux pauvres païens comme aux enfants de parents chrétiens, s'ils n'ont pas encore obéi à cette invitation pressante.

Je désire vous parler ici de l'œuvre du Seigneur au Canada. Les contrées dont il s'agit dans ce récit sont situées à peu près au centre de cet immense pays, à quelque distance du grand lac Winnipeg (1). Voici ce qu'écrivit un cher serviteur de Dieu sur son voyage :

« Nous partîmes le 23 novembre 1899, à pied. Il faut bien des préparatifs pour une expédition de ce genre. Afin de diminuer les frais et craignant de ne pas trouver de poisson, nous résolûmes de faire tirer nos traîneaux par des hommes au lieu de chiens. Nous engageâmes dans ce but un frère indien, son fils, et un autre indigène. Cependant, nous sentant trop faibles, nous décidâmes, au moment de partir, de nous adjoindre deux chiens auxquels nous nous attelions quand nous étions fatigués, et qui nous remorquaient ainsi sur la neige. Parfois aussi nous nous juchions à tour de rôle sur un des traîneaux. La plupart du temps nous dûmes employer des raquettes, faute de quoi nous aurions enfoncé dans la neige. Le voyage aller et retour était de deux cent cinquante kilomètres.

» Déjà le lendemain de notre départ, l'Indien non converti nous abandonna. Mais les deux autres se montrèrent fidèles, et nous continuâmes notre route de notre mieux. La nuit s'annonçant froide, nous nous arrêtâmes de bonne heure dans une cabane délaissée. Le thermomètre descendit à -28° .

» Le troisième jour, tandis que nous avançons avec peine, nous eûmes la joie, vers le soir, de voir arriver un autre frère indien qui venait nous rejoindre. Il avait appris la désertion de notre compagnon et s'était hâté de se mettre en route pour le rem-

(1) Voir à ce propos l'article intitulé *Oonikup*, dans la Bonne Nouvelle de 1894.

placer auprès de nous. Quoique chargé de vivres, d'effets de campement et d'une hache, il avait parcouru quatre-vingts kilomètres depuis le matin. C'est ainsi que le Seigneur pourvut à nos besoins.

» Quand il faut camper en plein air, on choisit, vers le coucher du soleil, un endroit si possible au milieu des pins. Quelques hommes déblayent la neige ; d'autres coupent, pour alimenter le feu, des bûches de bois d'au moins trois mètres de long sur un demi-mètre d'épaisseur. Sous la neige, on trouve en général de longues herbes — à défaut on prend des roseaux ou des rameaux de sapin — qui servent de couche sur le sol glacé, tandis que devant soi brûle un feu gigantesque. Pour avoir de l'eau, on fond de la neige. On rôtit de la viande et du lard et l'on place devant le feu, pour les dégeler, des pains, ou plutôt des galettes sans levain. Le repas est souvent peu confortable : si le visage se grille, on a le dos glacé, tandis que parfois la neige se met à tomber et se mêle à la nourriture. — La journée se termine par la lecture de la Parole et la prière, puis nous nous étendons sur notre couche improvisée, bien enveloppés dans nos couvertures. Il faut souvent se cacher presque complètement le visage pour se garantir du froid qui atteint parfois —40°. Les Indiens ont moins besoin que nous de se couvrir, car ils sont fort endurants. Au moment où nous partons de chez nous, nos effets paraissent propres et en bon état ; mais, au retour, c'est bien différent, tout étant endommagé par les étincelles, surtout les vêtements et les couvertures. »

L'auteur de la lettre raconte ensuite comment, dans le premier village qu'ils atteignirent, ils cherchèrent à parler du Seigneur aux enfants des Indiens. Mais Satan avait si bien su agir que l'instituteur refusa de laisser ces frères pénétrer dans

l'école; ils durent ainsi s'éloigner sans avoir réussi. Heureusement dans un autre village ils trouveront plus d'encouragement. Lors d'une précédente visite, ils avaient enseigné aux enfants quelques versets d'un cantique; ils constatèrent avec joie que personne ne les avait oubliés. Au contraire, tous témoignaient du bonheur qu'ils éprouvaient à les revoir et à les entendre annoncer la bonne nouvelle du salut.

N'est-il pas précieux de nous dire que sans doute beaucoup de ces jeunes Indiens ont été ainsi amenés à connaître Jésus comme leur Sauveur? Quelle joie a dû remplir leurs cœurs quand, au milieu des profondes ténèbres du paganisme dans lequel ils avaient été élevés, ils ont vu luire la merveilleuse lumière de la grâce de Dieu révélée par le don de son Fils bien-aimé! Et mon récit ne vous fait-il pas penser à ce verset de l'Apocalypse (chap. V, 9) : « Tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation » ?

Mais il y a aussi un avertissement sérieux pour vous, mes chers jeunes lecteurs. Je pourrais vous citer d'autres extraits de lettres qui vous montreraient que, dans ces contrées si lointaines et si reculées, il y a de nombreux Indiens qui connaissent le Seigneur. Or beaucoup d'entre eux n'ont peut-être entendu annoncer l'Évangile qu'une fois dans leur vie, mais cette seule fois leur a suffi. Ils ont réalisé leur état de péché, de ruine, d'éloignement de Dieu, et en même temps ils ont cru au Seigneur Jésus et ont été sauvés. (Actes XVI, 31.) Pouvez-vous en dire autant, vous qui lisez ces lignes? Je connais nombre de jeunes gens qui, dimanche après dimanche, mois après mois, souvent, hélas! année après année, assistent à la lecture quotidienne de la Parole dans leur famille et aux réunions où on leur parle de ces

vérités, et ils restent indifférents. Écoutez la voix de la grâce, si pressante, qui s'adresse à vous ; mais prenez garde aussi que vous ne tombiez vous-mêmes victimes de votre dureté de cœur. Chaque fois que le Seigneur vous parle, c'est un nouveau privilège qu'il vous confère ; mais si vous refusez d'y répondre, c'est une responsabilité de plus qui pèse sur vous et dont vous aurez à rendre compte un jour.

* * *

Avant de terminer cet article, je citerai encore quelques lignes d'une autre lettre, pour vous montrer à quels dangers nos frères sont parfois exposés dans leurs voyages. La petite caravane traversait sur la glace l'extrémité du lac de Winnipeg :

« Nous nous mîmes en route vers trois heures du matin ; il faisait nuit noire, mais nous espérions atteindre une île où nous aurions trouvé en abondance de la nourriture pour les chiens attelés à nos traîneaux. Malheureusement il survint une tourmente de neige qui rendit l'obscurité encore plus profonde, et, quand le jour parut enfin, la violence de l'ouragan sembla redoubler. Il ne cessa que vers onze heures, mais nous avions complètement perdu notre route. Lorsque nous eûmes découvert où nous étions, nous dûmes rebrousser chemin pour rejoindre le lac que nous avions quitté à notre insu ; puis il nous fallut en suivre la rive occidentale au lieu d'en gagner le centre, comme nous nous l'étions proposé. Si la tempête avait duré deux ou trois jours, comme c'est souvent le cas, nos vies auraient couru un danger sérieux. Mais Dieu entendit nos prières, et l'orage s'apaisa. Cependant nos pauvres chiens souffrirent cruellement, ayant dû faire, lourdement chargés, près de cent cinquante kilomètres

en trois jours, sans autre nourriture qu'un petit poisson le premier soir. C'est tout ce que nous avons à leur donner, par suite de l'erreur que nous avons commise dans notre route pendant la tempête. »

*
*
*

Nos frères s'occupent aussi de répandre la Bible parmi les indigènes. Ce n'est pas la moindre partie de leur tâche. Les Indiens ont naturellement leur langue à eux et aussi leur système d'écriture qui diffère absolument du nôtre, en ce qu'il est syllabique, comme celui des Chinois; c'est-à-dire que chaque signe, au lieu de représenter une *lettre*, comme c'est le cas dans notre alphabet, représente une *syllabe* entière. Mais cela rend les Bibles très volumineuses et lourdes. Cependant Dieu bénit cette œuvre qui se poursuit régulièrement; et pour ces pauvres Indiens aussi se réalise petit à petit cette précieuse vérité: « Ta parole est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier. » (Ps. CXIX, 105.)



La puissance de la prière

(1 Rois XVII, 1)

L'histoire dont nous allons nous occuper est une de celles que les enfants préfèrent. Il n'en est point parmi vous, sans doute, qui n'ait entendu parler d'Élie nourri par les corbeaux, ou ressuscitant le fils de la veuve de Sarepta. Mais lorsqu'il s'agit de la parole de Dieu, la simple connaissance des récits qu'elle contient ne suffit pas. Nous avons besoin de *sonder* cette précieuse Parole, comme le Seigneur Jésus nous y exhorte lui-même (Jean V, 39), afin

d'en retirer tous les trésors que Dieu y a cachés pour notre instruction. Je voudrais donc placer devant vous un trait de ce que Dieu nous dit de la vie d'un des hommes les plus remarquables que la terre ait jamais portés. Sans doute, il me serait plus aisé de le faire si je pouvais vous réunir autour de moi, écouter vos questions et essayer d'y répondre. Mais comme cela n'est pas possible, je ne puis que vous demander de lire attentivement ces pages qui sont adressées spécialement aux enfants. Sur-tout je voudrais vous recommander d'avoir vos Bibles ouvertes devant vous et d'y chercher soigneusement les passages que je vous indiquerai. C'est là un des moyens les plus sûrs que le Seigneur met à notre portée pour apprendre à connaître ce Livre merveilleux qu'il nous a confié.

Je vous dirai tout d'abord quelques mots de la condition dans laquelle se trouvait le royaume d'Israël au moment où Élie le prophète paraît sur la scène. Comme vous le savez, le peuple choisi de Dieu s'était détourné du chemin que lui avait tracé l'Éternel. Conduit par ses rois, il était tombé dans l'idolâtrie et si, au milieu de Juda et de Benjamin, quelque lumière subsistait encore, sur les dix tribus pesait l'obscurité la plus complète. Le méchant roi Jéroboam était mort depuis trente-six ans. Dès lors le trône d'Israël avait été occupé par des hommes impies et corrompus ; l'histoire de chacun d'eux se résume par ces mots : « Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel. » Omri, chef de l'armée, était devenu roi à la place du conspirateur Zimri. Sous son règne, Samarie commença d'être la capitale du royaume des dix tribus. Et durant le règne d'Achab, fils d'Omri, cette ville devint le théâtre de toutes les infamies. Achab, dont il nous est dit « qu'il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel *plus* que

tous ceux qui étaient avant lui, » avait pris pour femme Jézabel, la fille du roi de Sidon. Or les Sidoniens étaient plongés dans la plus profonde idolâtrie. Ils adoraient Baal, l'abominable divinité de toutes les nations d'origine phénicienne, vers laquelle les Israélites s'étaient détournés autrefois déjà, peu après la mort de Josué. (Juges II, 13.) Achab introduisit le culte de Baal dans son royaume et lui éleva même un temple à Samarie. (I Rois XVI, 32.)

Vous voyez l'état terrible dans lequel était tombé le peuple auquel Dieu avait dit : « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. Tu ne te feras point d'image taillée. » (Exode XX, 3-4.)

Et maintenant ouvrez vos Bibles, au chap. XVII du 1^{er} livre des Rois, et lisez le premier verset : « Et Élie, le Thisbite, d'entre les habitants de Galaad, dit à Achab : L'Éternel, le Dieu d'Israël, devant qui je me tiens, est vivant, qu'il n'y aura ces années-ci ni rosée, ni pluie, sinon à ma parole. »

Quelle révélation subite ! Au milieu de cet état de ruine complète, Dieu s'était réservé un témoin, un homme qui se tenait habituellement devant la face de l'Éternel et qui, sans hésitation et sans crainte, s'en va délivrer au roi idolâtre le message qui lui a été confié. Vous figurez-vous l'étonnement d'Achab, quand il voit paraître devant lui cet homme étrange, au manteau grossier, à la voix austère, qui lui parle au nom de l'Éternel ? Il dut trembler, le monarque impie, mais il n'en continua pas moins à marcher dans l'iniquité.

Ici se place pour nous une question de la plus haute importance. D'où pouvait venir à Élie l'assurance absolue avec laquelle il annonçait au roi la calamité terrible qui allait fondre sur la terre d'Israël ? L'historien sacré ne nous dit pas un mot des antécédents du prophète ; — nous ne savons rien

de sa naissance, de son histoire, de son appel à la carrière prophétique. Nous ne pouvons pas même dire que le message qu'il délivre en la présence d'Achab soit le fruit d'une communication directe de Dieu. Il semble plutôt découler d'une profonde conviction qui s'était emparée de l'âme du prophète. Le secret de cette conviction, c'est qu'Élie était un *homme de prière*. Et n'est-il pas merveilleux que ce soit par le Nouveau Testament, bien des siècles plus tard, que Dieu nous fasse entrevoir quelque chose de ce qu'avait été la vie d'Élie avant qu'il ne se présentât à Achab? Voyez ce que nous dit l'apôtre Jacques, au chapitre V de son épître, verset 17. « Élie était un homme ayant les mêmes passions que nous, et il pria avec instance qu'il ne plût pas, et il ne tomba pas de pluie sur la terre durant trois ans et six mois. »

Nous pouvons comprendre maintenant que, pendant bien des années peut-être avant de commencer son ministère actif, Élie avait été préoccupé de l'état de son peuple. Partout l'idolâtrie, l'impiété, l'oubli du vrai Dieu; Élie *qui se tenait devant l'Éternel*, voyait tout cela. Lorsque nous nous trouvons en la présence de Dieu, nous ne pouvons nous faire d'illusions, ni sur notre état à nous, ni sur celui du monde qui nous entoure; et le prophète avait sans aucun doute mesuré la profondeur de l'abîme dans lequel Israël était tombé, puisqu'il en vint à supplier l'Éternel d'envoyer sur son pays un châtiment terrible. Il prie « avec instance, » nous est-il dit, et Celui qui tient entre ses mains les nuages et les vapeurs d'où descendent les pluies rafraichissantes, écouta la voix de son serviteur.

Enfants, savez-vous ce qu'est cette prière-là? « Prier avec instance, » ce n'est pas répéter matin et soir, afin de se tranquilliser la conscience, quel-

ques phrases d'une portée vague et générale. Non, c'est répandre son cœur devant Dieu avec la certitude qu'il entend et qu'il exauce. « Mais, » me direz-vous peut-être, « Élie était un prophète ; il avait de grandes choses qui en valaient la peine, à demander à Dieu. Moi, je ne suis qu'un enfant ; peut-il s'inquiéter de mes besoins à moi ? »

Mes chers jeunes amis, souvenez-vous que si rien n'est trop grand pour la puissance de Dieu, en revanche aucun détail n'est trop petit pour Son amour. Le Seigneur Jésus nous le rappelle à plusieurs reprises : « *Toutes* les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera. » (Jean XVI, 23 et 26 ; XIV, 13-14.) L'apôtre Paul nous exhorte à « prier... en tout temps. » (Éphésiens VI, 18.) « En toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu, par des prières et des supplications. » (Philippiens IV, 6.) « Persévérez dans la prière. » (Colossiens IV, 2.) Si nous recevons si peu, c'est que nous ne demandons pas. « Quiconque demande, reçoit. »

Avez-vous des difficultés à la maison, à l'école, avec vos camarades ; êtes-vous troublé dans votre âme, inquiet au sujet du lendemain, attristé de votre peu de fidélité si vous appartenez au Sauveur ? Apportez toutes ces préoccupations aux pieds de votre Père céleste ; Il a réponse à tout. Croyez-moi, cher jeune lecteur, c'est une chose merveilleuse que d'avoir affaire avec Dieu pour les détails de la vie de chaque jour. Un chrétien qui néglige la prière est semblable à un corps sans vie. Mais celui qui demeure en rapports constants avec le Seigneur, cherchant son aide pour chaque pas du chemin, réalise la pleine victoire dont pouvait parler l'apôtre, en Romains VIII, 37.

Je connais un petit garçon, bien plus jeune que la plupart d'entre vous, car il n'a pas sept ans, qui

avait une grande horreur des chiffres. Chaque matin il arrosait son ardoise de ses larmes, sans arriver à aucun résultat satisfaisant. Or un jour il m'apporta son addition d'un air triomphant. « Elle est juste, » fit-il. Il disait vrai, et comme je lui en témoignais mon étonnement : « J'ai demandé au Seigneur Jésus de m'aider, » fut sa réponse, « et c'est bien sûr qu'il l'a fait. »

Vous souriez ? Eh bien ! lecteurs, tout ce que je puis vous dire, c'est : Allez et faites de même. Notre Dieu est Celui qui écoute la prière. (Psaume LXV, 2.) Il se plaît à honorer la foi du plus faible de ses enfants.

Jemmy, le petit berger

(Suite et fin de la page 200.)

Après avoir exposé sa requête au Seigneur, Robin mit son manteau et se disposa à aller trouver son voisin Mackey. Il espérait que celui-ci irait à la recherche de Jemmy.

Tout à coup il entend gratter derrière la porte. Il ouvre et voit... devinez qui ? Non pas Jemmy, mais le brave Fidèle ! Le pauvre chien, dès qu'il aperçut le vieillard, se mit à hurler plaintivement ; puis il saisit dans sa gueule un pan du manteau de Robin et essaya de l'entraîner à sa suite. Robin comprit fort bien que l'intelligent animal voulait le conduire auprès de son petit-fils. Mais trop âgé pour affronter la tempête, il ne put que se diriger en toute hâte vers la demeure de Mackey. Le chien le suivit.

« Ne craignez rien, voisin, » fit Mackey, lorsqu'il eut écouté le récit de Robin. « Je m'en vais parcourir la montagne en tous sens et ne rentrerai pas

au village sans Jemmy. Dieu vous rendra l'enfant. »

Il allait en dire davantage, mais Fidèle l'interrompit en aboyant et en courant vers la porte. « C'est bon, c'est bon, dit Mackey, montre-moi le chemin, Fidèle. Je te suivrai. »

Et l'homme et la bête disparurent dans la nuit.

Ils marchèrent longtemps, luttant contre le vent qui faisait rage et enfonçant dans la neige fraîchement tombée qui rendait les chemins presque impraticables. Enfin, Fidèle s'arrêta et se mit à fouiller la neige en poussant des hurlements lamentables. Mackey s'approcha et entendit une voix faible qui soupirait : « Au secours, sauvez-moi ! » Cette voix était celle de Jemmy.

Le pauvre garçon se trouvait aux trois quarts enseveli sous le linceuil glacé ; il était venu tomber dans un profond ravin et le froid l'avait engourdi à tel point qu'il ne pouvait faire aucun mouvement. Ce ne fut pas sans peine que Mackey, aidé par Fidèle, parvint à tirer le malheureux enfant de sa fâcheuse position. Lorsqu'enfin il y eut réussi, il plaça Jemmy sur ses épaules et se remit en route du côté du village. Le chien témoignait sa joie par des sauts et des gambades et à chaque instant il venait lécher les mains glacées de son petit maître.

Lorsque le grand-père aperçut le corps inanimé de Jemmy sur les épaules de Mackey, un grand tremblement le saisit et il couvrit son visage de ses mains. Mais le voisin le rassura : « Ne vous avais-je pas dit de placer votre confiance en Dieu ? »

Les deux hommes mirent l'enfant au lit et cherchèrent à le ranimer au moyen de boissons chaudes et de vigoureuses frictions. Jemmy ouvrit bientôt les yeux et murmura quelques paroles entrecoupées ; mais c'est le lendemain seulement qu'il put raconter son histoire.

En cherchant les moutons de son grand-père, il s'était égaré et avait fait une chute dans le ravin d'où Mackey l'avait tiré. « Lorsque l'fidèle vit ce qui m'était arrivé, » ajouta-t-il, « il sembla d'abord ne pas savoir quel parti prendre ; puis tout à coup il me quitta et je me trouvai seul dans l'obscurité. Alors je me mis à supplier Dieu de venir lui-même à mon secours. »

Vous voyez comment le Seigneur répondit à la prière du petit berger. Jamais il n'abandonne ceux qui mettent leur confiance en Lui. Chers enfants, priez-le en tous temps et puissiez-vous apprendre à connaître le Seigneur Jésus comme le Bon Berger qui a mis sa vie pour ses brebis.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

RUINE DES ÉGLISES DES FRÈRES DE BOHÈME

Les frères se trouvèrent ainsi au plus haut point de prospérité extérieure, mais moins forts spirituellement que durant les cent années qu'avaient duré leurs persécutions, et où la force du Seigneur se montrait dans leur infirmité. C'est ce que reconnaît avec douleur un de leurs évêques qui fut témoin de leur déclin et de leur ruine. « Hélas ! » dit-il, « la liberté religieuse (que l'empereur venait de leur donner) dégénéra bientôt en liberté charnelle. De là vint que dès l'abord cette liberté qui occasionna enfin la sécurité de la chair, ne plut point aux âmes pieuses qui en redoutaient les suites fâcheuses. » En effet, dès lors les frères se relâchèrent dans l'observation

de leur discipline particulière ; et du relâchement ils tombèrent dans des fautes qui leur apportèrent des souffrances que l'on ne peut toutes considérer comme endurées pour le nom de Christ.

En 1612, l'empereur Rodolphe mourut. Ferdinand II lui succéda comme empereur et comme roi de Bohême. Aussitôt Rome s'efforça de faire mettre à exécution les décrets du concile de Trente contre les protestants, à commencer par ceux de Bohême et de Moravie. On débuta par toutes sortes de vexations et d'oppressions, sans aucun égard à leurs réclamations basées sur l'édit de tolérance. Alors les protestants, oubliant que les chrétiens n'ont pas à faire valoir leurs droits, mais plutôt à souffrir qu'on leur fasse tort, refusèrent obéissance à Ferdinand II, et choisirent pour roi l'électeur palatin, prince qui avait pris parti pour la Réformation. Ils allèrent plus loin, et en vinrent aux voies de fait ; ils précipitèrent des fenêtres du château de Prague les représentants de l'empereur. C'était une révolte que la parole de Dieu condamne, car elle nous dit : « Que toute âme se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle ; car il n'existe pas d'autorité, si ce n'est de par Dieu ; et celles qui existent sont ordonnées de Dieu ; de sorte que celui qui résiste à l'autorité, résiste à l'ordonnance de Dieu ; et ceux qui résistent feront venir un jugement sur eux-mêmes. » (Romains XIII, 1, 2) L'Écriture n'autorise donc pas ceux qui se trouvent sous un mauvais gouvernement de le renverser par la force et d'en établir un autre. Elle nous dit que « c'est une chose digne de louange si quelqu'un, par conscience envers Dieu, supporte des afflictions, souffrant injustement. » (I Pierre II, 19.)

Cet acte de violence de la part des protestants de Bohême fut l'origine de cette terrible guerre appelée dans l'histoire « la guerre de Trente ans. » Nous

n'avons pas à nous en occuper, mais dire seulement quels en furent pour les frères les résultats. Peut-être eurent-ils peu de part à cette résistance armée, mais ils furent enveloppés dans tous les maux qui fondirent sur les protestants après la défaite de ceux-ci dans la bataille de Weissenberg, près de Prague, en 1620. Plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers, d'autres s'enfuirent dans les pays voisins. Les principaux d'entre eux furent attirés à rentrer dans leur pays, sous la promesse d'un pardon absolu. Mais comme au temps de Huss, on ne respecta pas le sauf-conduit de l'empereur, de même, deux cents ans après lui, on ne tint pas la promesse de pardon envers ceux qui y crurent. Dès qu'ils furent rentrés, on les jeta en prison et plusieurs furent condamnés à mort.

C'est ainsi que, le 21 juin 1621, furent décapités vingt-sept des *défenseurs* les plus considérés des protestants, dont presque la moitié faisaient partie des frères. On peut dire qu'ils moururent comme confesseurs de la vérité, car bien qu'ils eussent commis une faute, en voulant soutenir par la force leurs droits, ils auraient pu sauver leur vie, en reniant leur foi. En effet, dès que la sentence eut été prononcée, les prêtres catholiques s'empressèrent de les exhorter à entrer dans l'Église romaine, les assurant que dans ce cas l'empereur leur ferait grâce. Mais ils repoussèrent les paroles des prêtres avec une fermeté et une connaissance des Écritures qui firent que ceux-ci étonnés se retirèrent. Un fait montre la haine singulière des papistes contre les frères. Tandis qu'aux autres protestants on accorda qu'ils fissent venir des ministres luthériens pour prier et prendre la cène avec eux, cette douceur fut refusée aux frères.

L'échafaud avait été dressé devant la maison de

ville. On y conduisit les condamnés la veille de l'exécution. Il y avait, dans cet édifice, quelques condamnés qui n'étaient pas de la noblesse. Dès qu'ils apprirent l'arrivée de leurs frères, ils se mirent aux fenêtres et les accueillirent en chantant des cantiques. Le peuple, attiré par ce spectacle, versait sur les victimes des larmes de compassion.

Ceux qui allaient être exécutés passèrent presque toute la nuit en saintes conversations, en prières et dans le chant des louanges de Dieu. Dès l'aube du jour, ils se couvrirent de leurs plus beaux vêtements, comme pour une fête, et lorsqu'à cinq heures, un coup de canon donna le signal des exécutions, ils s'embrassèrent, se souhaitant mutuellement la force d'en haut pour être fidèles jusqu'à la mort. Le moment du supplice étant arrivé, comme on les emmenait un à un, ils se firent à chaque départ de touchants adieux. « Le Seigneur vous bénisse et vous garde, bien-aimés, » disait aux autres celui qui partait ; « qu'Il vous donne la consolation du Saint-Esprit, la patience et le courage, afin que vous confirmiez par votre mort, ce que vous avez affirmé du cœur et de la voix. » Et les autres répondaient : « Que Dieu bénisse le chemin que tu prends pour l'amour de son Fils Jésus-Christ. Va devant nous, cher frère, dans la maison de notre Père. Nous sommes assurés par Jésus, en qui nous croyons, que nous nous reverrons aujourd'hui dans la joie céleste. »

(A suivre)

Gaspard de Coligny

Mes jeunes lecteurs apprendront, en lisant l'histoire de France, et en particulier celle des protestants de cette contrée, à connaître le nom et la

personne de l'amiral de Coligny, une des illustres victimes qui, à cause de leur foi, furent massacrées dans la nuit fatale de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572.

Il avait plusieurs enfants dont l'aîné, un garçon, portait comme lui le nom de Gaspard. A l'époque de notre récit, le jeune Gaspard avait neuf ans. La famille se trouvait réunie à Orléans, lorsque la peste y éclata. On avait pris les précautions habituelles, et un jour, une des demoiselles qui restaient auprès de Madame de Coligny, voulant suspendre au cou de Gaspard un sachet de parfum comme préservatif, l'enfant s'y refusait. Mme de Coligny entra en ce moment : « Je le désire, mon enfant, » dit-elle à son fils, et aussitôt obéissant, il céda. Mme de Coligny embrassant son fils, dit : « Ce que Dieu garde, est bien gardé » : elle avait en elle-même le besoin que sa foi fut affermie en un si grand danger. « Je ne sais pourquoi, » pensait-elle, « je ne crains rien pour ceux-ci (ses autres enfants), et le cœur me manque pour Gaspard. »

Quelques instants plus tard, comme elle s'était retirée dans son cabinet, et que, prosternée, elle implorait Dieu au sujet de cette épreuve de l'épidémie, et lui demandait la force et la paix, elle entendit les rires et les jeux des enfants auxquels étaient venus se joindre de jeunes amis. Au-dessus de ces voix d'enfants et de leurs cris joyeux s'élevait le chant grave d'un psaume que les femmes de service avaient entonné pour s'encourager dans leurs frayeurs :

« Au fond de ma détresse,
Dans mes profonds cunuis,
A Dieu seul je m'adresse
Et lesjourns et les nuits. »

Mme de Coligny se sentit fortifiée. « Et ne craindre plus chose qui puisse advenir ici-bas, jusqu'aux plus extrêmes calamités, » pensait-elle ; « notre dépôt est en sûreté auprès du Dieu tout-puissant. »

Au même instant, on vint l'appeler. Le petit Gaspard venait de se trouver mal et était tombé de sa chaise. Il se serait blessé, car un éblouissement subit l'avait saisi, si une petite compagne, Catherine de Parthenay, ne s'était pas trouvée à côté de lui et ne l'avait soutenu dans ses bras. Elle était assise par terre, la tête de Gaspard sur ses genoux et le baisant doucement au front pour le ranimer. En le voyant pâle et défait, mais souriant à sa petite garde-malade, le cœur de la mère se serra. « Pas celui-là, Seigneur ! » disait-elle à Dieu. Mais elle s'avança d'un pas ferme, et souleva l'enfant dans ses bras. D'un geste involontairement brusque, elle écarta le justaucorps de Gaspard et porta la main aux parties du corps ordinairement envahies par le bouton mortel de la peste. Rien ne la décelait. « Ce n'est pas la peste, madame ma mère ? » demanda l'enfant qui la regardait dans les yeux d'un regard singulièrement ferme. La mère répondit en balbutiant : « Je ne le crois pas. »

Elle l'emporta elle-même sans dire un mot de plus. Une fièvre ardente se déclara, mais sans aucun des symptômes de la fatale contagion. Dans la chambre du petit Gaspard on n'entendait que le léger murmure d'une voix douce échangeant des paroles de consolation avec ceux qui le soignaient. Dès le premier moment, l'enfant avait semblé comprendre l'appel d'en haut. Il acceptait la mort comme il eût aimé la vie, parce qu'elle lui venait directement du Dieu tout-puissant auquel tout enfant il avait donné son cœur. Le père était là sans cesse, épiant le moindre symptôme favorable, interrogeant du re-

gard celle qui ne quittait le malade ni jour ni nuit, mais qui ne pouvait donner aucune consolation à son mari. Elle sentait d'heure en heure son trésor qui lui échappait, comme l'eau s'écoule entre les doigts qui cherchent en vain à la retenir.

« Il s'en va, » murmura-t-elle le quinzième jour au soir, comme l'amiral navré rentrait pour la vingtième fois dans la chambre. Gaspard semblait sommeiller, mais il avait entendu. Il souleva sa tête affaiblie : « Je vais devant, » dit-il doucement et nettement, « et vous attendrai auprès du Sauveur Jésus. Vous viendrez bientôt, n'est-il pas vrai, madame ? » ajouta-t-il, en fixant ses regards sur Mme l'amirale avec une certitude tendre qui glaça le sang dans les veines de Coligny. Pour la première fois, il remarqua la taille affaissée et les traits amaigris de sa femme, qui n'avait pas quitté le chevet de l'enfant depuis qu'il était malade. Elle se pencha sur lui, disant d'une voix si basse que le mourant seul l'entendit : « Je l'espère. » « Je vous aime, je vous aime, » répétait l'enfant expirant ; puis, tout à coup, avec un redoublement de force, et comme un cri de joie : « J'aime le Seigneur Dieu ! » Il tomba sur ses oreillers et ne parla plus.

Il respirait cependant encore, et ses yeux à demi-ouverts semblaient contempler la vision bienheureuse, invisible aux regards mortels. Son père et sa mère le regardaient en silence, engagé dans cette vallée de l'ombre de la mort où leur tendresse ne pouvait le suivre.

« Le maître est céans et il l'appelle ! » murmura Mme de Coligny à son mari sur lequel elle s'appuyait. Se levant aussitôt : « Il s'en va vers Jésus, » continua Coligny, les yeux baignés de larmes amères, car il savait trop que l'éternelle puissance ne lui rendrait pas son mort dans les quatre jours, comme Marie avait retrouvé le sien. Au même instant l'enfant se soulevait sur ses oreillers, tendant les mains en avant comme à un ami qui venait au-devant de lui ; puis, soupirant doucement, il s'affaissa sur lui-même. Il était mort.

Dieu lui avait été miséricordieux. Il échappait ainsi à ce massacre effroyable où périt son noble

père, et où ni femmes ni enfants même ne furent épargnés. Le Seigneur avait aussi répondu au vœu exprimé par sa mère. Elle mourut peu après d'une maladie qu'elle avait contractée en soignant avec un entier dévouement des soldats malades.

(Ce récit est extrait de : « Mère et fille, » par Mme de Witt-Guizot.)

Réponses aux questions du mois de septembre

1^o Matthieu XVI, 26. — Que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme ; ou que donnera un homme en échange de son âme ?

Précieux est le rachat de leur âme, et il faut qu'il y renonce à jamais. (Psaume XLIX, 8.)

2^o 1^{er} Pierre IV, 17. — Quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de Dieu ?

Ils subiront le châtement d'une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur et de devant la gloire de sa force. (2^{es} Thessaloniens I, 9.)

3^o Hébreux II, 3. — Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut ?

Si ceux-là n'ont pas échappé qui refusèrent celui qui parlait en oracles sur la terre, combien moins échapperons-nous, si nous nous détournons de celui qui parle ainsi des cieus. (Hébreux XII, 25.)

4^o Actes XVI, 30. — Que faut-il que je fasse pour être sauvé ?

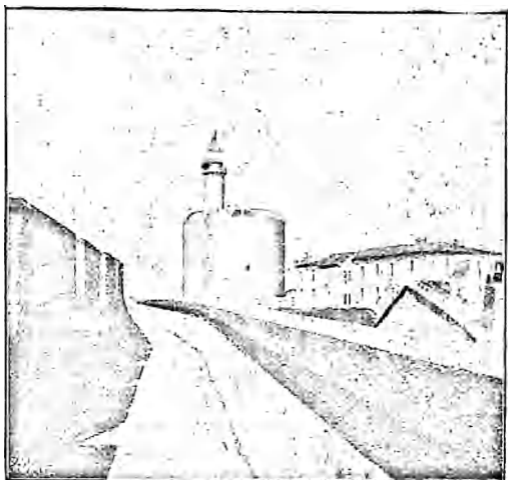
Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. (Actes XVI, 31.)

Questions pour le mois de novembre

1^o Nommez trois saints de l'Ancien Testament qui furent spécialement des *hommes de prière*. Citez des preuves à l'appui.

2^o Quel est l'homme qui demanda à Dieu de le bénir abondamment, d'étendre ses limites, de le mettre à l'abri du mal ? Comment fut-il exaucé ?

3^o Combien de fois voyons-nous le Seigneur Jésus en prière ?



La Tour de Constance, à Aigues-Mortes

La plupart de mes jeunes lecteurs ont sans doute entendu prononcer le mot de huguenots, sous lequel on désignait autrefois les protestants en France. Beaucoup d'entre eux eurent à souffrir cruellement pour leur foi, si bien qu'ils auraient pu s'appliquer bon nombre des prédictions que le Seigneur, en Luc XXI, adressait aux disciples : « Ils mettront les mains sur vous, et vous persécuteront ; ... et vous serez menés devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom. Et cela se tournera pour vous en témoignage. Mettez donc dans vos cœurs de ne pas vous préoccuper à l'avance de votre défense,

car moi je vous donnerai une bouche et une sagesse, à laquelle tous vos adversaires ne pourront répondre ou résister. Et vous serez aussi livrés par des parents et par des frères, et par des proches et par des amis, et on fera mourir quelques-uns d'entre vous ; et vous serez haïs de tous, à cause de mon nom. »

Je me propose, si le Seigneur le permet, de vous faire connaître, dans une série d'articles, les souffrances de quelques-uns de ces martyrs d'autrefois. Cette étude sera éminemment propre à nous aider à apprécier les temps paisibles où nous vivons. Puisse-t-elle aussi nous remplir tous du désir de servir le Seigneur d'une manière plus fidèle ! Demandons-lui, chacun de nous qui Lui appartenons, s'il jugeait bon de nous faire passer par de pareilles épreuves, de nous soutenir, afin que nous gardions sa Parole et ne renions pas son nom. (Apocalypse III, 8.)

La petite ville d'Aigues-Mortes se trouve au midi de la France, à une quarantaine de kilomètres au sud de Nîmes. Reliée à la mer par un chenal, presque complètement ensablé aujourd'hui, elle a beaucoup perdu de son ancienne importance qui était due à son commerce étendu. Mais les amateurs de pittoresque la visitent avec une vive curiosité à cause de son enceinte de murailles, conservée intacte, avec les quinze tours qui la flanquent (1). Vue de l'extérieur, la ville a donc exactement, aujourd'hui encore, son aspect du moyen âge, et ce qui en accroît l'intérêt, c'est que, dit-on, ces remparts ont été bâtis à l'imitation de ceux de Jérusalem.

La plus haute des tours de l'enceinte fortifiée est celle de Constance, nom dont l'origine nous échappe. Si je désire en parler ici, c'est qu'elle a servi, pen-

(1) Notre vignette représente la Tour de Constance, vue du haut des remparts.

dant près d'un siècle, de prison aux huguenots. Son élévation atteint près de trente mètres. Tout à fait circulaire, ses murs n'ont pas moins de six mètres d'épaisseur. La disposition intérieure est des plus bizarres : il ne s'y trouve que deux salles qui sont superposées et communiquent l'une avec l'autre par une ouverture ronde, pratiquée dans la voûte qui les sépare ; à son tour la salle supérieure reçoit un peu d'air et de lumière par un étroit orifice donnant accès à la terrasse où se tenait le guet ; mais, hélas ! par là aussi pénétrait le vent, tantôt brûlant, tantôt glacé, ainsi que la pluie, qui contribuaient beaucoup à aggraver les souffrances des pauvres prisonniers. A vrai dire, plusieurs meurtrières, ménagées dans l'épaisseur des murs, aidaient à l'aération de la salle d'en bas ; mais il vint un temps où l'on jugea bon de transformer chacune d'elles en un cachot séparé.

On lisait encore, il y a peu d'années, sur les murs, des inscriptions nombreuses tracées par les captifs et rappelant soit leurs noms, soit leur piété et leur confiance en Dieu. Effacées pour la plupart à l'heure qu'il est, l'une d'elles a pourtant triomphé de tous les efforts faits pour la détruire ; on peut la lire, taillée d'une main inhabile sur le rebord de l'orifice entre les deux salles ; elle ne comprend que ce mot : *Résistez*, héroïque dans sa simplicité, mais qui fut la devise de ces martyrs. Bien peu d'entre eux lui manquèrent de fidélité, mais mettant leur confiance en Dieu, joyeux de souffrir pour le nom de Christ, ils passèrent par des épreuves telles qu'on a peine à croire que le récit puisse en être exact. Mais leur foi était soutenue par la certitude absolue qu'ils avaient de ne quitter cette vie que pour aller auprès du Seigneur, et cette perspective glorieuse remplissait tellement leurs cœurs qu'ils pouvaient se réjouir au sein même des souffrances les plus cruel-

les. « Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal ; car tu es avec moi : ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent. » (Psaume XXIII, 4.)

Pendant trente ans, la tour de Constance servit de prison à des hommes seulement. Quelques-uns réussirent à s'évader. Une cinquantaine étaient réunis dans la salle inférieure. Pendant six mois ils travaillèrent, dans le plus grand secret et au milieu de transes continuelles, à desceller une grosse pierre de la meurtrière, dans laquelle était fixée une barre de fer. Le bloc ayant enfin cédé, ils placèrent une pièce de bois en travers de l'ouverture, y attachèrent une sorte de corde formée de leurs couvertures nouées les unes aux autres, et se laissèrent glisser ainsi jusqu'au sol, d'une hauteur de vingt-trois mètres. Seize d'entre eux s'échappèrent, mais le dix-septième, ayant imprimé une secousse à la poutre, celle-ci céda. L'infortuné tomba et se tua dans sa chute. Ses compagnons gagnèrent l'étranger, mais les autres malheureux prisonniers virent ainsi disparaître leur dernière chance de liberté.

A partir de 1717, on affecta la tour de Constance aux femmes, tandis que les hommes étaient envoyés aux galères dont j'espère, Dieu voulant, pouvoir vous parler un jour. Le vieux donjon ne tarda pas à se remplir de victimes. « Elles étaient là, » nous dit le pasteur Antoine Court, « abandonnées de tout le monde, livrées en proie à la vermine, presque destituées d'habits et semblables à des squelettes. » Leurs lits, rangés autour de la salle, n'avaient pas de matelas ; à peine un drap grossier et une misérable couverture. Si l'on allumait du feu, la fumée s'échappait par l'ouverture entre les deux salles ; pour peu qu'il y eût du vent, les prisonnières couraient risque d'être étouffées.

Il est triste de voir combien le cœur de l'homme s'endurcit, quand il se trouve en présence d'enfants de Dieu fidèles à la vérité. Nombre de juges auraient, dans d'autres circonstances, éprouvé de la commisération pour leurs victimes ; mais tout sentiment d'humanité paraissait devoir s'éteindre vis-à-vis des huguenotes. L'une d'elles, aveugle dès l'âge de quatre ans, fut enfermée malgré son infirmité et mourut octogénaire dans la prison. Une autre était mère de trois enfants quand on l'arrêta.

L'histoire d'une troisième est encore plus lamentable. Au moment où on l'amena dans la tour de Constance, elle avait un bébé de trois mois ; le pauvre enfant, né dans un cachot, devait grandir dans un autre. Quand il eut dix ans environ, sa mère se sépara de lui et l'envoya chez ses grands parents pour son éducation. Mais la malheureuse femme, déjà fortement ébranlée par la nouvelle de la mort de son mari, survenue au bague de Marseille, ne put résister à de si douloureux déchirements ; sa raison se troubla peu à peu, et quand enfin elle retrouva sa famille, après treize ans de captivité, elle était complètement folle.

Mais de toutes les prisonnières de la tour de Constance, la plus connue est Marie Durand. Son histoire, que je vous engage vivement à lire en détail si vous en avez l'occasion, est un bel exemple de ce que peut la grâce de Dieu dans un cœur. Cette héroïque femme avait réalisé la bénédiction qui découle de ces paroles du Seigneur. « Faites-vous... un trésor qui ne défaille pas, dans les cieus ;... car là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur. » (Luc XII, 33, 34.)

En effet, Marie Durand avait perdu tout ce qui, sur la terre, pouvait paraître lui donner le bonheur. Son vieux père et son fiancé furent jetés en prison et

elle-même, entrée dans la tour de Constance à quinze ans, en sortit, les cheveux blanchis avant l'âge, trente-huit ans plus tard. Mais qui dira le ministère béni qu'elle exerça autour d'elle pendant cette longue et dure captivité ? Toujours douce, toujours sereine, jamais une parole d'impatience ni une plainte ne sortaient de ses lèvres, si bien que les geôliers eux-mêmes étaient émus. Véritable mère pour ses compagnes d'infortune, elle savait pacifier celles dont le cœur se révoltait à la pensée des tourments immérités qui leur étaient infligés et en consoler d'autres prêtes à se laisser aller au désespoir. De toutes parts arrivaient des secours destinés à adoucir dans quelque mesure le sort des prisonnières ; — car, moyennant argent, on pouvait beaucoup obtenir des gardiens de la tour. C'est encore Marie Durand qui présidait à la répartition de ces dons ; et si grand était l'ascendant qu'elle exerçait autour d'elle que personne n'avait jamais l'idée de mettre en question l'équité de ses procédés.

D'autres moyens étaient mis en œuvre pour venir en aide aux captives. Comme on leur permettait de recevoir des lettres, de dévoués serviteurs de Dieu leur écrivaient souvent pour soutenir leur foi par des exhortations et des enseignements tirés de la Parole. Ce n'était pas sans péril qu'ils le faisaient : leurs lettres mêmes, souvent violées, désignaient leurs noms et leur résidence à leurs cruels et impitoyables persécuteurs. Marie Durand était l'âme de cette correspondance. Très intelligente, douée de tous les talents naturels, elle écrivait avec une facilité remarquable. Souvent elle prit la plume pour renseigner les familles de celles qui l'entouraient sur le sort de leurs épouses, de leurs mères, de leurs sœurs. Elle tenait les pasteurs du Désert au courant de tout ce qui se passait dans le sombre

donjon, et ainsi ceux-ci pouvaient, à leur tour, savoir sur quels points faire porter leurs consolations et leurs encouragements.

Ce n'est pas à dire que Marie Durand ne connut pas, elle aussi, les moments de défaillance. Vous représentez-vous ce qu'elle devait ressentir quand, le soir, elle montait sur la terrasse qui domine la tour et que son regard errait sur la contrée environnante? D'un côté, c'était la mer, étincelante sous les rayons du soleil couchant; de l'autre, les plaines fertiles du Languedoc, aux moissons jaunissantes et aux vignobles verdoyants. Et là-bas, à l'horizon, un minuscule point noir désignait l'emplacement du fort de Brescou, près d'Agde, où gémissaient son père et son fiancé. Sans doute, il y eut des jours où elle devait se dire : Pourquoi le Seigneur a-t-il permis à toutes ces épreuves de m'atteindre? Mais le chrétien a la précieuse assurance que « si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (Romains VIII, 31), qu'il y a pour lui, dans les cieux, « un héritage incorruptible, sans souillure, immarcescible (1). » (1 Pierre I, 4.) Cette pensée bénie, cette certitude absolue, a soutenu Marie Durand pendant toute la durée de sa longue captivité.

Remise enfin en liberté le 14 avril 1768, elle put revoir les lieux où elle avait passé son enfance. Elle y retrouva sa nièce, dont les parents avaient été l'un et l'autre victimes des persécutions et qui entourait sa tante de soins dévoués. « Mais, » nous dit le biographe de Marie Durand, « les souffrances et les privations qu'elle avait endurées si longtemps avaient tellement ridé son visage, blanchi ses cheveux, amaigri ses membres, dénaturé son teint et affaibli sa constitution, qu'elle ne pouvait ni mar-

(1) Le mot *immarcescible* signifie « qui ne peut se flétrir. »

cher, ni travailler assise à des ouvrages de mains. »

Je ne voudrais pas vous laisser sous l'impression que j'ai cherché, dans ce récit, à glorifier la mémoire de l'héroïque prisonnière de la tour de Constance. Loin de moi cette pensée que Marie Durand elle-même eût réprouvée sévèrement. Il nous est permis cependant d'admirer cette carrière si pleine de dévouement pour les enfants de Dieu, ce caractère soutenu par une foi si vivante. Nous sommes dans des temps où la puissance du mal revêt un tout autre caractère qu'il y a cent cinquante ans. Alors c'était la lutte ouverte; l'ennemi agissait par la violence plus que par la ruse. Aujourd'hui Dieu, dans sa bonté, nous permet de jouir de la paix, de la tranquillité; nous pouvons nous réunir pour l'adorer ou nous occuper de sa Parole sans courir le risque d'être molestés. Est-ce à dire que nous ayons à être moins vigilants? Nullement. Satan est toujours là, s'efforçant de nuire aux enfants de Dieu. « Votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer. » (1 Pierre V, 8.) Et prêtez une attention sérieuse au verset suivant : « Résistez-lui, étant fermes dans la foi. »

La foi! voilà le secret d'une vie chrétienne. Si jeunes que vous soyez, vous qui lisez ces lignes et qui êtes enfants de Dieu, vous avez besoin de ce « bouclier. » (Éphésiens VI, 16.) Puissiez-vous tous aussi réaliser la précieuse bénédiction qu'il y a à servir le Seigneur, en vous dévouant pour ceux qui Lui appartiennent. C'est ce qu'avait compris Marie Durand. « Quiconque vous donnera à boire une coupe d'eau en mon nom, parce que vous êtes de Christ, en vérité, je vous dis qu'il ne perdra point sa récompense. » (Marc IX, 41.)

Les trois étoiles

Vous avez tous, mes enfants, par une belle nuit, levé les yeux en haut et contemplé la brillante et innombrable armée des étoiles. Peut-être avez-vous appris que ces points lumineux sont, sauf quelques-uns, des soleils beaucoup plus grands que celui qui nous éclaire, et qu'ils ne nous paraissent si petits qu'à cause de leur incommensurable distance. Quelle puissance est celle de notre Dieu qui les a tous créés, qui les soutient et dirige leur course ! « Il compte le nombre des étoiles ; à elles toutes il donne des noms. »

Mais ce n'est pas de ces étoiles qui brillent au-dessus de nos têtes et qui proclament la gloire du Dieu fort que je veux vous parler maintenant : c'est de *trois étoiles* particulières que mentionne la parole de Dieu.

La première est celle que j'appellerai

L'ÉTOILE DU SALUT

Vous la trouverez indiquée dans les paroles du méchant prophète Balaam. Venu pour maudire les enfants d'Israël, l'Éternel le força à bénir son peuple et à annoncer d'avance la gloire qu'il lui réservait. Voici ce qu'il dit : « Je le verrai, mais pas maintenant ; je le regarderai, mais pas de près. Une étoile surgira de Jacob, et un sceptre s'élèvera d'Israël, et transpercera les coins de Moab, et détruira tous les fils de tumulte. » (Nombres XXIV, 17.)

Quelle est cette étoile qui surgit de Jacob ? Quel est son nom ? C'est *Jésus*. Mais elle ne se leva que 1450 ans après la prophétie de Balaam. Durant cette longue période de temps, le peuple d'Israël l'attendit. Il pouvait se demander : Dieu a-t-il oublié sa

promesse? Non, mes enfants. Dieu est fidèle à sa parole; il tient ce qu'il a promis, et, à la fin, l'Étoile du salut se leva pour son peuple. L'Étoile longtemps attendue qui devait surgir de Jacob, la semence de la femme qui devait briser la tête du serpent, apparut dans le monde. C'était le Seigneur Jésus-Christ.

L'avez-vous contemplée cette étoile de salut? Avez-vous levé en haut les yeux de votre âme et vu, assis sur le trône de Dieu, Celui que son peuple a méprisé, rejeté et crucifié? L'avez-vous reçu pour votre Seigneur et Sauveur?

C'est de Lui que parle tout l'Ancien Testament par des ombres, des figures et des prophéties — Lui qui mourut sur la croix du Calvaire. C'est Lui l'Étoile qui a surgi de Jacob, le sceptre — c'est-à-dire le Dominateur — qui s'est élevé d'Israël, un rejeton du tronc d'Isaï, une branche de ses racines (Ésaïe XI, 1; comparez avec Apocalypse XXII, 16; V, 5.) Balaam pouvait dire de Lui: « Je le verrai, mais pas maintenant; je le regarderai, mais pas de près. » Pauvre Balaam! Il aima le salaire d'iniquité, il vit la bénédiction promise à Israël et fut forcé de l'annoncer, mais il fut aussi obligé de proclamer les jugements qui devaient l'atteindre lui-même. Il verra l'Étoile, mais non comme celle du salut. Pour lui, Jésus sera un Juge.

Et vous, mes enfants, avez-vous contemplé Jésus comme l'Étoile du salut? Jésus est aujourd'hui le Sauveur des pécheurs. Avez-vous cru en Lui et votre cœur se réjouit-il aux rayons de la lumière qu'il verse dans le cœur de ceux qui l'ont reçu? Jésus, maintenant l'Étoile du salut, sera dans le jour à venir le Juge de ceux qui n'auront pas voulu le recevoir.

Vous et moi, mes enfants, nous ne pouvons jamais être pour d'autres une étoile de salut, mais si nous

avons été lavés de nos péchés par le précieux sang de Christ, nous sommes rendus propres pour le service de Dieu, et alors en quelque mesure nous pouvons être comme

L'ÉTOILE CONDUCTRICE

qui guida les mages d'Orient vers le Sauveur qui venait de naître. « Voici, l'étoile qu'ils avaient vue dans l'Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'elle vint et se tint au-dessus du lieu où était le petit enfant. » (Matthieu II, 9.)

Dieu avait tout préparé pour la venue du Seigneur Jésus-Christ. Plusieurs l'attendaient, mais il ne vint pas de la manière qu'ils pensaient. Il ne naquit pas dans un palais ; son premier berceau fut une crèche dans une étable, car il n'y avait pas de place pour Lui dans l'hôtellerie. Les mages d'Orient avaient sans doute entendu parler de l'Étoile de Jacob, du sceptre qui devait s'élever d'Israël, et lorsqu'ils virent apparaître dans le ciel une nouvelle et merveilleuse étoile, Dieu leur fit connaître qu'elle annonçait la naissance du Roi longtemps attendu. Ils laissèrent donc leur pays et se mirent en route pour Jérusalem, car où, sinon dans la grande ville royale, pouvaient-ils espérer trouver l'objet de leurs désirs et de leurs recherches — « le roi des Juifs qui a été mis au monde, » et auquel ils voulaient « rendre hommage » ? (Matthieu II, 1, 2.) Mais l'enfant n'était pas dans la sainte cité ; Jérusalem ne devait pas être le lieu de naissance du Sauveur promis.

Où donc le trouver ? Les principaux sacrificateurs et les scribes du peuple dirent aux mages que le Messie devait naître à Bethléhem. Ils quittèrent donc la cour du roi Hérode et se dirigèrent vers la petite cité. A leur grande joie, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, leur apparut de nouveau, et alla devant

eux jusqu'à ce qu'étant arrivée au lieu où était le petit enfant, elle s'y arrêta. Elle les avait conduits au Sauveur.

Chers jeunes amis chrétiens, vous pouvez être comme cette étoile. Avez-vous peut-être un camarade anxieux au sujet de son âme ? Ne pouvez-vous pas lui dire : « Jésus est le chemin du salut et de la paix » ? Efforcez-vous de conduire au Sauveur vos jeunes amis et vos camarades. Où est Jésus maintenant ? Ce n'est plus dans l'humble demeure où les mages le trouvèrent. Non ; après être venu comme un petit enfant dans ce monde, après y avoir été jeune garçon, jeune homme, puis homme fait, mais toujours sans péché ; après avoir connu les peines et les douleurs de la vie humaine et avoir été fidèle et obéissant à son Père, obéissant jusqu'à la mort, il a été ressuscité et est maintenant dans la gloire. Le connaissez-vous là ? Connaissez-vous l'amour qui est dans son cœur pour vous ? C'est à Lui, le Sauveur mort pour nos péchés, et maintenant assis à la droite de Dieu, que vous pouvez conduire ceux qui vous entourent et qui ne le connaissent pas encore, afin que, comme les mages, ils puissent aussi l'adorer.

Si vous connaissez Jésus comme l'Étoile du salut, vous pouvez aussi regarder à Lui, mes enfants, comme à

L'ÉTOILE D'ESPÉRANCE

Plusieurs d'entre vous peut-être n'ont jamais vu l'étoile du matin qui apparaît dans le ciel avant le lever du soleil. Elle est le précurseur du jour, et par sa présence elle réjouit le cœur de ceux qui attendent le retour des rayons vivifiants du soleil. C'est à elle que le Seigneur Jésus se compare (Apocalypse XXII, 16), et je conseille à chacun de mes

jeunes amis qui en auront la facilité de se lever une fois environ une heure avant le lever du soleil pour voir à l'orient cette brillante étoile. Dans le prophète Malachie (chap. IV, vers. 2), le Seigneur est appelé le « Soleil de justice, » qui bientôt se lèvera, apportant avec Lui la guérison et réjouissant la terre entière par sa présence. Mais avant que brille ce matin sans nuages, le croyant regarde à Jésus, non comme à l'Étoile de Jacob, mais comme à « l'Étoile brillante du matin. »

Il y a plus de dix-huit cents ans passés qu'Il vint souffrir et mourir pour les pécheurs, et depuis ce moment ceux qui croient en Lui et l'aiment, l'attendent selon sa promesse. « Je reviendrai, » a-t-il dit. C'est « la bienheureuse espérance » du chrétien. Est-ce la vôtre, mon jeune ami ?

Et bientôt il réalisera cette espérance. L'Étoile du matin qui jette déjà ses doux rayons dans les cœurs des croyants, se lèvera pour eux. « Le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » (1 Thésaloniciens IV, 16, 17.) Tel sera, pour les croyants seulement, le lever de la brillante Étoile du matin. Vous réjouissez-vous de la voir ?

Chers jeunes amis chrétiens, puissiez-vous être veillants, attendant le Seigneur Jésus comme *l'Étoile d'espérance* ; et tandis que vous êtes encore ici-bas, puissiez-vous être comme *l'Étoile conductrice* pour guider d'autres vers Celui que vous avez appris à connaître comme *l'Étoile du salut*.

Un renoncement

Un radieux soleil d'automne inondait la campagne de sa lumière dorée. Les arbres avaient revêtu leurs plus riches couleurs et semblaient rivaliser de teintes chaudes et éclatantes. Dans le ciel d'un bleu légèrement pâli, on n'apercevait pas un nuage ; seule, une brume légère estompant les lointains disait que l'été n'était plus là. Les troupeaux paisant dans les prés faisaient entendre le gai carillon de leurs clochettes ; un berger sifflait en tisonnant son feu de bois mort ; partout la paix, partout la joie.

« Certes, notre tendre Père céleste a fait toute chose belle en son temps, » pensait Mme Martin qui, tout en vaquant aux soins de son ménage, jetait parfois un regard vers la fenêtre ouverte.

Un bruit de pas précipités dans l'allée du jardin, une porte qui s'ouvre avec fracas, et une fillette se précipite dans la cuisine comme un minuscule ouragan. « Maman, je t'en prie, permets-moi d'aller. Dis oui, maman chérie ! »

« Mais de quoi s'agit-il, Alice ? Explique-moi tranquillement ce que tu veux. »

« Oh ! c'est que, vois-tu, je serais trop triste si tu refuses. Jeanne et Marie et Hélène vont passer l'après-midi dans les bois pour y cueillir des mûres. Il y en a des masses ; les buissons en sont tout noirs. Elles m'ont demandé de les accompagner. Nous mangerons notre goûter sur la mousse. Oh ! maman, dis oui, je t'en prie. »

La mère ne répondit pas tout de suite. Elle regarda les yeux brillants d'espoir de sa petite fille, puis la campagne ensoleillée où il ferait si bon courir en liberté, et une ombre de tristesse passa sur son visage.

« Ma chérie, je voudrais te donner tout de suite ma permission, mais... »

« Mais quoi, maman ? » et la voix de l'enfant tremblait.

« J'ai promis à la pauvre Mme Cartier d'aller passer quelques heures auprès d'elle cet après-midi et, si je le fais, tu devras rester à la maison auprès de ton petit frère. Mais si vraiment tu ne peux renoncer au plaisir dont tu parles, je ne t'en priverai pas et c'est moi qui renoncerai à mon projet. A toi de choisir. »

Pauvre petite Alice ! Elle courut se réfugier au jardin et là elle laissa libre cours à son désespoir d'enfant. Peut-être la comprenez-vous ? Elle désirait bien faire, elle savait quel était son devoir, mais comment abandonner la belle partie de plaisir qui lui tenait tant à cœur ? De là-haut, la forêt semblait lui faire signe. Oh ! la douce fraîcheur des grands bois, les bons rires qu'elle ferait avec ses compagnes, la récolte abondante qu'elle rapporterait à la maison ! Puis la voix du tentateur se fit plus distincte : « Après tout, maman peut aller demain chez Mme Cartier ; cela reviendra bien au même et moi, je n'ai congé qu'aujourd'hui. »

Cette fois, Alice est presque décidée. Mais tout à coup elle s'arrête. Elle vient de voir distinctement devant elle la chambre sombre et nue de la pauvre voisine ; sur le lit, dans un coin de la pièce, la malade est étendue depuis bien des mois. Pas un rayon de soleil ne pénètre jusqu'à elle. Elle ne voit rien que la paroi grise et le plafond lézardé. De jouissances, elle n'en a aucune ; son seul plaisir, ce sont les visites de Mme Martin qui vient de temps en temps lui lire la parole de Dieu.

Dans le cœur d'Alice une autre voix s'élève, étouffant celle du tentateur ; cette voix semble répéter

un verset bien connu : « Car aussi le Christ n'a point cherché à se plaire à lui-même. » La petite fille connaît et aime le bon Sauveur qui a donné sa vie pour elle. Elle sèche ses larmes. « C'est le Seigneur Jésus qui me demande de rester à la maison, » pense-t-elle ; et sans plus hésiter, elle court vers sa mère. « Maman, » fit-elle, tout essoufflée et la voix encore un peu tremblante, « je resterai. »

La mère attira l'enfant auprès d'elle et lui donna un tendre baiser. Dans son cœur elle remerciait Dieu qui avait aidé à sa petite fille à s'oublier elle-même.

Pensez-vous qu'Alice fut malheureuse cet après-midi-là ? Je ne le suppose pas. Un nuage assombrit un instant sa figure lorsqu'elle entendit sur la route les voix joyeuses de ses compagnes se rendant à la forêt. Mais le Seigneur Jésus qui avait vu la lutte par laquelle avait passé son faible agneau, ne lui permit pas d'être triste longtemps. Il est une joie que Lui seul peut donner et qu'il aime à répandre dans le cœur de ses enfants.

Le soir, lorsque Mme Martin revint à la maison, Alice courut à sa rencontre en disant : « Maman, je suis si contente d'être restée et que tu aies pu aller chez la pauvre Mme Cartier. C'était encore mieux que de passer l'après-midi dans la forêt. »

Jeune lecteur chrétien, connaissez-vous la joie qu'il y a à s'oublier soi-même pour autrui ? Si vous voulez suivre le Seigneur Jésus, vous verrez bien vite que c'est un chemin de renoncement dans lequel vous devrez marcher. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix chaque jour, et me suive. » (Luc IX, 23.) Mais c'est aussi un chemin béni, où la paix et la joie abondent, car le Seigneur tient compte de tout acte de dévouement fait en son nom, si insignifiant

qu'il paraisse aux yeux des hommes. « Et quiconque aura donné à boire, seulement une coupe d'eau froide à l'un de ces petits, en qualité de disciple, en vérité, je vous dis, il ne perdra point sa récompense. » (Matthieu X, 42.)

« Notre ami s'est endormi »

Dans la paix déposer le fardeau de la vie,
A l'abri du péché, du mal qui nous convie,
Doucement s'endormir
Sur le sein de Jésus : ce sort digne d'envie,
Non, ce n'est pas mourir.

Au labeur, aux soucis, à la lutte éprouvante,
Dire adieu pour toujours dans cette pauvre tente
Qui tombe et va périr ;
Et voir se terminer le long temps de l'attente,
Non, ce n'est pas mourir.

Échanger les douleurs, les peines de la terre
Et même ses honneurs, son bonheur éphémère
Qu'on ne peut retenir,
Pour les trésors du ciel, repos, amour, lumière,
Non, ce n'est pas mourir.

Partir un peu plus tôt, devant ceux qu'on aime,
Pour attendre là-haut, près du Seigneur lui-même,
L'éternel avenir :
Jouissant de Lui seul, de son amour suprême,
Non, ce n'est pas mourir.

Attendre près de Christ, dans la joie ineffable,
Le matin sans nuage, en sa gloire admirable,
Bien près de resplendir :
Entendre et voir enfin ce Sauveur adorable,
Non, ce n'est pas mourir.

Ah! puissions-nous donc, nous qui restons dans la lice,
 Imitant tous leur foi, poursuivre leur service,
 Vers un seul but courir ;
 Et du Seigneur Jésus faisant notre délice,
 Vivre ou nous endormir !

S



Réponses aux questions du mois de novembre

1^o *Moïse*. — Exode VIII, 12, 30 ; IX, 33 ; X, 18 ; XV, 25 ; XVII, 4 ; 8-13 ; XXXII, 11-13 ; 31-32 ; XXXIII, 12.

Samuel. — I Samuel III ; VII, 5 ; VIII, 6, 21 ; IX, 17 ; XII, 18, etc.

Daniel. — Daniel I, 17-23 ; VI, 10 ; IX, 3-19.

2^o *Jahbets*. — « Et Dieu fit arriver ce qu'il avait demandé. » (I Chroniques IV, 10.)

3^o 13 occasions différentes. — Matthieu VIII, 1 (comp. Luc V, 16) ; Matthieu XI, 25-26 (comp. Luc X, 21) ; Marc I, 35 (comp. Luc IV, 42) ; Luc VI, 12 ; Luc IX, 18 ; Luc XI, 1 ; Matthieu XIV, 23 (comp. Marc VI, 46) ; Jean XI, 41-42 ; Jean XII, 27-28 ; Jean XVII ; Matthieu XXVI, 39 (comp. Marc XIV, 36 ; Luc XXII, 42) ; Matthieu XXVII, 46 ; Luc XXIII, 34 et 46.

Questions pour le mois de décembre

1^o Trouvez dans le Nouveau Testament cinq différentes raisons pour lesquelles nous devons *veiller*.

2^o Où se trouve dans l'Ancien Testament cette question : « Sentinelle, à quoi en est la nuit ? » Cherchez-en la réponse dans une des épîtres de Paul.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
1 ^{er} janvier 1902	3
Une réponse à propos	21
Allégorie	35
« Quand une porte se ferme, une autre s'ouvre »	38
Une réponse sérieuse	39
La petite Jessie	41
Un moment décisif	75
« Choisis entre Dieu et moi. »	77
Juste à temps	79
Le zayat birman	81, 113
L'heureux jeune malade	128
Histoire de Namakei, chef d'Aniwa	141
Le bouquet de Marie	174
Des larmes qui causent de la joie dans le ciel	178
Un adieu	181
L'olivier sauvage (<i>allégorie</i>)	184
Jemmy, le petit berger	198, 211
L'évangélisation au Canada	201
La puissance de la prière	206
Gaspard de Coligny	216
La tour de Constance, à Aigues-Mortes	221
Les trois Étoiles	229
Un renoncement	234
Questions et réponses	19, 40, 59, 80, 100, 120, 139, 160, 180, 220, 238

L'Église ou l'Assemblée (<i>suite de son histoire sur la terre</i>) :	
Les indulgences en Bohême	13
Huss devant le concile de Constance	29, 53
Condammation de Jean Huss et sa mort	70
Jérôme de Prague	93
Les Hussites	98
La guerre des Taborites	108, 133
L'unité des Frères	135, 153, 169
L'unité des Frères à l'époque de la Réfor- mation	172, 190
Ruine des églises des Frères de Bohême	213
Histoire du royaume de Juda :	
Règne de Roboam	5
Règne d'Abija	22
Règne d'Asa	46, 64
Règne de Josaphat	87, 101, 122, 146
Règne de Joram	162

Poésies

Nouvelle année	5
Prière	39
A un jeune garçon âgé de douze ans	58
La nuit de Bethléhem	61
La prière du petit Ernest	99
Le désir d'un enfant	119
Au printemps	121
Désir	159
Invitation	161
« Notre ami s'est endormi »	237
Strophes diverses	38, 175, 180, 217

